BnF Gallica

H. de Noussanne. Jasmin Robba, suivi de : Pierrefonds dans l'histoire

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

BnF Gallica

Noussanne, Henri de. H. de Noussanne. Jasmin Robba, suivi de : Pierrefonds dans l'histoire. 1894.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

A. DE NOUSSANNE

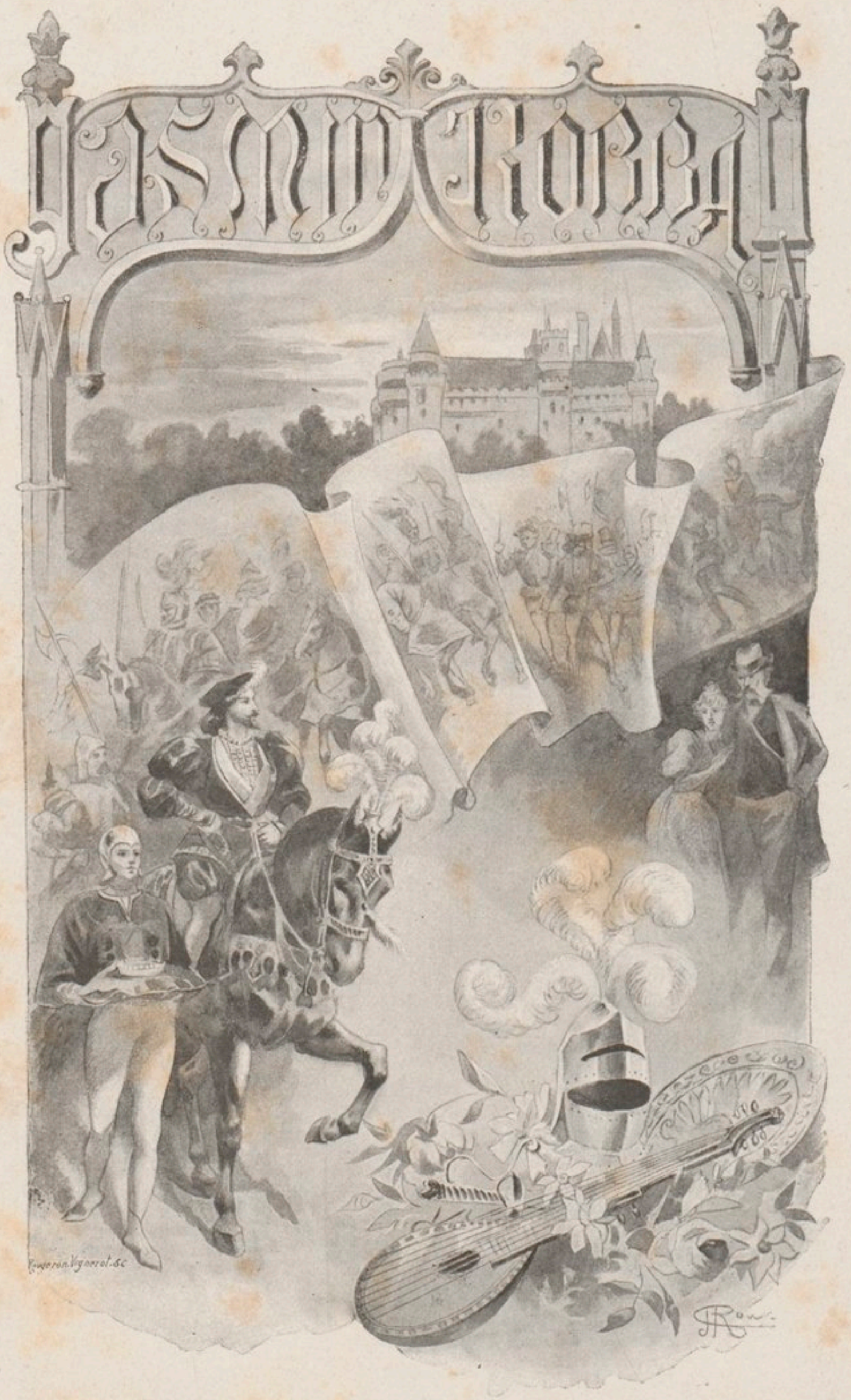
JASMIN ROBBA

J. HETZEL & Cie

ÉDITEURS

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

BIBLIOTHÈQUE POUR L'ENFANT
L'HEURE JOYEUSE
PARIS
75005



COLLECTION HETZEL

H. DE NOUSSANNE

JASMIN ROBBA

Suivi

de

PIERREFONDS

DANS L'HISTOIRE

ILLUSTRATIONS PAR GEORGE ROUX

R
NOU

BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET Cie, 18, RUE JACOB
PARIS

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

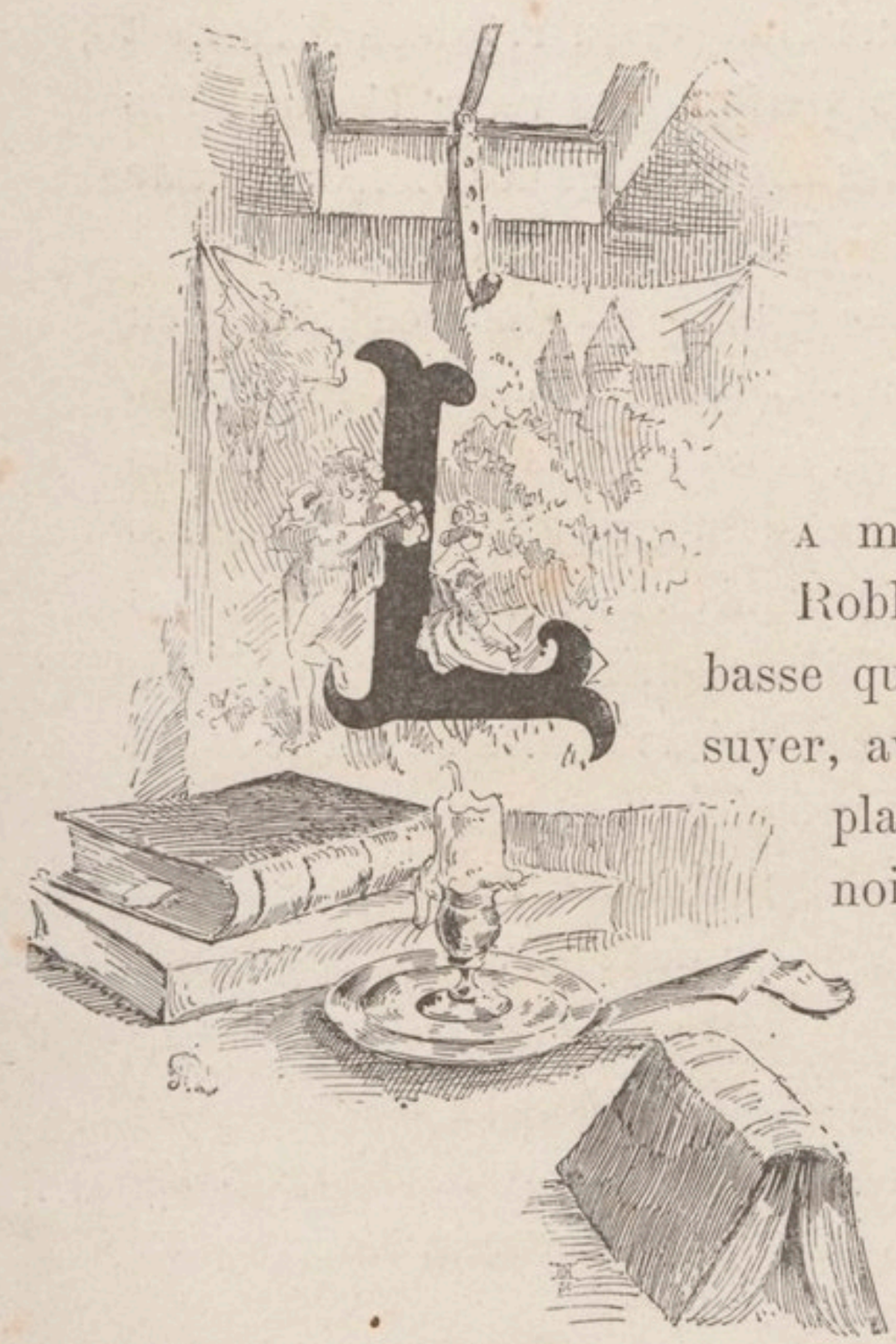
[1894]

HJ

seq- 604263

6173

JASMIN ROBBA



I

La mansarde de Jasmin Robba est petite et si basse qu'il pourrait en essuyer, avec ses cheveux, le plafond taché par l'eau noire qui suinte du toit.

L'ameublement est réduit à sa plus simple expression :

Sous la fenêtre à tabatière, un lit de fer dont les draps chiffonnés pendent en désordre; dans un coin, une malle qui sert en même temps de divan; sur une tablette, une cuvette et un pot à eau ébréchés, et, le long des murs, la plus étrange décoration qui se puisse voir : une bande de calicot fait le tour de la mansarde. Isidore Deschaumes, un ami

de Robba, y a peint, à droite, le *Printemps* et l'*Automne;* à gauche, l'*Hiver* et l'*Été.*

Le *Printemps* est symbolisé par un ciel poudré de soleil, un jardin plein de fleurs. Dans le fond se dressent les tourelles d'un château du xve siècle. L'air est embaumé du suave parfum des *roses France*, des senteurs délicates des muguets et des violettes, et de l'odeur pénétrante des lis et des tubéreuses.

De belles dames se promènent dans ce jardin, en devisant joyeusement. Leurs justaucorps, brodés de perles, étincellent au soleil; leurs traînes fourrées d'hermine, selon la mode du temps, balayent le sable fin, et les pages, un genou en terre, leur offrent des fleurs qu'elles payent d'un sourire.

L'*Été,* c'est encore le même château dont le soleil dore les ogives. Au premier plan, un carrousel; les chevaux volent, les armes scintillent, la reine du tournoi couronne le vainqueur dont le visage resplendit de fierté.

L'*Automne*, c'est la forêt pleine de mystère, traversée par les chasseurs en pourpoint brodé d'or, les écuyers, les varlets, les meutes féroces, les chevaux ardents, le cerf aux abois.

L'*Hiver* ouvre à deux battants la porte de la salle d'honneur du château. Les murs disparaissent sous les boiseries sombres, délicatement fouillées par un artiste inconnu; les grands bahuts de Venise, aux incrustations multicolores, peuplent les angles; la longue table, chargée de victuailles de toutes sortes, occupe

le milieu, et les dressoirs, pliant sous le poids des fruits et des pâtisseries, sont rangés à l'entour. Un tonneau de vin généreux est ouvert par le haut dans un coin. A l'opposé, s'entassent en pyramides des flacons poudreux de Chypre, de Malvoisie, etc., etc., etc...

Et, dans l'immense cheminée, un chêne flambe, pendant qu'au dehors la tempête fait rage, plaque la neige aux vitraux et fait pleurer les gargouilles.

Le ménestrel se chauffe, attendant le souper. La malette[1] à la ceinture, la vielle suspendue au cou par un ruban de soie aux couleurs de sa dame, il dira tout à l'heure les hauts faits d'Olivier[2] et d'Aïol de Saint-Gilles[3], les larmes de Bayard, ce fameux cheval des fils Aymon[4], les vertus d'Isoline[5], les prouesses de Parceval[6] et de Lancelot[7].

1. Aumonière que le ménestrel portait au côté.

2. Olivier, l'ami de Roland à Roncevaux.

3. Aïol est le héros d'un des poèmes du cycle carlovingien. Son père, Élie, proscrit par Louis le Débonnaire, vivait dans une forêt des landes de Gascogne avec sa femme, son fils et son cheval, l'incomparable Mauchegay. Sa lance était si longue et sa chaumière si petite qu'il ne pouvait loger l'une dans l'autre, et son épée, raccourcie de trois pieds, dépassait encore d'une aune la plus longue épée de France.

Son fils Aïol, grâce à ces armes et au bon destrier, se mit au service de Louis et s'illustra par mille exploits.

4. Les quatre fils Aymon, blessés dans un combat et sur le point d'être pris, furent sauvés par le cheval de l'un d'eux, le merveilleux Bayard, qui les emporta tous, d'une seule traite, jusqu'à leur manoir, et tomba mort, sur le seuil. *Poème de Huon de Bordeaux*, XIIIe siècle.

5. Héroïne d'un poème ancien.

6. Parceval est le héros du poème breton du même nom, qui part à la recherche du Saint-Graal et accomplit maintes prouesses. Le Saint-Graal est, d'après la légende, le vase dans lequel le Christ célébra la dernière Cène.

7. Lancelot est le héros du poème *le Chevalier à la charrette* dont l'auteur fut Chrétien, de Troyes.

Et Jasmin Robba, assis sur son lit, les jambes pendantes, déjeune d'une cigarette en regardant le tableau du *Printemps*. Il est le jeune page à l'habit de velours incarnat; sa « dame » lui sourit de ses lèvres roses et de ses yeux qui semblent un coin du ciel.

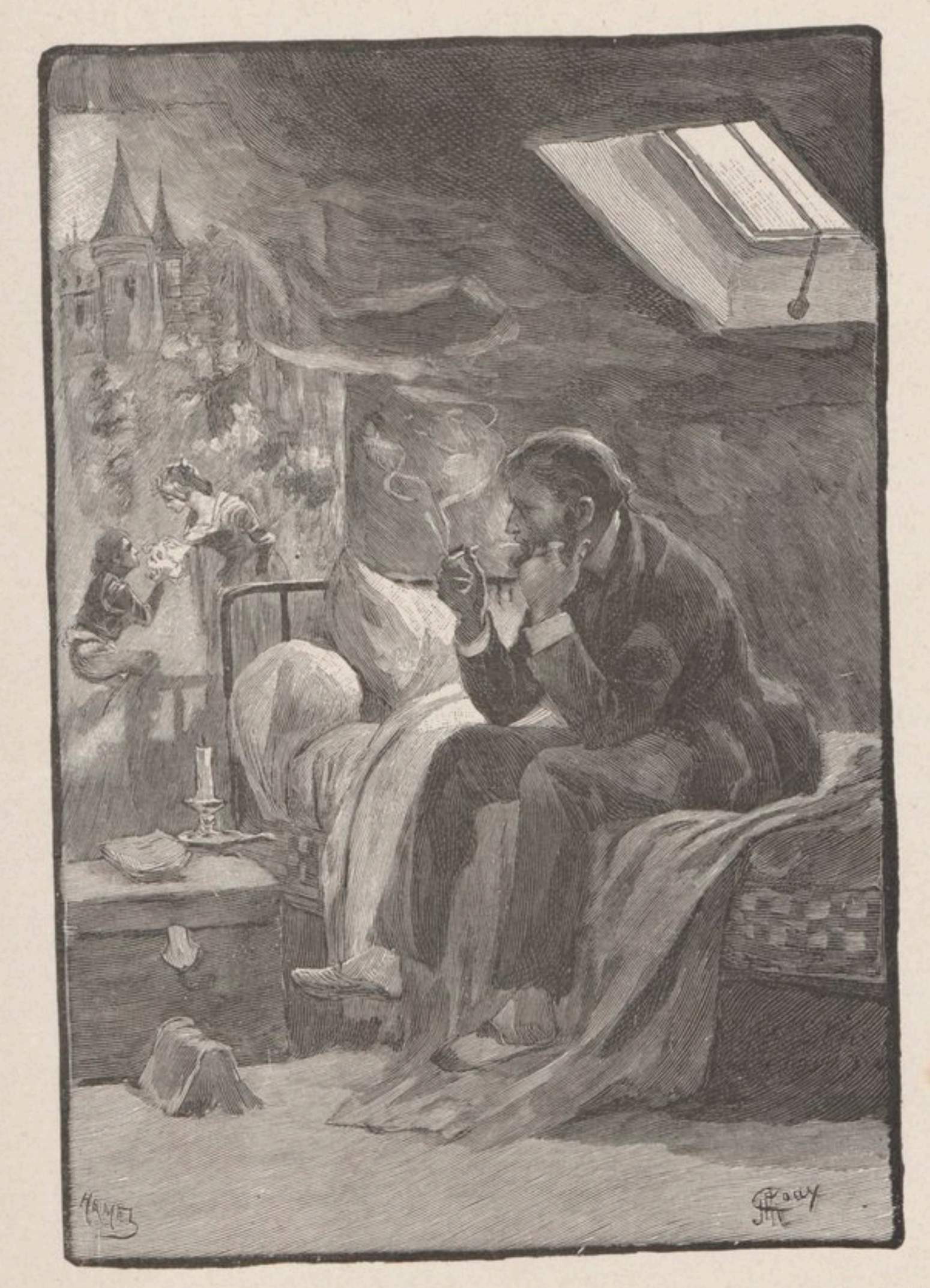
Ce soir, il dînera de quelques rogatons et d'un morceau de pain dur. Présidant la longue table au-dessus de laquelle flotte un nuage de fumées odorantes, il se fera servir par l'écuyer tranchant un cuissot de chevreuil, fouillera de sa dague les flancs de ce pâté doré et l'arrosera d'un délicieux Falerne dont l'échanson remplira son hanap de vermeil...

Cependant, les arbres sont des taches vertes et bleues; les fleurs, des taches roses, jaunes et blanches; les chevaux, des chimères; les femmes sont lilas et les hommes sont rouges. Qu'importe? Cette toile omnicolore parle une langue que Jasmin Robba comprend.

Il n'a pu payer son terme, et le propriétaire est sans entrailles; mais Robba roulera dans un vieux journal son château à ogives où rit la lumière, sa forêt ombreuse, ses étangs poissonneux, ses pelouses ensoleillées, et s'en ira chercher un toit plus hospitalier. Il ne cessera point de vivre de rêves. L'imagination est une magicienne et Robba est ensorcelé.

Littérateur auquel il n'a manqué que du caractère et du bon sens, il est peu à peu tombé dans la bohême.

Au physique, une tête de Christ brun sur un corps maigre, légèrement au-dessus de la moyenne; le teint est pâle, l'œil enfoncé dans l'orbite, la barbe encadre



ET JASMIN ROBBA, ASSIS SUR SON LIT, DÉJEUNE D'UNE CIGARETTE... (Page 4.)

le visage, soyeuse et fournie. Jasmin Robba a un air d'apôtre. Apôtre! il l'est, du reste. N'est-il pas prêtre de cette religion qui s'appelle l'art? Mais ce prêtre est un contemplatif.

Aujourd'hui, cantonné dans le culte du passé, épris du moyen-âge, il appelle à grands cris une Renaissance nouvelle, et, dans l'attente d'une ère chimérique, se tient en dehors de la lutte de l'existence, se croyant au-dessus; pérore, songe et vit de privations, pauvre d'argent, riche de rêves, heureux au demeurant, car il a le regard clair, la voix franche et le cœur bon.

II

Sa cigarette achevée, Jasmin Robba boutonna son gilet sur son torse maigre, peigna sa barbe brune et se rendit à la Bibliothèque Nationale. Il y passa l'après-midi, plongé dans des livres vénérables et prit des notes, préparant, disait-il, un « ouvrage de longue haleine sur les trouvères ».

Ce pénible labeur, coupé de pauses assez fréquentes, durant lesquelles, les yeux perdus dans le vague, il regardait ses songes chevaucher à travers l'espace, l'occupa jusqu'à cinq heures. On fermait. Il partit. Un groupe d'amis l'attendait au cabaret de la *Flèche d'Or*.

Après son travail et sa fantaisie, Jasmin Robba ne prisait rien tant que ses amis.

Ils étaient trois avec lui, tous artistes et Parisiens, attablés, ce soir de mai, à la terrasse du cabaret.

La conversation faisait relâche. Ils regardaient gravement le sucre fondu couler goutte à goutte, à travers

la cuillère ajourée, dans la liqueur opaline, teintée d'émeraude, qui remplissait les verres.

Jasmin Robba ne dînait pas tous les jours; mais, tous les jours, hélas! il venait demander à la fée aux yeux verts l'espérance d'un meilleur lendemain.

Dans ce coin de Montmartre où ces jeunes hommes étaient réunis, mille bruits de Paris montaient en grondant.

Le printemps étincelait, superbe, sous un soleil radieux. Des senteurs de fleurs embaumaient l'air.

« Ah! misère de misère, fit tout à coup l'un des jeunes gens, le peintre Isidore Deschaumes, qui brandissait un journal, les critiques ne me laisseront pas un lambeau de chair. Me voilà encore écorché vif pour mon tableau du Salon... Allez donc peiner un an sur une toile pour vous sentir dévorer vivant par trente journalistes... Je comprends l'utilité des sbires de Venise. Si j'étais riche, ma parole! j'en aurais à ma solde et je ferais bâtonner, hacher menu, poignarder la critique... Ah! si j'étais riche... »

Sa belle colère tomba devant un éclat de rire général. Isidore Deschaumes posa le journal, rejeta en arrière ses longs cheveux blonds et fit chorus avec ses amis. Aussi bien, la colère n'allait-elle pas à ce bon gros garçon de trente ans, dont les lèvres colorées, ombragées d'une fine moustache, disaient la bonté, comme ses yeux bleus, grands ouverts, révélaient la franchise et l'enthousiasme. Dans leur petit groupe, il était le premier à lancer le mot comique, à porter

l'entrain et à prêcher la joie. Tout amusait en lui, jusqu'à sa mauvaise humeur.

L'un des jeunes gens, cependant, n'avait pas ri. Alors Jasmin Robba :

« Eh bien! Delval, tu dors?

— Je rêve, » dit-il.

Le musicien Louis Delval, un des plus jeunes prix de Rome, l'air souffrant, imberbe, mince, était l'âme triste de la bande. Un mot lancé au hasard le jetait souvent en des méditations mélancoliques. Il semblait alors écouter un concert céleste. Il fallait qu'on le secouât pour le ramener sur terre. Sa distraction était proverbiale.

D'une voix blanche, un peu lasse, il soupira :

« Oui, je rêve... Je restais sur l'exclamation de Deschaumes : « Si j'étais riche, » a-t-il dit. Si j'étais riche, moi, je voudrais courir le monde, écouter en tous lieux chanter l'âme des choses, aller des steppes de la Sibérie à l'Eurotas fleuri de lauriers roses, sans autre règle que ma fantaisie. Je chercherais des concerts inédits. Je poursuivrais le grand, le beau... »

Il continua, s'échauffant dans sa course sur l'aile des chimères. Et ses amis l'écoutaient volontiers, grisés comme lui par cette supposition fortuitement émise : « Si j'étais riche ».

« Moi, dit le chroniqueur Lamberquin, je me laverais les mains dans l'acide pour n'y laisser aucune trace d'encre, je briserais ma dernière plume, et j'irais

habiter, au flanc d'un coteau vert, la maison de Socrate ou celle de Jean-Jacques. Ma chambre aurait de larges baies, et le matin, de mon lit, je verrais le soleil se lever sur la campagne; d'un autre côté, le soir, je le regarderais disparaître dans la mer, et je ne lirais pas d'autre livre que celui de la nature. »

Lui aussi s'enthousiasmait. Et tout petit, râblé, sans cesse en mouvement, il esquissait à grands gestes son rêve de bonheur. Le teint animé, l'œil vif, il s'était grisé à son tour. Mais soudain, toute sa flamme tomba. Un sourire triste passa sur ses lèvres, et d'un ton amer :

« Ah! que nous sommes drôles! Un mot nous fait oublier nos trente ans et les réalités de la vie. Il n'y a plus d'enfants, dit-on. Bah! il reste les artistes... La morale à tirer de nos divagations est que nous sommes pauvres, et que pas un de nous n'est content de son sort. Hélas! qui peut l'être dans le temps où nous vivons? Ah! l'horrible siècle!

— Oui, l'horrible siècle, parce qu'il a perdu la foi et l'espérance, dit Jasmin Robba. Autrefois...

— Autrefois! Au moyen-âge, n'est-ce pas?

— Le voilà parti, à son tour.

— Mais, mon cher, dans ce passé dont tu évoques sans cesse les jouissances infinies, observa Deschaumes, il y avait des larmes, des sanglots et des injustices. Foin du moyen-âge, des donjons à oubliettes, des autodafés, des...

— Il y avait autre chose, et les hommes, en ce

« AUSSI VRAI QUE JE M'APPELLE JASMIN ROBBA. » (Page 11.)

temps-là, croyaient en Dieu, espéraient le ciel et aimaient « leur dame ». Aujourd'hui, l'or seul est dieu.

— Eh! mon cher Robba, l'or, c'est le plat de langues d'Ésope; on peut en dire beaucoup de bien et beaucoup de mal. Question de point de vue. Il fonde les grandes choses...

— Il autorise ou inspire toutes les vilenies. Je le méprise. Il rend laid, il jaunit les doigts et le visage... Vive le temps béni où les artistes s'éteignaient dans les bras des rois...

— Romantique, va!

— Romanesque, si vous voulez. Mais moi, si j'étais riche, riche à millions, riche à miracle, je voudrais frapper du pied et faire éclore de nouveau les œuvres géniales de la Renaissance. Je ressusciterais les grandes chevauchées, les superbes carrousels et les cours d'amour[1]. Je voudrais reconstituer un moyen-âge plein de rires et de chansons. Mes heureux vassaux boiraient de l'hypocras...

— Et je serais ton poète, dit Lamberquin, j'emboucherais pour toi la trompette...

— Ami, les poètes de mon moyen-âge ne se servent pas de trompette.

— Va pour un rebec ou une mandoline. Pendant que tu chevaucherais dans la forêt mystérieuse, j'écouterais le cor pleurer au fond des bois, et, assis sur un

1. Réunions de troubadours ou de trouvères, présidées par les châtelaines, qui couronnaient les plus méritants.

carreau de velours aux pieds de la châtelaine, je la bercerais de mes chansons; tel était le lot des ménestrels d'antan...

— Mon beau ménestrel, tu emploierais autrement ton art, je n'aurais pas de châtelaine.

— Fi donc! un château sans femme! « c'est un printemps sans roses ».

— Tu cites François Ier. Je me laisse attendrir. Nous chercherions donc une châtelaine. J'assemblerais mes jeunes vassales; je choisirais la plus avenante et aussi la meilleure, et je lui donnerais pieusement mon nom. Dans un calme profond nous vivrions alors, naïfs et tendres, ignorant le scepticisme, le téléphone et les postiches, l'habit noir et la politique, et nous serions heureux. »

Les jeunes gens éclatèrent de rire.

« Oui, reprit-il plus haut, nous serions heureux, et, aussi vrai que je m'appelle Jasmin Robba... »

Deux individus, convenablement vêtus, avec un je ne sais quoi de militaire dans l'aspect, assis à une table voisine, l'œil sur un journal et l'oreille à la causerie, se levèrent en l'entendant se nommer.

« Vous vous appelez Jasmin Robba?

— Oui, messieurs, mais...

— Trente-trois ans?

— Parfaitement.

— Homme de lettres?

— En effet.

— Vous logez présentement rue des Martyrs?

— Oui, mais pourquoi... »

Il ne put en dire plus.

Les deux inconnus, avec un bel ensemble, lui mirent chacun une main sur l'épaule, et le plus âgé prononça :

« Jasmin Robba, au nom de la loi, je vous arrête. »

III

QUAND Jasmin Robba se remit de sa stupeur première, il se vit dans un fiacre, assis entre deux policiers. La voiture roulait le long de l'avenue Trudaine. Elle gagna la rue Montmartre, les Halles et les quais. Jasmin Robba croyait rêver.

Que signifiait cette aventure? A qui en avait-on? La police se trompait évidemment. Peut-être s'agissait-il d'un autre Robba. Mais ce nom n'est pas commun. Et puis, quelle apparence qu'il eût un homonyme qui s'appelât justement Jasmin, et qui fût homme de lettres? Non, non, c'est bien à lui qu'on en veut.

Les magistrats se trompent. Il ne faut pas rire; les erreurs judiciaires sont fréquentes.

Jasmin Robba frissonne en songeant au malheureux Lesurques, du *Courrier de Lyon.*

Et de quoi l'accuse-t-on ? D'assassinat, d'abus de confiance, de vol, de crime politique ?... Certes, il est innocent. Il n'a pas payé son terme et doit par-ci par-là quelque menue monnaie aux gargotiers du quartier, à sa blanchisseuse et à son tailleur; mais la prison pour dettes n'existe plus. Il ne voit point quel est son crime. L'agneau de la fable n'était pas plus coupable, n'empêche qu'il fut mangé.

Quelle aventure !

Ah ! comme il avait raison ce magistrat qui disait : « Si on m'accusait en France d'avoir volé les tours de Notre-Dame, je commencerais par passer la frontière. » On a vite fait d'arrêter un honnête homme, à Paris.

Si du moins il savait ce qu'on lui reproche ! Savoir pourquoi on va en prison, c'est une fiche de consolation. On peut essayer de prouver son innocence, préparer un alibi; mais le mystère a quelque chose de terrible.

A tout prix Jasmin Robba veut sortir de cette incertitude, et, avisant le plus âgé des deux agents :

« Savez-vous, monsieur, demande-t-il poliment, savez-vous pourquoi je suis arrêté ?

— Et quand je le saurais ? Croyez-vous que nous sommes là pour vous en instruire ? Taisez-vous.

— Mais...

— Taisez-vous.

— Pourtant...

— Faut-il vous mettre les menottes pour vous fermer la bouche ?

— Les menottes... A moi !...

— Ce serait prudent... Vous avez dû en faire là-bas, mon gaillard ?

— Là-bas ?... Où ça ?...

— Où ça... Il joue l'innocent... Suffit. Assez causé. Nous ne sommes plus à Londres, ici. Tâchez de vous taire.

— A Londres !... »

Jasmin Robba se prit la tête à deux mains. Il n'avait jamais mis les pieds en Angleterre, et l'agent avançait évidemment cette allusion à Londres avec intention.

Pour le coup, c'était à en perdre la raison. Il n'était pas encore remis de cette stupeur nouvelle quand le fiacre s'arrêta dans une cour du Palais de Justice.

Tenu de près par les deux alguazils, Robba descendit de voiture, traversa un long corridor, monta un escalier et se trouva dans une galerie interminable, où des garçons de bureau échangeaient des lazzis avec des gardes de Paris assis sur les banquettes adossées au mur.

Les trois hommes suivirent la galerie et pénétrèrent dans une petite salle dont l'unique fenêtre laissait apercevoir l'abside de la Sainte-Chapelle. Ce joyau de pierre découpait ses dentelles sur le fond d'or rouge du couchant. Une gargouille à tête de furie s'allongeait curieusement, semblant chercher à regarder

dans la salle, et Jasmin, comme s'il eût voulu lire dans ses yeux vides le secret de sa destinée, était si bien perdu dans sa contemplation qu'il n'entendit pas une sorte d'huissier appeler : « Jasmin Robba. »

« Mais allez donc ! » dit le plus jeune des deux agents en lui donnant une bourrade.

L'autre agent avait disparu.

Jasmin Robba se trouva dans une pièce de moyenne grandeur, meublée sévèrement. Un grand bureau occupait l'espace laissé entre deux hautes fenêtres. Un homme jeune encore, au sourire fin, à l'œil vif, assis, le dos tourné à la lumière, feuilletait avec intérêt divers papiers. Un mince ruban rouge tranchait sur le revers de sa redingote. Il glissa un regard aigu vers l'arrivant.

L'agent s'était assis près de la porte.

« Ah! maintenant, fit Robba avec un soupir de soulagement, je vais peut-être savoir pourquoi l'on m'arrête!

— Veuillez vous asseoir, monsieur. »

Le magistrat lui indiquait du geste un siège placé en face de son bureau. On ne pouvait souhaiter juge plus aimable. Jasmin Robba reprit courage.

« Je suis heureux, monsieur, dit-il, de pouvoir enfin...

— Pardon, monsieur, interrompit son interlocuteur, pardon, je remarque un oubli. »

Et s'adressant à l'agent :

« Vous avez laissé monsieur les mains libres ?

— Il n'a pas fait de résistance, monsieur; nous n'avons pas cru devoir l'attacher, expliqua l'homme, s'excusant.

— Vous avez eu tort. »

Puis, gracieusement à Robba, ahuri :

« Vous vous nommez Jasmin Robba, monsieur?

— Oui.

— Fils de Mistral Robba et de Marie-Maria Roberties, décédés.

— Oui.

— Né à Saint-Andéol?

— Oui.

— Homme de lettres?

— Oui.

— S'il vous plaisait d'ajouter quelques mots à ces réponses un peu brèves, je me mets à votre entière disposition, monsieur, pour recueillir vos déclarations sur l'affaire dans laquelle vous êtes impliqué. Je suis le chef de la sûreté.

— Monsieur, j'ignore de quoi l'on m'accuse, j'ignore pour quelle raison je mérite les menottes. On m'a arrêté. Je suis victime d'une erreur folle. Votre police est mal faite. Elle me prend pour un autre. »

Le chef de la police sourit, et de plus en plus charmant :

« Bien dit, le ton est juste... Je vous fais tous mes compliments. Vous êtes d'une jolie force... Voulez-vous un conseil d'ami?... Dites-moi tout. Vous êtes sujet français. Après que vous serez livré à la police

anglaise, nous n'aurons plus sur vous aucun pouvoir, et vous regretterez, je crois, de ne pas m'avoir écouté. Telle explication que vous donnerez peut changer les choses de tournure, empêcher d'accéder à la demande d'extradition...

— On m'extrade?

— Cela ne tardera guère.

— Je suis donc poursuivi par l'Angleterre?

— Vous avez été recherché et arrêté à la requête officieuse de l'ambassade anglaise. Je dis : *officieuse*, ne voulant rien vous cacher. On a désiré sans doute éviter de trop attirer l'attention, tant la capture était importante. J'ignore jusqu'ici quels sont vos crimes. Vous voilà pris. Vous avez tout intérêt à vous confier d'abord à la justice de votre pays. Parlez. Je ne suis pas un juge d'instruction. Vous n'avez rien à craindre. Est-ce l'agent qui est là qui vous dérange? Il va sortir... Sortez, Gaillet, et dites à l'huissier d'introduire, dès qu'il arrivera, M. Crampell, qu'on a prévenu par téléphone. »

L'agent sortit.

« Je vous écoute, monsieur, continua le chef de la sûreté.

— Je voudrais avoir quelque chose à vous dire, monsieur, car vous avez une façon d'interroger des plus encourageantes, mais je n'ai rien à avouer.

— Peste! c'est donc par fantaisie que votre tête est mise à prix?

— Ma tête est mise à prix!... »

Le magistrat chercha un papier et lut :

« Une somme de quatre cents livres sera mise à la disposition de la préfecture si Jasmin Robba est découvert dans les quarante-huit heures. »

« Ce billet est d'hier soir. Vous valez quatre cents livres sterling, en argent de France, dix mille francs. Un beau denier... Vous voyez, je vous dis tout. J'espère que maintenant vous allez parler. »

Jasmin Robba commençait à devenir fou. Il regardait le magistrat et sentait dans son crâne les idées, les mots et les choses mener une sarabande échevelée.

Un coup discret fut frappé à la porte, qui s'ouvrit sans bruit.

« Sir Harry Crampell! » annonça l'huissier.

Un étranger, l'air d'un Anglais, entra, raide, gourmé, toucha du bout de ses doigts gantés la main que le chef de la sûreté lui tendait, et, regardant autour de lui :

« Robba? dit-il d'un ton sec.

— Voici l'homme. »

Et le chef de la sûreté montra l'accusé, affaissé sur sa chaise.

Sir Harry Crampell tira de sa poche un portefeuille, y prit un chèque qu'il laissa tomber sur le bureau, et d'un pas automatique marcha vers Robba, lui prit les deux mains et le mit debout. Jasmin s'abandonnait, inerte; il renonçait à comprendre.

« Vous êtes Jasmin Robba? interrogea l'Anglais en l'attirant face au jour.

— Oui, monsieur... De quoi m'accusez-vous?

— Né à Saint-Andéol, de Mistral Robba?

— Je l'ai déjà dit.

— Petit-neveu de Jasmin-Philippe Robba?

— Petit-neveu de?... Ah! oui... Un frère de mon grand-père qui partit tout jeune à l'étranger.

— Justement... C'est donc vous... Enfin! »

Et tandis que le chef de la sûreté restait cloué de stupeur dans son fauteuil, sir Harry Crampell noua ses grands bras au cou de Robba et l'embrassa cordialement.

IV

Robba se retrouva dans la galerie aux côtés de l'étranger qu'il suivait sans comprendre.

En arrivant en pleine lumière dans la cour du Palais de Justice, il regarda sir Harry Crampell, cet inconnu qui l'avait embrassé sur les deux joues.

« Je vous en prie, monsieur, expliquez-moi...

— Tout à l'heure, répondit l'Anglais d'une voix calme.

— Mais pourtant...

— Tout à l'heure. »

Robba se demandait à la fin s'il n'était pas le jouet de quelque mystification diabolique. Il prit le parti d'attendre et examina son compagnon.

Grand, les favoris à l'anglaise, les cheveux et les sourcils grisonnants et très épais, le regard perçant, le sourire bon, sir Harry Crampell portait avec distinction les vêtements d'un parfait gentleman.

Il conduisait Robba sans tourner la tête vers lui. Sa voix à elle seule était un mystère. L'accent en avait

quelque chose de très provençal et de très anglais à la fois : l'accent d'un Anglais méridionalisé ou d'un Méridional anglicanisé.

Un coupé attelé de deux magnifiques trotteurs, noirs de la croupe aux naseaux, stationnait au ras du trottoir.

« En voiture! dit Crampell.

— Dans ce...

— Sans doute.

— Mais, monsieur, de grâce, expliquez-moi...

— Tout à l'heure. »

Ils s'installèrent en voiture; le cocher lança son attelage au grand trot dans la direction de la place de la Concorde.

Le coupé roulait à travers les rues, comme Robba à travers ses rêves.

Tout ce qui lui arrivait était par trop extraordinaire. Que trouverait-il au bout de cette aventure?

Et sans qu'il pût donner de réponse à ce point d'interrogation, la route filait pailletée des derniers reflets du soleil couchant, qui disparaissait en incendiant de pourpre le Trocadéro, le Champ de Mars et tout le fond de l'horizon où la Seine s'en allait, ruban d'argent moiré de rouge.

A l'intérieur de la voiture, nul bruit. Robba s'était résigné. Il se préparait à faire une cigarette. L'étranger remarqua son mouvement et lui tendit un étui d'or aux incrustations de pierreries.

Robba, que rien n'étonnait plus, y prit un minus-

cule cigare de Havane, l'alluma sans mot dire, en remerciant d'un signe de tête, et continua de rêver dans un nuage de fumée fleurant le macouba.

Il se revit, ce matin tiède, éveillé dans sa chambrette par un rayon du soleil qui baignait les toits de vagues de lumière rose ; il se revit travaillant, paisible, dans la salle de la Bibliothèque, et rencontrant ensuite ses amis au cabaret de la *Flèche d'Or*. Puis la série des événements qui le stupéfiaient encore : son arrestation, la sûreté, l'interrogatoire, l'arrivée de sir Harry Crampell, l'accolade et cette course...

Le coupé montait l'avenue des Champs-Élysées. Où allait-on?

Et cet original qui versait au nom de la justice anglaise quatre cents livres pour sa capture, l'embrassait soudain, ne soufflait mot et l'entraînait, Dieu sait où! que voulait-il ?

« Pas de doute! se dit Robba, cet homme est fou, fou à lier. Soit! il est fou, mais pourquoi s'en prend-il à moi? comment me connaît-il?... Enfin, attendons. »

Le coupé dépassa l'Arc de Triomphe et s'arrêta au milieu de l'avenue Kléber, devant un magnifique hôtel dont la porte cochère s'ouvrit pour lui livrer passage.

La voiture entra et stoppa au pied d'un large perron aux balustres de marbre blanc, dans une cour pavée de mosaïques.

Les deux hommes descendirent, et Robba, sur un signe de son compagnon, gravit l'escalier et s'en-

gagea dans le vestibule où deux valets de pied, d'une correction superbe, regardaient, impassibles, l'hôte pauvrement vêtu qui accompagnait leur maître.

Sir Harry Crampell, précédant Robba, l'entraîna jusqu'à une salle à manger, lui offrit un siège et lui dit :

« Vous devez avoir faim !

— Certes, l'heure de mon dîner est passée depuis longtemps. »

L'Anglais pressa le bouton d'une sonnerie électrique. Un maître d'hôtel parut. Sir Harry donna un ordre. Aussitôt le dîner fut servi. L'Anglais mangeait comme quatre. Robba buvait pour ce que son hôte mangeait, de sorte qu'au dessert il devint de plus en plus exubérant et interrogatif. Par contraste, sans doute, l'étranger était de plus en plus taciturne.

« Je vous en supplie, monsieur, dites-moi si...

— Tout à l'heure... après le dîner. »

Le repas s'acheva en silence. Alors sir Harry se leva et d'un geste invita Robba à le suivre.

Ils traversèrent plusieurs appartements princièrement meublés. Dans chaque pièce, l'inconnu attirait l'attention de l'artiste :

« Voici le grand salon... la bibliothèque... la galerie de tableaux... le... le fumoir. Voulez-vous fumer ?

— Avec plaisir, dit Robba.

— Eh bien ! fumons. »

Ils firent le tour du fumoir. Robba se jeta sur une ottomane. Il allait s'y étendre.

« Pas encore, dit Mr. Crampell. »

Il le poussa vers la fenêtre.

Malgré la nuit venue, on entrevoyait divers bâtiments, des arbres de haute futaie, et un jardin grand comme un parc.

« Maintenant... la cour... le jardin... les serres... le pavillon... Est-ce joli ? demanda l'Anglais.

— Magnifique !

— Tant mieux ! tout cela... tout... c'est à vous ! »

Robba le regarda plus inquiet; la plaisanterie se prolongeait.

— A moi ?

— Oui.

— Prenez garde, monsieur, si j'allais le croire !

— Mais rien n'est plus vrai, tout ce que vous voyez est votre propriété. »

Robba eut un sourire triste.

« Pauvre homme, » pensa-t-il.

Et tout haut il ajouta très sérieux, pour dire comme lui :

« Oui, oui, je sais, tout cela, tout est à moi... Je suis chez moi... Je suis propriétaire et voici ma propriété. Du temps que j'étais roi de la lune, j'avais encore bien d'autres propriétés plus grandes et plus belles... »

Mr. Crampell l'interrompit :

« Je vous prie de ne pas vous moquer de moi ! »

Robba continuait à l'envelopper du même regard attristé !

« Vous vous trompez, dit l'étranger, qui en comprit la signification, je ne suis pas fou !

— Mais...

— Allumez donc votre cigare... Je vais vous expliquer... »

Et l'Anglais commença :

« Vous êtes Jasmin Robba... Votre père était Mistral Robba... Le père de votre père, Jean Robba et le frère de Jean Robba, Philippe Robba.

— Mon grand-oncle est encore vivant?

— Non. — Philippe Robba, tout jeune, était ce que vous appelez en France un cerveau brûlé. Votre grand-père s'occupait de ses études... Lui ne faisait rien... il s'amusait. Il disparut, un jour, de la maison paternelle, et gagna Marseille. A Marseille, il s'engagea sur un bâtiment de commerce. Il avait plus d'instruction qu'un simple matelot. Il monta en grade, et eut mille aventures. Bref, il devint très riche... Il fréta des vaisseaux, acheta des terres, exploita des mines. Il devint encore plus riche. J'ai eu le bonheur de le rencontrer il y a quarante ans, quand, au saut du paquebot, je mourais de faim à Bombay. J'avais vingt ans. Il possédait déjà une énorme fortune. Son âge était le double du mien. Il cherchait pour le seconder un homme actif et probe. Mon air lui agréa. Il m'accueillit, m'occupa; je lui dois tout. Pendant près d'un demi-siècle, j'ai vécu sous ses ordres, étant d'abord son employé, puis son bras droit, puis son ami.

J'ai soixante-deux ans, monsieur. Votre grand-oncle est mort l'année dernière à quatre-vingts ans passés. »

Jasmin commençait à croire. Il eut un éblouissement; il se prit la tête à deux mains et fit signe à l'Anglais de ne pas continuer.

« Attendez! attendez!... Au nom du ciel, un instant...

— Soit!... »

Sir Harry Crampell se tut.

Jasmin Robba fit plusieurs fois le tour du fumoir, s'accouda à la fenêtre, revint vers son compagnon et, d'une voix fébrile, murmura :

« Continuez...

— Votre grand-oncle, reprit l'Anglais, était bon ; mais le sentiment de la famille lui manquait. Il ne s'est jamais marié. Il avait rompu avec les siens quand il quitta la France. Il n'a pas cherché à les associer à son immense fortune. Il avait des idées étranges, vous en aurez la preuve. J'abrège, il ne s'inquiéta point de sa famille, non par méchanceté, mais plutôt par bizarrerie et négligence. Son existence pleine d'entreprises gigantesques ne lui laissait guère le temps d'être sentimental. Cependant, à son lit de mort, il s'est souvenu des siens :

« Votre grand-oncle a légué sa fortune entière à ses parents de France.

— Je suis le seul.

— Je le sais; je vous ai cherché et je vous ai trouvé.

On m'avait informé que vous habitiez Paris; mais vous meniez une vie étrange. Il était difficile de vous découvrir. J'ai pensé aux annonces dans les journaux. Ce moyen d'attirer votre attention m'a semblé long et incertain. J'ai des relations avec l'ambassade d'Angleterre. Un mot de l'ambassadeur avec promesse d'une prime a mis la police de Paris sur pied, et en moins d'un jour on vous a découvert. Mais il y a eu quiproquo. On m'a pris pour un haut fonctionnaire de la justice, vous, pour un criminel de marque, et l'on vous a quelque peu malmené.

« C'est ma faute, je vous en fais mes excuses.

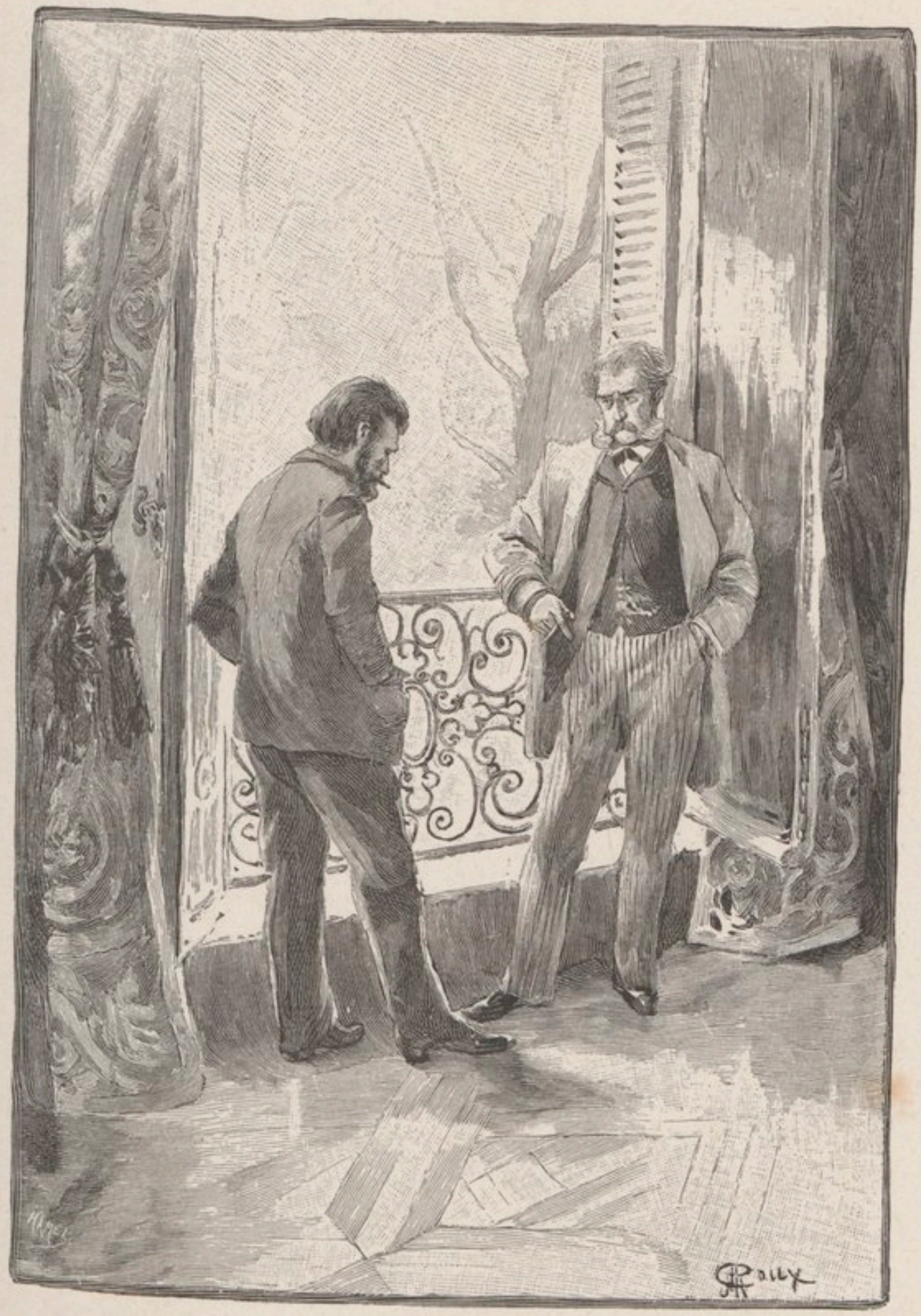
« Il ne me reste plus qu'à vous demander si vous acceptez la fortune de Philippe Robba, à vous laissée par testament sous des conditions spéciales que je vais vous communiquer.

— Si j'accepte! s'écria Robba frémissant.

— Ne vous hâtez pas trop, observa sir Harry Crampell, de sa même voix calme. La fortune aide au bonheur; mais elle ne le fait pas seule, et mieux vaut mille fois rester toujours pauvre que de sortir d'une ornière pour, un peu plus loin, sombrer dans un nouvel abîme.

— Je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre. La fortune de votre oncle est une des premières du monde. Elle s'élève à plus de cinq cents millions; les revenus assurés dépassent vingt-cinq millions. Votre oncle, qui était un grand, très grand esprit, s'est tenu ce raisonnement :



« JE NE COMPRENDS PAS. » (Page 28.)

« L'argent n'a de valeur et d'utilité que celles qu'on lui donne. Il nuit souvent à celui qui le possède, et, pour quelques-uns, c'est un grand malheur que d'être riche.

« Je ne connais aucun des parents qui peuvent me rester. Sauront-ils user de l'énorme fortune que je leur lègue? Mon vieil ami Crampell sera leur juge. S'ils sont dignes d'être richissimes, je leur laisse tout ce que je possède; sinon tout ira aux œuvres pies. »

« Votre oncle m'a donc choisi comme exécuteur testamentaire, et il a décidé que, pendant deux ans, les revenus de sa fortune seraient à la disposition de ses héritiers. Vous héritez seul. Suivant l'emploi que vous ferez de ces revenus, vous serez constitué possesseur du capital entier ou totalement dépouillé.

« Acceptez-vous?

— Parbleu! cria Robba, bien que cette restriction le rendît soucieux.

— Réfléchissez, monsieur. Vous me donnerez demain matin votre réponse définitive.

« Souvenez-vous que tout dans la vie est affaire de proportion; cinquante millions ne sont rien quand on peut en avoir cinq cents; enfin il vaut mieux n'être jamais riche que redevenir pauvre.

— C'est possible, mais j'en courrai le risque.

— Soit. Je reviendrai donc demain pour la forme. Vous êtes chez vous, et je suis votre hôte. N'oubliez

pas que je suis encore plus votre ami, mais que, dans deux ans, je serai votre juge. »

Et sir Harry Crampell, lui ayant serré la main, sortit.

« Dans deux ans, murmura Robba, qui souriait à une mystérieuse pensée, dans deux ans... j'aurai vécu comme Charles VIII ou François Ier. »

V

Jasmin Robba rêva longtemps, suivant sa pensée qui vagabondait à travers l'irréel, l'âme bercée par des harmonies étranges.

Quand il rouvrit les yeux, la lune montait lentement, blanchissant l'azur profond. Quelle heure était-il?

Le temps avait fui sans que son vol s'entendît dans l'hôtel silencieux.

Jasmin eut quelque peine à se ressaisir. Il se leva, étendit les bras, secoua la tête... Non... il ne rêvait pas.

Alors?...

Un coup léger frappé à la porte du fumoir lui fit tout à fait reprendre pied dans la réalité.

« Entrez! » cria-t-il d'une voix forte, comme pour se bien convaincre lui-même qu'il n'était pas une ombre emportée dans un songe bleu.

La porte s'ouvrit et un domestique s'avança en disant :

« Je n'ai pas osé me présenter plus tôt, mais si monsieur avait besoin de mes services, je...

— Merci. Quelle heure est-il?

— Minuit.

— Que faites-vous debout à cette heure?

— J'attends que monsieur veuille bien me donner ses ordres pour son coucher.

— C'est juste. »

Et Jasmin Robba ajouta *in petto,* en riant tout bas :

« Je ne sais pas même où va coucher l'héritier de mon oncle. »

Il suivit le valet à travers le dédale des galeries et des escaliers brillamment éclairés malgré l'heure tardive, passa par des salons en enfilade et arriva devant une porte en bois de citronnier; le domestique ouvrit et s'effaça pour le laisser entrer.

C'était là l'appartement du maître. Rien n'y manquait.

Le luxe était de bon aloi.

Çà et là des meubles d'ébène recouverts de soie bouton-d'or, capitonnés de velours noir; un lit bas, une peau d'ours sur le parquet du même bois que les portes; des sièges de formes élégantes et commodes dispersés sans ordre apparent. Une pendule en cuivre, ciselée par Benvenuto Cellini, ornait la haute cheminée, en compagnie de deux buires de Murano.

Par les fenêtres ouvertes entrait le parfum des jasmins et des chèvrefeuilles qui festonnaient la façade de l'hôtel.

Le cabinet de toilette attenant, la salle de bains avec sa large cuve de marbre, promettaient à Robba leurs délices.

Il poussa un long soupir de satisfaction.

« Qu'attendez-vous ? demanda-t-il au valet qui restait immobile.

— Ne dois-je pas déshabiller monsieur ?

— Allez vous coucher, mon ami; je n'ai besoin de personne encore pour me mettre au lit. Demain vous aurez soin de m'envoyer dès la première heure les meilleurs fournisseurs du boulevard. »

Le valet de chambre disparut.

Robba s'accouda à la fenêtre. Des senteurs exquises montaient toujours du jardin. Caché dans le feuillage d'un seringa en fleurs, un rossignol se mit à chanter.

Jasmin fut pris du désir intense de se plonger au sein de cette nuit lumineuse et parfumée. Une porte dissimulée derrière une tenture à moitié relevée donnait sur un escalier descendant au jardin. Il l'ouvrit et fut presque aussitôt sous les grands arbres. Il alluma un cigare et parcourut les allées fleuries, écoutant, ravi, le murmure des ruisselets qui couraient vers les bassins brodés de nénuphars où les étoiles se miraient. Leurs douces lueurs faisaient étinceler les fusées cristallines des jets d'eau.

Jasmin s'assit sur un banc de gazon au pied d'un catalpa géant et suivit, avec un intérêt croissant, les légères spirales de fumée bleuâtre qu'il envoyait béatement en hommage à la lune. Elle semblait accepter

cet hommage et sa bonne face ronde souriait. Ce sourire éclairait les nuages légers qui flottaient tels qu'un voile diaphane, et ces nuages prenaient des aspects fantastiques. Jasmin voyait se profiler sur le ciel les tourelles élancées d'un fier château aux ogives brodées ainsi qu'une fine guipure, et aux portes fleuronnées. Une nuée de pages superbement vêtus tourbillonnaient au haut des degrés du perron d'honneur. Les palefrois piaffaient d'impatience, les seigneurs se...

Soudain Robba recule ébloui : une radieuse apparition se détache sur le fond sombre de la haute porte sculptée. C'est une femme très jeune et belle à miracle. Ses cheveux sont retenus sur son front par un bandeau de perles ; sa robe blanche, bordée d'un galon d'or et serrée à la taille par une cordelière, enveloppe un corps souple et élégant. Sa bouche ressemble à une grenade ouverte, et son regard enchante.

Robba voudrait l'inviter à descendre avec lui dans le riant parterre.

Il murmure à mi-voix les vers délicieux de Ronsard :

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu, cette vêprée,
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vôtre pareil...

Il s'agenouille pour lui offrir la main, et ce mouvement, le réveillant, fait évanouir la merveilleuse appa-

UNE RADIEUSE APPARITION SE DÉTACHE SUR LE FOND SOMBRE. (Page 34.)

rition... La lune continue à sourire et le rossignol à chanter.

« Je suis fou, ma parole, dit Robba en riant. Mais après tout, pourquoi ce rêve ne serait-il pas réalisé? Pourquoi à coups de millions n'évoquerais-je pas un monde disparu, une société douée d'autres grâces que les nôtres et de vertus chevaleresques dont les poèmes seuls gardent le souvenir? Pourquoi ne serais-je pas un suzerain au petit pied?... Je ferai jouer sur mon théâtre des mystères et des soties, et mes carrousels rendront désertes les pistes d'Auteuil et de Longchamp... Pourquoi pas? »

Il reprit, monologuant, le chemin de l'hôtel.

« J'étonnerai Paris, je bouleverserai le monde, je serai bon à tous, je serai aimé et heureux... »

Il se coucha et s'endormit en caressant ce rêve.

Sa première pensée, au réveil, fut pour ses amis.

Ses amis!...

Quel effarement sera le leur lorsqu'ils apprendront sa surprenante fortune! Le voir disparaître entre deux argousins et le retrouver dans un palais! Ils partageront ses plaisirs comme ils ont vécu ensemble les mauvais jours. Tous, il les appellera tous: Lamberquin, le fin chroniqueur; Delval, le chantre harmonieux; Deschaumes, le puissant artiste; Arbel, le poète délicat; Fauvel, l'inventeur qui deviendra célèbre quand il ne manquera plus de pain...

Robba s'habilla hâtivement, entra dans son cabinet où se trouvait un coffre-fort dont sir Harry Crampell

lui avait remis la clef. Il l'ouvrit et appuya la main sur ses yeux : des liasses de billets, des piles d'or, des coffrets pleins de joyaux s'entassaient dans les compartiments du meuble. Ces trésors étaient siens... Mais les paroles de sir Harry Crampell lui revinrent à l'esprit : « La fortune n'a de prix que par l'usage qu'on en fait » ; et, dans son cœur, Robba, que la misère avait gardé bon, se jura de s'en servir pour le bien de tous.

A ses amis, d'abord !

Il détacha d'une liasse cinq billets de mille francs, et, redevenu le fantaisiste bohême d'antan, il joignit à chacun d'eux l'invitation suivante :

« Monsieur... voudra bien se tenir prêt, demain à six heures, à monter dans la voiture qui l'ira chercher chez lui de la part de « Jasmin Robba. »

Mettant le tout sous enveloppe, il écrivit les noms et adresses de ses fidèles camarades, et, quand les cinq plis furent portés à la poste, il éclata de rire !

Quel émoi pour ses amis invités de cette façon !

Il fit joyeusement sa toilette. Eusuite il voulut revoir à la lumière du jour l'hôtel et ses dépendances, surtout le jardin, ce jardin enchanté... Il avait encore dans les yeux l'apparition de son rêve de la nuit.

Le soleil du matin dorait les arbres et les pelouses ; mais le gracieux fantôme n'était plus là.

Oui, ce parc, cet hôtel, tout était magnifique ; cependant, Jasmin Robba souhaitait autre chose. Il vi-

vrait au moins deux ans selon son cœur, il vivrait dans une féerie. Et l'emploi qu'il ferait ainsi de ses premiers millions ne serait pas banal. Nul ne le blâmerait. Et qu'importe après tout ! Il aurait contenté son envie.

C'est dit, le château qu'il désire sortira du sol qu'il touchera de cette baguette magique : l'or. Force lui sera pourtant d'attendre. Un château ne se construit pas en un jour. Mais si, sans plus tarder, il s'installait dans l'une de ces royales demeures que nous a léguées le passé.

Soudain, il poussa un cri de joie.

« J'ai trouvé !... »

Il se tut. Au détour de l'allée déserte sir Harry venait d'apparaître, se dirigeant vers lui.

VI

L'Anglais s'avança la main tendue :

« Eh bien ? demanda-t-il.

— J'ai réfléchi, dit Robba.

— Et... vous acceptez ?

— Certes.

— Malgré les conditions posées et la crainte de l'avenir.

— Malgré tout. »

Sir Harry Crampell sourit de la décision du jeune homme. Il lui parut grandi depuis la veille ; un monde de pensées tourbillonnait dans son cerveau, ses yeux brillaient d'enthousiasme.

« Et que ferez-vous de...

— Je remuerai l'univers.

— C'est bientôt dit. Archimède manquait d'un point d'appui. Vous croyez que vos millions sont une base assez solide ?

— L'or est un levier puissant ; grâce à lui on peut tout acheter, même le bonheur.

— Non, dit nettement sir Harry Crampell, le bonheur ne s'achète pas, et nul n'a d'autre bonheur que celui qu'il se crée. Quant à moi, je donnerais tous les millions de votre oncle, tous ceux qu'il m'a permis de gagner, pour un cheveu d'un de mes enfants. Mon bonheur m'est venu d'eux. L'argent, lui, ne m'a jamais donné que des peines.

— Mon sort n'est pas le vôtre, je suis seul au monde. Je vous envie d'avoir une famille.

— Je suis veuf et j'ai six enfants, dont cinq fils. Voici leurs portraits, ajouta-t-il avec orgueil, en prenant dans son portefeuille un groupe de photographies.

Il le mit sous les yeux de Robba, qui vit d'abord cinq portraits d'hommes jeunes, au regard droit et ferme, et qui tous se ressemblaient en ressemblant à leur père.

— Ils ne vous connaissent pas, reprit sir Harry, mais, pour vos intérêts, ils donneraient leur vie. Ils doivent ce qu'ils sont à votre oncle Philippe, qui les aimait comme ses propres fils. Ils ne vous marchanderont jamais leur dévouement.

— Que font-ils ?

— Ils régissent vos biens; ils sont ingénieurs. L'un exploite vos forêts du Canada; l'autre passe sa vie dans les mines de l'Oural; James, le troisième, a failli périr, l'an dernier, dans un puits de pétrole; les deux plus jeunes sont à Singapour, où vous possédez un territoire aussi grand qu'une principauté allemande. Je vais partir retrouver ces derniers. Vous n'avez plus

besoin de moi. Voici divers titres qui vous accréditent de cinquante millions sur les principales banques. Je joins à cela, sous cette enveloppe, un état de la fortune de votre oncle, et une notice sur l'hôtel où nous sommes, que j'ai acheté pour vous. Vous pouvez avoir une confiance absolue en l'intendant. »

Jasmin n'écoutait plus ; il regardait une sixième photographie jointe aux autres.

« Et ce portrait, demanda-t-il, en le montrant, qui représente-t-il ?

— Ma fille, mon dernier enfant, ma bonne Edwige, dit l'Anglais tout attendri.

— Ah! » fit Robba, et ses yeux se reportèrent sur l'image. Il la regarda longtemps.

Par l'effet d'une ressemblance bizarre, la photographie de la jeune fille ranimait dans l'esprit de Robba le rêve de la nuit passée sous les étoiles.

Edwige était belle, admirablement belle. Un fil de perles retenait sur son front ses cheveux fins, qui la vêtaient d'un manteau royal; sa robe blanche était serrée par une cordelière; elle souriait, et Jasmin, devant ce portrait, se sentait touché au cœur.

Un charme indicible rayonnait sur ce front pur, dans ces yeux profonds; et Robba s'y laissait prendre tout entier.

Sir Harry se disposait à lui retirer les photographies. Mais Jasmin dit, ému :

« C'est là toute votre famille ?

— Non pas. Mes deux aînés sont mariés et je suis

grand-père. Mes autres fils se marieront bientôt. Quant à Edwige, rien ne presse, elle a dix-huit ans à peine.

— Ah!... »

Puis, pour dire quelque chose :

« Vous êtes tous anglais ?

— Anglais ? pas absolument... J'ai épousé une Française ; ma femme était du Midi, du vrai Midi : de Marseille. »

Jasmin Robba ne put s'empêcher de sourire. Voilà donc pourquoi sir Harry Crampell parlait un français toujours fort correct, mais relevé d'une pointe d'accent provençal mélangé à l'accent anglais, d'un surprenant effet.

De nouveau l'étranger tendit la main pour remettre les portraits dans son portefeuille. Alors, Robba :

« Laissez-les moi, pria-t-il. Je suis seul, ai-je dit. Dieu m'est témoin que j'aurais aimé mon oncle, sans souci de ses millions ; laissez-moi aimer ses amis, ses fils d'adoption. Je les verrai un jour, je l'espère ; bientôt même, je le désire. »

Il parlait des frères ; mais, au fond, ne pensait guère qu'à Edwige.

Sir Harry sourit et ne reprit pas les photographies.

Touché de la demande de Robba, il lui serra énergiquement la main, puis, avec une certaine émotion dans la voix :

« Au revoir... dans deux ans... »

Robba ne sembla pas l'entendre. Attiré par le

charme du portrait, il l'admirait de nouveau, murmurant : « Edwige! quel nom suave... Edwige! »

Il releva la tête.

« Monsieur!... » commença-t-il.

Mais il se tut, la bouche bée : sir Harry Crampell n'était plus là.

Robba marcha en hâte vers l'hôtel, pénétra dans le vestibule :

« Sir Harry Crampell! où est-il?

— Parti, monsieur. »

Le bruit des lourds battants de la porte cochère qui se refermait résonna dans l'hôtel.

« Courez... non, restez... Sa voiture est déjà loin.

« Parti! dit-il, en rentrant dans ses appartements. Où le trouver? Aux Indes... Je lui écrirai... Je veux connaître Edwige et je la connaîtrai; elle sera désormais « ma dame », puisque je veux vivre en chevalier. Un nom et un portrait, c'est tout ce que j'aurai d'elle... en attendant le jour où sir Harry la conduira en France... Si accomplie qu'elle soit, je mériterai son cœur. »

La porte du salon s'entr'ouvrit, un domestique parut :

« Le tailleur Dartoy sollicite l'honneur de...

— Qu'il vienne! »

Ce fournisseur arrivait à propos pour faire diversion. Aussi bien était-il spécialement désiré. Robba avait des instincts innés d'élégance jusque-là comprimés par sa pauvreté.

Il commanda toute une garde-robe. Il serait, dès le lendemain, le plus correct des gentlemen du boulevard.

Le tailleur dit, pour se rendre agréable :

« Monsieur le comte est aussi bien modelé que...

— Je ne suis pas comte, interrompit Robba brusquement.

— Monsieur est...?

— Rien, et cela me suffit, pour le moment... Vous m'avez pris mesure d'effets ordinaires; mais ce n'est pas uniquement ce que je désire de vous. Vous êtes un artiste du costume, monsieur Dartoy. Cherchez donc, je vous prie, des dessins de soieries du temps de la Renaissance; trouvez aussi des dentelles de cette époque, des velours, des broderies d'or et de perles. Commandez à Lyon et à Tours des étoffes semblables... »

M. Dartoy, que nulle fantaisie de millionnaire ne pouvait surprendre, s'inclinait en approuvant de la tête, charmé d'avoir à fournir un si magnifique client.

« Je désire, continua Robba, deux costumes : l'un comme celui de Louis XII, le jour de son entrée dans la ville de Gênes, l'autre comme celui de François Ier recevant Henri VIII au camp du Drap d'or. Je veux aussi des costumes d'étoffe d'or pour l'hiver, de toile d'or pour l'été. »

M. Dartoy finissait par s'étonner. Il hasarda une réflexion :

« Monsieur projette, sans doute, plusieurs fêtes à costumes.

— Admettez cela, si vous voulez. L'essentiel est que vous livriez le tout au plus vite sans exagérer la note, si vous tenez à conserver un bon client.

— Ah! monsieur... »

Et, la main gauche sur le cœur, la main droite tenant un chapeau qui balayait presque le tapis, M. Dartoy, décoré de plusieurs ordres étrangers, fournisseur de LL. MM. les souverains de... etc., etc., sortit à reculons en exécutant trois saluts de cour.

Jasmin Robba reçut ensuite plusieurs joailliers.

Les perles de Ceylan, les diamants de Golconde, les émeraudes de la Kistnah, les rubis balais, les saphirs, les topazes plus ou moins brûlées, ruisselèrent de la rue de la Paix et des galeries du Palais-Royal dans le salon de Robba. Ce fut un éblouissement. Et toutes ces perles, toutes ces pierres devaient être montées comme les bijoux qu'on voit dans les tableaux de Vélasquez, de Véronèse et de Rubens.

Enfin Robba se trouva seul.

Il descendit, fuma un cigare sous les arbres de son parc, fit le tour des communs, flatta la croupe luisante des magnifiques chevaux qui piaffaient dans les écuries, jeta un coup d'œil de connaisseur aux voitures qui emplissaient les remises, aux harnais des selleries, et manda l'intendant, personnage très solennel et tout pénétré de son importance, comme il convient.

« Vous donnerez ordre, pour demain sept heures,

lui dit-il, à un dîner de six personnes, le plus luxueux que le baron Brisse, de gourmande mémoire, ait jamais osé rêver. Cinq voitures iront, aux cinq adresses que je vous indiquerai, quérir mes convives. Soyez exact. »

L'intendant salua et sortit.

Jasmin se rendit à la bibliothèque et s'y enferma. Il avait retiré de sa poche les papiers que lui avait remis sir Harry Crampell; il en prit connaissance; puis, les ayant enfermés dans le coffre-fort de son cabinet, il revint choisir et consulter différents ouvrages.

Jamais les beaux livres du bibliophile Jacob sur le XVIe siècle n'eurent lecteur plus attentif.

Il dévora tout ce qui parlait de la Renaissance ou seulement de son aurore. Il voulait faire revivre le XVe siècle autant que le XVIe; la période brillante de la féodalité apanagée l'attirait plus encore que la cour de François Ier, qui mérite si bien le nom de « roi du bon plaisir ».

Il travailla longtemps et élabora un plan mystérieux.

Cependant, ce même jour, les amis de Robba se rencontraient, comme à l'ordinaire, à la terrasse du cabaret de la *Flèche d'Or*.

« Eh bien! Robba?

— Tu sais?

— Oui, j'ai reçu...

— Quelle aventure!...

— Et les agents de police? Je le croyais en prison.

— Il est millionnaire. Il m'a envoyé mille francs.

— A moi aussi, dirent-ils en chœur.
— Avec une invitation à dîner.
— Comme à nous. »

Ah! que d'exclamations, de suppositions, de contes on les entendait formuler. Le quartier en était sens dessus dessous. La presse même s'inquiétait. On avait, de divers côtés, interrogé Lamberquin, qui, ayant conté coup sur coup l'arrestation de son ami et son étrange envoi, parlait d'une affaire aussi extraordinaire que mystérieuse dont il connaîtrait bientôt le secret.

Force était d'attendre jusqu'au lendemain.

Tout arrive.

Sept heures sonnaient quand Lamberquin fit son entrée dans le grand salon de l'hôtel de l'avenue Kléber. Il regarda autour de lui, fort surpris de se trouver seul. Où était Robba?

Delval parut, puis Deschaumes, puis les autres, et ce furent des exclamations d'étonnement grandissant. Les splendeurs du hall les avaient stupéfiés. Les valets de haut style s'inclinant sur leur passage leur avaient inspiré un involontaire respect.

Robba ne paraissait pas. C'était un chapitre des *Mille et une Nuits* qu'ils vivaient depuis la veille.

Par les portières relevées, on apercevait une vaste salle à manger, où étincelait sous la lumière d'un lustre superbe la vaisselle d'or et les cristaux.

Enfin, une porte s'ouvrit, et Robba entra, marchant vers eux les mains tendues.

Était-ce bien Robba?

La joie du triomphe éclatait dans ses yeux clairs; un gai sourire montrait ses dents blanches.

« Soyez les très bienvenus, amis, et à table, dit-il joyeusement.

— Explique-nous...

— Au dessert. »

Le dîner fut plein d'entrain, mais la curiosité l'abrégea. Robba jouissait délicieusement de l'émotion de ses hôtes.

Quand les domestiques eurent disparu, le café brûlant servi dans des tasses de vieux sèvres, les cigares allumés, les convives mollement étendus sur les ottomanes du fumoir, Robba narra de point en point son étonnante histoire.

« Bref, conclut-il, nous ne nous séparons plus. Nous sommes amis dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. »

Toutes les mains serrèrent la sienne.

« Maintenant, que vas-tu faire de tant d'or? dit Lamberquin. Si j'ai bien compris, la thésaurisation ne t'est guère permise; il te faut dépenser toute cette fortune ou du moins l'engager, l'employer de telle sorte que tu te montres digne d'hériter du reste.

— Mon intention est de dépenser cinquante millions en deux ans, s'il le faut, dans une merveilleuse entreprise.

— Comment?

— Ah! voilà. Donnez-moi votre avis. Le conseil

est ouvert et je recueille les voix. Que ferais-tu, Delval, si tu étais à ma place ?

— A ta place ? Je bâtirais un palais auprès duquel l'Opéra ne serait qu'un bibelot d'étagère. Je ferais venir de tous les coins du monde ceux dont l'âme brille de la flamme sublime du génie créateur. L'un traduirait dans ses chants les mugissements des cataractes de son pays natal, les grondements de la tempête en pleines forêts vierges, l'autre le bruissement d'ailes des oiseaux du paradis; celui-ci les sonates du rossignol; celui-là les battements du cœur des hommes. La Muse serait le chef d'orchestre de ces œuvres superbes, et mon Temple de la Musique vaudrait le Paradis.

— Moi, dit Fauvel, j'irais aux pôles, j'irais au centre de la terre, j'explorerais l'espace en bateau aérien, enfin je partagerais mes millions entre tous les savants et les inventeurs qui consacrent leur vie à enrichir l'humanité.

— Je te suivrais, déclara Deschaumes, au centre de la Terre ou au centre de la Lune, aux bords de la mer libre ou vers les parages inconnus de l'Afrique australe, et de quels tons nouveaux s'enrichirait ma palette !

— Je voudrais, dit Arbel, rétablir les jardins d'Académus, les enseignements du Lycée, réveiller la poésie qui dort, faire jaillir l'épopée du sol de France qui n'a jamais pu la voir fleurir. Je voudrais remplacer par des littérateurs les enfileurs de mots, je voudrais...

— Il y a mieux à tenter, observa Robba, ou plutôt, il faut s'occuper à la fois de tout ce que vous dites, et alors... Mais Lamberquin n'a rien dit, Lamberquin rêve, que Lamberquin donne son avis. »

Le journaliste rouvrit ses yeux clos.

« Vous voulez que...

— Que tu indiques l'emploi de mes cinquante millions d'arrhes.

— C'est bien simple.

— Ah !

— Il faut tuer le paupérisme.

— Les munitions sont insuffisantes, répondit Robba, et d'ailleurs l'Évangile nous prévient : « Il y aura toujours des pauvres parmi vous. » C'est pour nous laisser jusqu'à la fin la joie suprême de la charité. L'aumône est un devoir sacré, je n'y faillirai pas, je vous le promets. A présent, écoutez-moi. »

Ceux qui étaient étendus sur les sophas se redressèrent, et Robba, appuyé sur la cheminée, les mains croisées derrière le dos, dit doucement :

« Voici mon plan :

« Je veux acheter ou louer un château royal; prenons par exemple le château de Pierrefonds. J'en obtiens de l'État la jouissance, j'achète les alentours et je m'enferme là pour vivre la vie que je rêve pendant mes deux ans d'épreuves. Les arts s'en trouveront bien : on jouera, sur le théâtre du château, des mystères, des soties, et des pièces antiques; je serai en même temps le Mécène de tous les talents neufs.

Quel que soit mon mépris des modernes, les inventeurs puiseront dans mon coffre et doteront l'humanité de découvertes géniales. Et si, après cela, le paupérisme n'est pas mort, j'aurai du moins contribué à diminuer le nombre des incompris et des malheureux. »

De chaleureux applaudissements l'interrompirent.

« Mais pourquoi Pierrefonds? Pourquoi ne pas rester ici?

— Pour mon plaisir à moi. Chacun de vous réalisera son rêve, laissez-moi vivre le mien. Je remettrai ce château tel qu'il était sous Louis XII. Je ne veux pas apprendre à notre siècle qu'il lui serait bon de reculer et de nier les merveilles du progrès en renonçant à s'en servir. Je voudrais seulement lui faire toucher du doigt ce qu'il y avait de grand et de bon, d'exquis, de délicat dans ce passé qu'il est de règle de dénigrer aujourd'hui. Je veux ressusciter les modes, les coutumes, les usages d'autrefois, pour qu'on les puisse apprécier en les connaissant mieux. Je veux remplacer l'argot boulevardier ou faubourien par la langue des poètes de la Pléiade, qui a préparé celle de Corneille et de Racine, de Musset et de Victor Hugo.

— Bravo, bravo! Et nous serons de toutes les fêtes que tu rêves?

— A une condition : c'est que vous vous ferez xve siècle comme moi. Nul ne franchira le seuil du château de Pierrefonds sans avoir l'armet ou la toque en tête et la dague au côté, sans...

— On nous croira en perpétuel déguisement de mardi-gras, murmura Fauvel.

— Qu'importe?

— Je serai professeur de vie moyen-âgeuse, cria Lamberquin. Je sais bien que l'histoire arrête le moyen-âge à l'arrivée des Turcs en Europe; mais je prétends que le vrai terme est à la Renaissance. Nous vivrons dans l'entre-deux. Voulez-vous?

— Ventre-Saint-Gris!...

— Mon cher Arbel, ce juron n'est pas dans nos moyens. Nous ne sommes point les compagnons du Béarnais. Tu pourras, si tu veux, dire : « Le diable m'emporte! » comme le roi Louis XIII. Voilà qui est du temps.

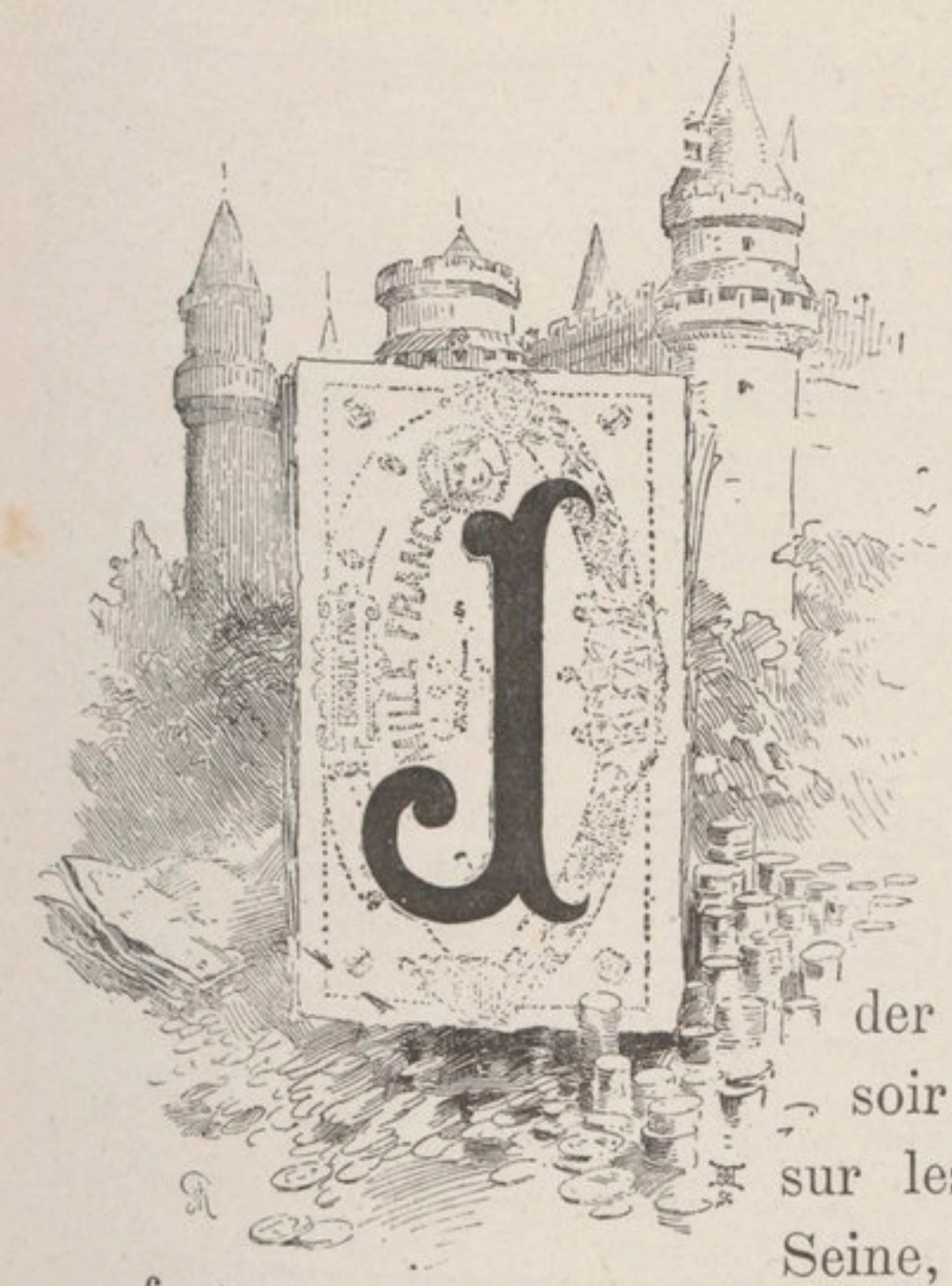
— J'irai demain, reprit Robba, exposer aux représentants du gouvernement mon désir d'être locataire ou acquéreur du château de Pierrefonds restauré par Viollet-le-Duc. Pour singulière que soit ma proposition, elle paraîtra fort acceptable en raison des conditions que je saurai proposer.

— Elle n'a rien d'inacceptable, en somme. Et que peut-on refuser à l'homme qui possédera des centaines de millions !

— A demain donc, mes amis.

— A demain, noble sire, et vive, vive le seigneur de Pierrefonds, notre amé suzerain!

— A demain, mes féaux. »



VII

JASMIN ROBBA avait recommandé au tailleur, au joaillier, à tous les fournisseurs de lui garder le secret; aussi, le soir même, il n'était bruit, sur les deux rives de la Seine, que de la prodigieuse fortune tombée du ciel dans la mansarde d'un jeune écrivain, un savant, parfaitement inconnu hier encore, et que la voix du peuple sacrait grand homme par la grâce de cinq cents millions.

Les journaux, brodant ce thème et l'enjolivant, firent de Robba le descendant d'un des plus fameux rajahs de l'Inde. Il en avait, disaient-ils, le type fier, le geste royal et l'indomptable volonté.

Chacun se chercha une camaraderie, si lointaine qu'elle fût, avec l'heureux héritier. D'intrépides repor-

ters prirent d'assaut son cabinet et essayèrent de l'interviewer. Ils mirent en œuvre toutes leurs finesses.

Jasmin ne se fit nullement prier pour leur donner les renseignements les plus véridiques sur sa personne.

« Il était né dans le pays de Septasindha [1].

« Il eut dès sa naissance toutes ses dents et des cheveux bouclés.

« Sa nourrice fut une lionne apprivoisée, du nom de Pisshân [2].

« A quatre ans, il charmait les serpents et récitait sans une faute les quatre Védas : le Rig, le Sâma, le Yagur et l'Atharva. »

Cette façon fantaisiste de renseigner les journalistes parut fort amusante et, du coup, personne en France n'eut plus d'esprit que Jasmin Robba.

Parvenu d'emblée à tant de gloire, il fit, après son déjeuner, atteler un coupé et se rendit au ministère de l'Intérieur. Il n'avait pas de lettre d'audience ; mais le nom de Robba courait depuis la veille les antichambres ministérielles aussi bien que les bureaux de rédaction, et M. le ministre de l'Intérieur, président du Conseil, le reçut sans tarder.

« En quoi puis-je vous être agréable, monsieur? demanda-t-il aimablement.

— Je serais heureux, monsieur le ministre, si vous vouliez bien saisir le Gouvernement et la Chambre

1. Les sept rivières, bassin de l'Indus.

2. Pisshân, c'est-à-dire nourricier : nom du soleil dans les Védas, livres sacrés des Hindous.

d'un désir qui me tient au cœur. Pour des raisons qui vous intéresseraient peu, je souhaite acquérir Pierrefonds et tout le pays avoisinant.

— Mais il s'agit d'un domaine de l'État, monsieur.

— C'est justement pourquoi j'ai besoin, avant d'en devenir propriétaire, ou, au pis aller, seul locataire, de l'autorisation de l'État. Il y aura bénéfice d'ailleurs. Si je ne me trompe, Napoléon Ier a acheté le château 2,950 francs. La restauration en a coûté cinq millions sous Napoléon III ; je suis prêt à donner le prix fixé par vos experts. »

Le ministre grattait avec frénésie son sinciput dépouillé. Il s'agitait comme si son fauteuil eût été bourré d'aiguilles, et Robba contenait à grand'peine l'envie de rire que lui causait l'embarras d'un si grave personnage.

« C'est sérieux, déclara-t-il enfin, c'est très sérieux...

— A qui le dites-vous, monsieur le ministre ? Mais il me faut Pierrefonds. C'est le seul château où le XVe siècle puisse revivre dans toute sa splendeur. »

Le ministre coula sur son interlocuteur un regard en dessous, et, pour se donner une contenance, se mit à jouer avec son couteau à papier.

« Vous me présentez une si étrange demande que je ne sais si je dois la transmettre.

— La transmettre ! mais vos éminents collègues, et M. le ministre des Finances tout le premier, applaudiront des deux mains. D'ailleurs, cette aliénation

ne sera pas définitive. A ma mort ou à fin de bail, Pierrefonds reviendra à la couronne, — le ministre le regarda effaré, — à l'État, veux-je dire, un Pierrefonds restauré, agrandi, embelli, meublé, vivifié, superbe enfin.

— Vous m'en direz tant.

— Puis-je donc espérer, monsieur le ministre, que vous saisirez la Chambre de mon projet?

— Je saisirai la Chambre.

— D'urgence?

— D'urgence.

— Vous lui expliquerez les avantages incontestables...

— Je n'épargnerai rien pour cela.

— S'il en est ainsi, j'ai confiance, car votre éloquence, monsieur, est de celles dont on dit que Démosthènes et Cicéron eux-mêmes, eux-mêmes... »

Fort embarrassé de sortir de cette phrase, Jasmin Robba préféra sortir du cabinet, ce qu'il fit à reculons, après les saluts d'usage. M. le ministre, couronné de fleurs, le reconduisit jusqu'à la porte et lui serra chaleureusement la main en regardant sa boutonnière nue d'un air tout à fait engageant.

C'était, au demeurant, une bonne affaire que l'aliénation momentanée de ce tas de tours et de murailles qu'on appelle le château de Pierrefonds. La Chambre en jugea ainsi. Du reste, le nouveau nabab était un si charmant homme... Et quel esprit supérieur!... M. le président du Conseil raconta à la tribune la visite qu'il

lui avait faite. Jamais séance ne fut plus attrayante, et le lendemain on manqua de numéros de l'*Officiel*.

La Chambre des députés vota comme un seul homme; le Sénat approuva avec un parfait ensemble. Moins de huit jours plus tard, Robba signa un acte qui le rendait pour vingt ans possesseur du château de Pierrefonds, et, tout autour, de cinq cents hectares de terrain, à charge pour lui de ne faire d'autres modifications et transformations que celles qui donneraient au château et au domaine attenant le véritable aspect qu'ils pouvaient avoir au moyen-âge. Il versa cinq millions, une misère, et se déclara le plus heureux des mortels.

Le plus heureux! non, pas encore. Pierrefonds ne serait un paradis que lorsque le sourire d'Edwige l'illuminerait de son rayonnement.

Edwige! c'est pour elle que Jasmin sera grand, pour elle qu'il sera bon. Quand il aura préparé un Éden digne de sa « douce dame », il la trouvera, fût-ce au bout du monde, et elle règnera sur tous comme elle règne sur son âme et sur ses pensées.

Il se mit aussitôt à l'œuvre, environné d'une légion d'artistes : architectes, peintres, sculpteurs, tapissiers. A prix d'or, Robba meubla le château de bahuts vénitiens incrustés de nacre et d'argent, de coffres fouillés comme une dentelle; des rideaux de brocart tombèrent raides et superbes devant les fenêtres garnies de vitraux magnifiques.

Il en coûterait un mois de travail et quatre millions. et la réalité serait digne du rêve.

En même temps, le seigneur de Pierrefonds recevait, chaque jour, en son hôtel de l'avenue Kléber, deux mille lettres et deux cents télégrammes de félicitations, de sollicitations, de demandes de secours, de recommandations, d'offres de tous genres. L'un possédait un émail authentique qu'il céderait à prix raisonnable, l'autre, une faïence ancienne, d'une admirable conservation. Il surgit un nombre infini d'objets du xve siècle, venus de tous les points de France et de Navarre.

L'antichambre de Jasmin Robba ne désemplissait pas. Il ne recevait personne. On l'assaillait quand même. Les domestiques avaient beau faire, l'hôtel était pris d'assaut.

Dans le nombre des plus obstinés solliciteurs, il s'en trouva un qui parla si haut, insista si fort qu'on se décida à prévenir Robba.

« Il y a là, dit le domestique, un homme qui prétend qu'il ne délogera pas d'ici, que monsieur lui doit tout, que monsieur l'entendra et que...

— Son nom?

— Gaillet.

— Gaillet? Connais pas. C'est un fou.

— Il n'en a pas l'air. Si j'osais, je dirais même à monsieur que nous avons cru comprendre qu'il est de la police.

— De la police! Gaillet!... Attendez donc. Gaillet... En effet, je me rappelle ce nom-là. Parbleu! Faites entrer ce brave homme. »

Le domestique sortit et, presque aussitôt, Jasmin Robba vit paraître un individu dans lequel il reconnut tout de suite un des deux agents qui l'avaient arrêté au cabaret de la *Flèche d'Or*. Sans rancune et bon enfant, il lui tendit la main.

« Je vous remets, mon ami.

— Monsieur me remet? J'en suis bien aise. Je n'osais pas me présenter, me disant : « Ce monsieur ne voudra peut-être pas me reconnaître.

— Vous n'osiez pas vous présenter. Je croyais au contraire que vous insistiez...

— Pas précisément. J'ai manifesté le désir d'assurer monsieur de mon attachement à sa personne, voilà tout.

— Je le connais pour l'avoir déjà mis à l'épreuve involontairement.

— Monsieur n'a pas eu à se plaindre? Vous n'êtes pas fâché?...

— Fâché! peste, non. Vous m'avez arrêté le plus heureusement du monde. Et que puis-je pour vous, mon brave?

— Monsieur, je vais vous expliquer la chose. Nous avons eu une petite prime, mon collègue et moi, pour vous avoir découvert.

— Une petite prime? Dix mille francs!

— En effet, c'est une somme, mais si vous croyez, monsieur, que l'on donne comme ça dix mille francs de récompense à deux pauvres agents! Ce serait gâter le métier. On ne fait pas fortune dans la police, allez.

Aussi, monsieur, quand j'ai su votre histoire et que j'ai vu votre nom dans tous les journaux, je me suis dit : « Minute ! je vais me présenter chez monsieur Robba, pour lui demander une place.

— Une place !

— Oui, monsieur, une place dans votre château, avec vous, où vous voudrez.

— Eh bien ! et la Préfecture ?

— La Préfecture ! Je la lâche.

— Mais vous êtes deux à qui je dois le bonheur de mon arrestation. Votre collègue n'a pas eu la même idée ?

— Oh ! l'autre ! ce n'est pas un homme distingué. C'est un vulgaire policier. Vous savez comme il vous a traité ? Sans moi il vous aurait mis le cabriolet. On a beau être innocent, ça n'est jamais flatteur. Mais je le laisse pour ce qu'il est. Moi, je cherche de la considération : je veux me faire un avenir. J'aurais beau rester dans la police, j'arrêterais même le diable et son train, je serais toujours pauvre et mal vu dans mon quartier. Que monsieur me prenne avec lui, il sera content de mes services.

— Que savez-vous faire ?

— Je connais mon métier.

— D'accord, mais vous ne pourrez guère l'exercer dans ma seigneurie.

— Je ne tiens plus à arrêter personne. Je demande une place, une bonne place.

— Vous soumettrez-vous aux usages de rigueur à

Pierrefonds? Vous n'ignorez pas ce qu'ils seront, puisque vous lisez les journaux.

— Dame! Je ne suis pas instruit, instruit; mais pour ce qui est de la bonne volonté et du dévouement, vous pourrez compter sur moi.

— Il faudra parler l'ancien langage.

— Monsieur, je connais l'argot.

— Eh bien! puisque vous avez le don des langues, on vous fera travailler. Quel est l'emploi qui vous conviendrait?

— Celui que vous voudrez, monsieur; mais, à vrai dire, j'en aimerais un qui donne un peu de considération.

— J'ai votre affaire. Vous avez l'air d'un gaillard solide?

— Oh! monsieur, pour ce qui est des bras, c'est comme pour le dévouement, je n'ai pas mon pareil.

— Vous sauriez manier l'épée à deux mains?

— A trois mains, tant qu'on voudra.

— Sapristi!... Vous avez du courage?

— Pour ce qui est du courage...

— Le cœur solide?

— Pour ce qui est du cœur...

— Vous verriez brûler un homme à petit feu?...

— Péuh! on en voit bien d'autres dans la police. »

Jasmin Robba se redressa et, très sérieux :

« Allez, mon ami, je vous nomme bourreau.

— Plaît-il?

— Je — vous — nom-me — bour-reau.

— Bourreau!

— Oui, bourreau de Pierrefonds. J'ai le droit d'avoir un bourreau sur mes terres, ce me semble. J'y exerce le droit de haute et basse justice.

— Et qu'est-ce que je ferai? balbutia l'agent Gaillet.

— Vous commencerez par vous habiller tout de rouge. Nous verrons après.

— Je serai logé?

— Logé dans une maison isolée, mystérieuse, à la porte couleur sang de bœuf.

— Et les appointements?

— Excellents.

— Est-ce que j'aurai de la considération?

— Malheureux! vous serez un personnage historique. Allez en paix, Gaillet, mon ami, et tenez-vous aux ordres de messire Lamberquin, lequel vous stylera. »

Du geste, Jasmin Robba congédia son homme dont la mine ahurie était du plus réjouissant effet.

On juge du bruit que fit le récit de cette entrevue qui courut les journaux le soir même. La curiosité redoubla. On attendait avec impatience le commencement de l'étrange vie de Jasmin Robba dans Pierrefonds transformé.

Le Tout-Paris se promettait d'être des fêtes de Pierrefonds, mais Robba formula dès le premier jour une loi inflexible : pour franchir le seuil du château, il faudrait, si l'on était femme, se vêtir à la mode d'Anne de Bretagne ou de Diane de Poitiers, porter un bon-

net de perles ou une ferronnière de diamants; si l'on était homme, se parer du costume des riches seigneurs de la plus belle cour du monde en ce temps-là; savoir par le menu les us et coutumes, les modes, et s'y conformer. La moindre infraction à ces règles entraînerait l'expulsion immédiate du délinquant. Les seigneurs ne devraient employer vis-à-vis des dames que les procédés et le langage de la courtoisie la plus raffinée. Les femmes auraient la meilleure part, puisqu'il leur resterait le droit d'être coquettes.

De divers côtés il s'ouvrit des cours dits *préparatoires à Pierrefonds*. On étudia l'histoire du XVe et du XVIe siècle comme on ne l'avait jamais fait. Ronsard devint le livre de chevet de toutes les belles curieuses; les couturiers furent sur les dents; la Bibliothèque Nationale fut assiégée de demandes, le cabinet des estampes pris d'assaut. On s'arracha de mauvaises reproductions des toilettes du temps, et certains industriels firent une fortune rapide.

Lamberquin, grand organisateur, bras droit de Robba, serait le gardien du paradis. Mais il laisserait difficilement entrer, et mettrait dehors, sans merci, ceux dont l'éducation XVe siècle pécherait par quelque endroit.

En attendant, on travaillait jour et nuit à Pierrefonds. Avant quinze jours maintenant, le seigneur prendrait possession du manoir.

ROBBA, LES MAINS TENDUES, ALLA AU DEVANT DE FAUVEL. (Page 63.)

VIII.

Dans l'hôtel de l'avenue Kléber, Jasmin Robba, Deschaumes, Arbel et Lamberquin, réunis au jardin, devisaient de compagnie.

« Voyons, quel jour s'installe-t-on? »

Deschaumes avait lancé cette question entre deux bouffées d'un délicieux havane, tout en se balançant sur un confortable rocking-chair.

« Les travaux touchent à leur fin, déclara Lamberquin.

— Eh bien! fixons une date.

— D'aujourd'hui en huit, dit Robba. Mais, pardon! voilà ce bon Fauvel enfin rétabli qui vient là. »

Et Robba, les mains tendues, alla au devant de Fauvel survenant au bras de Delval.

Il relevait en effet de maladie, — une bronchite. Tous lui firent fête. Tomber malade dans un moment pareil! Quelle folie! Heureusement il était hors de danger. Le bonheur, avant trois jours, le remettrait tout à fait sur pied.

« En attendant, fume-moi ce merveilleux cigare, dit Deschaumes en lui offrant un de ses meilleurs havanes.

— Fumez, fit Arbel, fumez, mes bons amis, jouissez de votre reste.

— Notre reste?

— A Pierrefonds vous ne fumerez plus.

— Je proteste, cria Deschaumes.

— Proteste, mon cher. Autre chose sera de fumer. Demande à Robba cette concession.

— Que non pas! Au xve siècle il n'y avait pas de tabac.

— On ne fumera pas même des feuilles de roses, comme les Chinois?

— Dans quoi les fumerait-on? Nos contemporains ne connaissaient ni la pipe ni rien d'approchant.

— Enfin, soupira Deschaumes, s'il faut en passer par là, j'essayerai. Mais quel sacrifice! »

Ses camarades se mirent à rire.

« Plus d'absinthe, sans doute, reprit Delval.

— Plus d'absinthe.

— Alors, l'apéritif?

— Sera remplacé par le vin herbé.

— Pouah!

— Oh! ce vin, fait d'infusions d'absinthe, de myrthe, d'anis, d'hysope, de romarin, coupées de vin sucré ou assaisonnées de miel, n'est pas autre chose que le nectar des dieux.

— Et tout est prêt là-bas? demanda Fauvel.

— Prêt ou peu s'en faut. Interrogez plutôt Lamberquin, qui revient de Pierrefonds.

— Le château est-il joli?

— « Joli », quel terme! D'où sors-tu donc, mon cher Fauvel?

— Du lit, hélas!

— Pardon, j'oublie toujours que tu viens d'être malade. Mais nous menons une telle vie! j'en perds la tête. Enfin nous allons nous reposer. Tu ne tarderas pas à retrouver à Pierrefonds ta bonne mine et ta gaieté : c'est un Éden!

— J'en jugerai bientôt; auparavant, donne-moi des détails. Ma bronchite m'a fort essoufflé. Faut-il beaucoup monter pour arriver dans cet Éden?

— Quelque peu. Le château de Pierrefonds dresse sa masse imposante...

— Oh! la belle phrase... Il se croit en cours de Sorbonne, fit l'incorrigible Deschaumes.

— Silence, dit Robba. Ce qu'allait expliquer Lamberquin n'est pas de trop. Parle donc, Lamberquin. »

Lamberquin, poursuivit en regardant, non sans rire, Deschaumes, qui se renversa dans son rocking-chair, et parut pris soudain d'un invincible sommeil.

« Pierrefonds dresse sa masse imposante à l'extrémité du promontoire formé par le plateau du Soissonnais, plateau profondément érosé par des vallées aux capricieux contours. Au nord-ouest, la forêt de Compiègne s'étend à perte de vue, ceinturée de jolies et claires rivières, l'Oise, l'Aisne, le Vandi et l'Autone.

A quelque distance du château, le promontoire se réunit à d'autres escarpements et forme deux amphithéâtres. Le noble sire, qui vivait là, jadis, au milieu de ses pages, de ses varlets et de ses hommes d'armes, pouvait jouir de tous les agréments de la vie princière et surtout des plaisirs de la chasse, grâce à la forêt voisine.

— Charmante vie, que nous allons recommencer.

— Oh! les chasses, les fêtes innombrables, la Baillée des Roses[1], les feux de saint Jean, les cours d'amour, les kermesses, les...

— Taisez-vous donc, bavards, nous ne saurons pas la fin. »

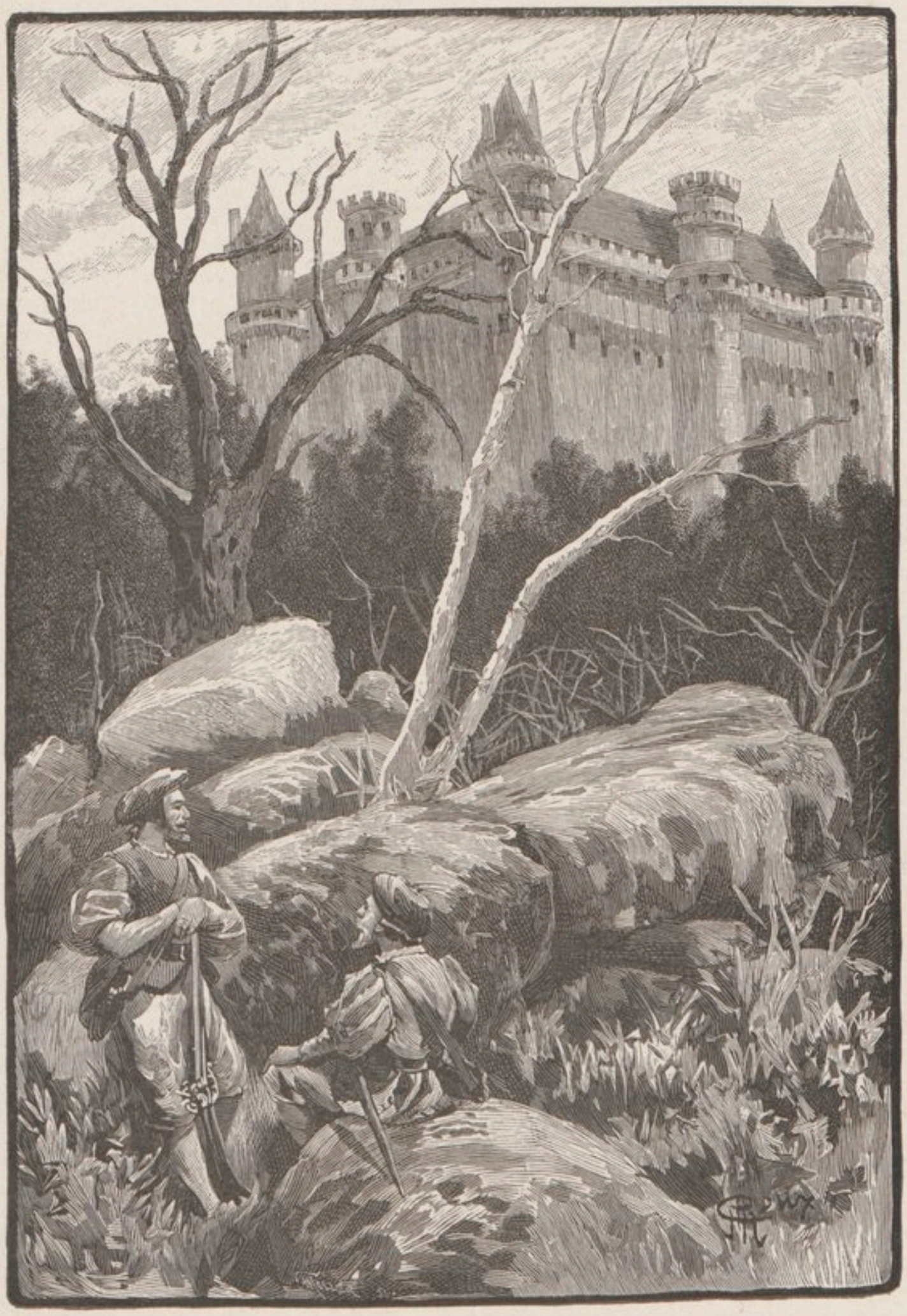
Lamberquin continua.

« Huit grosses tours flanquent le château. Chacune d'elles est décorée, au-dessous des machicoulis, d'une grande statue de preux posée dans une niche richement ornée. La tour du donjon porte le nom de Charlemagne, « l'empereur à la barbe fleurie », et, en longeant l'enceinte de droite à gauche, on trouve successivement les tours de César, Artus, Alexandre, Godefroy de Bouillon, Josué, Hector et Judas Machabée. Cette dernière tour renferme la chapelle.

— C'est très beau tout cela, murmura Fauvel, mais...

— Mais?... dit Lamberquin.

1. Cérémonie inspirée de celle en usage à Paris et à Toulouse, au moyen-âge : les pairs de France payaient au Parlement, en avril, mai et juin, une redevance de roses.



LE NOBLE SIRE QUI VIVAIT LA JADIS. (Page 66.)

— Mais il ne sera pas possible de mener dans ce manoir la vraie vie moyen-âgeuse, d'y ressusciter les beaux jours de la féodalité apanagée.

— Et pourquoi?

— Parce que l'illusion sera impossible. Il ne suffit pas de rétablir Pierrefonds dans sa splendeur du xve siècle, il faudrait encore que rien aux alentours ne vînt détruire l'enchantement. Or, le modernisme se dressera sans cesse à chaque coin de la petite ville, à chaque carrefour de la forêt ombreuse. La gare, la voie ferrée, les locomotives essoufflées, les réverbères dont la lueur jaune étoile de loin en loin les rues sombres du bourg coquet, les magasins, les restaurants « à l'instar de Paris », tout cela détonnera dans ta vie nouvelle, mon cher Robba.

— Eh bien! tout cela disparaît.

— Tout a disparu, rectifia Lamberquin. Le bourg a repris son ancienne physionomie. Il fallait, sinon le démolir en entier, au moins le transformer dans ses parties modernes et ressusciter la bourgade qui vivait jadis à l'ombre du château et sous la protection de la garnison. C'est fait.

— Et les propriétaires?

— Les propriétaires, largement indemnisés, ont consenti à abandonner leurs pénates; un peu d'or a vaincu les dernières résistances, et nul « Meunier de Sans-Souci » n'a mis sa volonté à la traverse des projets de notre cher nabab, plus heureux en cela que Frédéric le Grand.

« Un mur flanqué de tours masque l'ancienne ligne du chemin de fer que l'on a déplacée, et sépare le terrain qui est à nous dans la forêt, environ cinq cents hectares, du reste du pays. Les poteaux indicateurs, les bornes milliaires, les joyeuses guinguettes et les marchands de gaufres et de coco, n'existent plus.

— Merveilleux! Et la bourgade s'appelle?...

— Pierrefonds-bourg, et alentour s'éparpillent les manses[1] des vilains. Le village est ceint de murs; une porte et une poterne avec caponnière[2], échauguette[3] et pont-levis à bascule y donnent seuls accès.

« Tout s'est métamorphosé comme par le coup de baguette magique d'un lutin.

— Mais il n'y a pas d'habitants?

— C'est ce qui te trompe, mon cher Fauvel, dit Robba. Beaucoup de gens de métier, pensant bien trouver leur compte à cette reconstitution archaïque, car ils pressentent que la foule curieuse affluera bientôt dans la seigneurie, ont fait demander l'autorisation de mener chez moi la vie moyen-âgeuse. Quelques-uns l'ont déjà obtenue, et tu verras les boutiques du joli bourg ressuscité occupées par des batteurs d'or, des orfèvres, des fermailleurs, des éperonniers, des fourbisseurs, des épiciers-droguistes qui se sont engagés sur l'honneur à ne pas empoisonner leurs clients, des barbiers-étuvistes qui couperont les

1. *Manses,* petits domaines des villageois.
2. *Caponnière,* logement creusé en terre, d'où l'on peut tirer sans être vu
3. *Échauguette,* guérite.

cheveux à l'antique; nous leur permettrons même le schampooing « fin de siècle », mais il faudra lui donner un nom des temps passés. »

Cette plaisanterie provoqua de nouveaux rires.

« J'ai interdit l'emploi du gaz, continua Robba; toutefois j'ai dû consentir à l'éclairage des rues pendant les nuits sombres.

« En conséquence, un réverbère se balance de loin en loin, à une potence de fer. Une mèche faite d'une pincée d'étoupes y trempe dans l'huile et répand en brûlant une lueur douteuse. Il faut dire aussi que nul n'aura à craindre les coupeurs de bourse.

— Pourquoi donc te payes-tu le luxe d'un bourreau? Tu devrais aussi te procurer des malandrins.

— Je ne pousse pas l'amour du moyen-âge à ce point, et mon bourreau ne sera là que pour le coup d'œil... Bref, vous verrez qu'on s'amusera de tout cœur.

— Amen, firent ensemble les cinq amis.

— Nos chambres sont prêtes, reprit Lamberquin. Celle d'Arbel, notre cher poète, est en satin vermeil brodé d'arbalètes et de devises; la tienne, Delval, en drap d'or brodé de moulins au-dessus desquels l'alouette tirilise en montant vers le ciel.

— Je voudrais y être déjà.

— Patience. Les costumes seront bientôt prêts. Et quels bons repas nous attendent! Vingt cuisiniers sont engagés et s'exercent dans l'art nouveau pour eux des sauces d'autrefois. J'ai passé une grande heure, hier

matin, à expliquer au premier maître-queux la façon de faire la cameline.

— La cameline?

— Un régal, mes amis. La cameline est une sauce composée de cannelle, de mie de pain, de vinaigre et de gingembre. Vous en goûterez quand nous pendrons la crémaillère. Tout est prévu et ce sera une entrée splendide que celle du très noble sire de Pierrefonds dans son castel.

— Une chose m'inquiète, dit Deschaumes, réveillé depuis longtemps.

— Laquelle?

— Les invités, — car il n'y aura pas de belles fêtes si nous ne sommes qu'en très petit nombre, — les invités que nous recevrons seront-ils, autant que nous le souhaitons, au courant des us et coutumes du temps?

— Je n'en doute pas, répondit Robba; la curiosité publique est assez excitée pour que l'on s'arrache nos invitations au prix des plus grands efforts; et pendant que j'y pense, pour en finir avec cette question des invités, je vais envoyer une note aux journaux; je me serai servi d'eux pour la dernière fois. Aucune feuille publique, aucune lettre ne franchira la poterne de Pierrefonds. Ceux qui auront besoin de correspondre avec moi me dépêcheront des courriers. Veux-tu écrire, Lamberquin? je vais dicter :

« Je, sire de Pierrefonds, décide que seront admis dans notre château et dans notre bourg tous ceux, et ceux-là seulement, qui, devant une commission spé-

ciale, justifieront connaître les mœurs et les usages du xve siècle et en adopteront le costume pendant le temps de leur séjour.

« Cette commission tiendra ses séances dans la tour d'Hector, le troisième jeudi de chaque mois; elle sera présidée par notre amé cousin Lamberquin. »

— Bravo! fit Lamberquin. Mais couronne ce bel avis par un trait de pur moyen-âge. Tu établis des examens, donc tu imposes à tous les examinés la redevance de la pastillaire.

— Qu'est-ce que cela?

— L'impôt jadis en usage aux examens, l'impôt des petits pâtés, du coût de dix sols l'un, payé au président. On distribuera ces petits pâtés aux gamins.

— Parfait. Ajoute alors ceci:

« Les droits d'examen sont remplacés par la redevance de la pastillaire. »

— Beaucoup vont croire qu'il s'agit de quelque nouvelle drogue de pharmacien.

— Ceux-là seront des ignorants, indignes d'être nos hôtes.

— Monsieur est servi, annonça un maître d'hôtel, survenant près du groupe où l'on riait à pleines lèvres.

— Sonnera-t-on les repas dans la seigneurie? demandèrent les jeunes gens en se levant pour gagner la salle à manger.

— On « cornera l'eau » comme au temps du bon roi Louis, douzième du nom. »

Quand on eut savouré une excellente bisque aux

écrevisses, qui calma la première fringale, la conversation reprit son cours.

« Mon cher Robba, observa Lamberquin, tu as oublié une chose essentielle.

— Dis un peu.

— Le suzerain doit recevoir, le jour de ton investiture, le droit de couronne et le droit de sceau...

— Je connais mes devoirs de féal vassal, mon bel ami, mais je ne sais à qui envoyer, selon l'usage, le cercle d'or ouvragé en forme de couronne, et la somme payée en échange de la signature.

— Au chef de l'État, dit Delval, c'est ton suzerain légitime.

— Mon cher, le respect que je professe pour les institutions de mon pays et pour ceux qui les représentent s'y oppose absolument. Mais il y a des accommodements avec le ciel, bien mieux encore avec les suzerains. Le préfet représente le chef de l'État dans le département; c'est à lui que je payerai le droit de sceau et le droit de couronne. Un héraut vêtu de mes couleurs, incarnadine et argent, lui portera un cachet à ses armes dont le haut sera formé d'une grosse perle enchâssée dans une couronne d'or; et d'un. J'y joindrai cent mille livres pour les vieillards hospitalisés dans son département; et de deux. De plus, nous l'inviterons au tournoi que nous organiserons dans notre castel de Pierrefonds; seulement, il aura l'armet en tête et montera un palefroi habillé d'une chape de drap d'or.

— Tu es fou. Jamais le préfet ne se prêtera à ta fantaisie.

— Allons donc! Le préfet, sa femme et ses enfants, s'il en a, seront enchantés de l'occasion.

— Nous verrons bien.

— Ce que je voudrais voir, ajouta Deschaumes, c'est la tête de ce grave personnage recevant le message que lui portera ton héraut. Voilà un sujet de tableau tout trouvé pour le Salon prochain... »

La soirée s'acheva au milieu des rires. Minuit sonnant, les jeunes gens se séparèrent.

Les jours suivants furent employés aux derniers préparatifs.

Il n'était bruit dans Paris que des magnificences projetées pour l'installation de Robba, et, afin d'en être témoins, les curieux essayèrent de toutes les corruptions sur des serviteurs incorruptibles.

Robba avait convié à cette fête ses amis, leurs parents, parentes, sœurs, cousines, qu'ils promirent de styler. A ce nombre s'ajoutèrent les habitants déjà admis dans le village, le personnel du château et environ deux cents invités appartenant au monde des lettres et des arts, tous liés plus ou moins avec Robba et ses camarades. Ces heureux privilégiés s'étaient engagés d'honneur à paraître « renaissance » de la tête aux pieds, pour reconnaître la haute faveur qu'on leur faisait en leur donnant l'accès du château sans qu'ils eussent prouvé devant la fameuse commission de la tour d'Hector qu'ils méritaient le *dignus intrare*.

Quinze jours avant la date fixée pour l'installation, Robba avait fait appeler le chef de ses cuisines, un artiste auprès duquel eussent pâli Vatel et Carême.

« Il y aura cinq tables au dîner, dit Robba.

— Bien, monseigneur. »

C'était un cuisinier stylé à merveille. Il faisait entrer le monseigneur dans ses comptes.

« Nous aurons deux grands pâtés au bout de chaque table, et sur chacun une couronne de pâtés plus petits.

— Bien, monseigneur.

— Dans chaque grand pâté, un chevreuil entier, — le chef sursauta, — un oison, trois chapons, six poulets, dix pigeons, un lapereau, le tout assaisonné d'une longe de veau hachée avec vingt-six jaunes d'œufs durs, couvert de safran et piqué de clous de girofle.

« Cela t'étonne que je fasse le menu...

— J'avoue, monseigneur...

— C'est que je veux un vrai dîner de l'époque que je rêve de ressusciter, et toi, tu n'y entends rien.

— Monseigneur a raison.

— Nous aurons cinq services.

— Oui, monseigneur.

— Le premier comprendra les mets et sera ainsi composé : potages, chapons au blanc-manger avec dragées vermeilles et grains de grenades, salemines de truites, « poirée vert » et hareng blanc, soupe dorée.

« Rost : civet de lièvre, quartier de cerf « salé d'une nuit d'avant », poulet farci et couvert de brouet d'Allemagne.

« Les trois services suivants se composeront d'un chevreuil, un cochon et un esturgeon au persil, assaisonnés de gingembre, de saulce cameline et de verjus, un chevreau, deux oisons, douze poulets, autant de pigeons, six lapereaux, deux hérons, un hérisson couvert de poudre de Duc, un paon avec ses plumes, la huppe et les pattes dorées. »

Le cuisinier poussa un soupir d'angoisse.

« Je n'ai pas fini, dit Robba.

— Je ne retiendrai jamais tout cela, monseigneur.

— Je te donnerai la liste de ces plats, j'y joindrai celle des entremets, des dessertes, de l'issue, du boute-hors, et tu te mettras en mesure afin que tout soit prêt. »

Le maître-queux s'inclina jusqu'à terre et sortit à reculons, plein d'admiration pour l'homme capable d'imaginer le menu de ce festin de Gargantua.

LE NOUVEAU SEIGNEUR, ENTOURÉ D'UNE BRILLANTE SUITE. (Page 76.)

IX

Cependant, le jour fortuné où Robba devait s'installer au château était arrivé.

Il partit de Paris, escorté du seul Lamberquin. On laissait l'hôtel à la garde du concierge. Chevaux et domestiques, ceux-ci instruits, ceux-là harnachés, étaient déjà à Pierrefonds.

Jasmin Robba et Lamberquin prirent le train, incognito, à la dernière minute. Leurs amis, les habitants du bourg et les invités les attendaient. Au guichet de la porte de Pierrefonds, Jasmin Robba quitta dans une salle basse ses vêtements modernes et revêtit un magnifique costume. Lamberquin l'imita. Des valets les aidèrent. Enfin le nouveau seigneur parut au montoir, enfourcha un alezan superbe et s'avança entouré d'une brillante suite.

Vêtu d'une tunique courte en velours incarnadin, froncée et serrée à la taille par une ceinture d'or, d'une trousse[1] élégante en satin blanc, d'un court

1. Vêtement court et bouffant, adapté à la tunique et surmontant le haut de chausses.

manteau brodé et attaché devant par un fermeillet[1] d'or garni de perles et de rubis, coiffé d'une toque emplumée, et chaussé de larges souliers carrés en peau noire à crevés de satin vermeil, Jasmin faisait avec une grâce incomparable les honneurs de son manoir aux heureux privilégiés costumés à l'avenant. Il jubilait. Ses cinq amis, — exercés au manège, — se pavanaient sur des chevaux richement caparaçonnés. Ils donnaient le signal des vivats à la foule enthousiaste.

« Noël! Noël! largesse! » criaient les manants, agitant joyeusement leurs bannières et se bousculant pour ramasser les sous parisis, car Jasmin Robba avait fait frapper de la monnaie du temps, à l'effigie du bon roi Charles VIII. Cette monnaie seule aurait cours sur ses terres. Mais on la pourrait échanger aux portes du bourg contre du bel argent de France accepté en tous lieux. Et les deniers et les simples sols, mêlés aux dragées, tombaient à la volée.

Des voix discordantes poussèrent bien quelques vigoureux hourras à la moderne; par bonheur, ces cris se perdirent dans le bruit. Le nouveau seigneur et son cortège visitèrent le bourg composé d'une centaine de maisons, d'aspect riant, même les plus petites et les plus pauvres. La moitié seulement était déjà occupée; cependant toutes portaient, au faîte de leur toit en ogive, des mâts fleuris. Des guirlandes de fleurs et de feuillage, suspendues aux auvents, flottaient au souffle de la brise.

1. *Fermeillet,* agrafe.

Comme on traversait, au milieu du bourg, un petit carrefour qui formait la place du village, Robba vit devant lui un autel en pierre surmonté d'une croix. Dans un évidement du pied brûlait un luminaire. A l'entour de l'autel s'étendait un tapis de fleurs.

Il tira sa toque et, gravement, salua comme il eût salué trois cents ans plus tôt. Son geste fut si simple que les plus sceptiques, parmi la foule, ne le trouvèrent pas ridicule. Il était décidément à la hauteur de son rôle.

Les invités, suivant Robba et ses amis, s'engagèrent dans un chemin bordé de haies, qui menait au château. A l'approche du seigneur, on baissa le pont-levis; les gens d'armes, au nombre de cinquante, tous anciens militaires qui trouveraient à Pierrefonds leurs Invalides, se rangèrent en bel ordre. Quatre jeunes filles vêtues de blanc répandirent des corbeilles de roses sur le pont-levis et sur les dalles où le cortège allait passer pour arriver dans la cour intérieure jusqu'à la chapelle; en même temps les bombardes placées sur les remparts jetèrent aux échos le salut de leurs détonations, et, du haut des tours, des pages, après avoir donné le vol à quatre cents colombes, déployèrent d'immenses oriflammes aux couleurs du maître, qui se mirent à flotter noblement dans le vide.

Le chapelain attendait à la porte de la chapelle, pour offrir l'eau bénite et l'encens au nouveau seigneur. Robba descendit de son palefroi habillé d'une chape

de soie blanche brodée d'argent, et entra dans le sanctuaire resplendissant de fleurs et d'or.

Delval avait pris les devants, et maintenant l'orgue chantait avec tant de charme sous ses doigts inspirés que tous les cœurs, s'élevant sans effort, retrouvèrent pour une heure la foi des anciens âges.

« Dieu puissant, murmurait Jasmin, daignez amener Edwige à mon foyer, et je vous bénirai jusqu'à mon dernier jour. »

La cérémonie religieuse terminée, les invités visitèrent le château.

Le perron et les montoirs de l'escalier d'honneur étaient enguirlandés de feuillage. Une double vis à rampe ouvragée conduisait au logis seigneurial, situé dans les tours de Charlemagne et de César.

Au rez-de-chaussée, dans les cuisines, les celliers, les offices, les buanderies et les laveries, s'agitait une armée de maîtres-queux, valets, écuyers, officiers de bouche et marmitons.

Enfin, par trois fois on entendit « corner l'eau », et le seigneur et ses hôtes s'empressèrent de gagner la grand'salle, où le banquet était préparé.

Cette salle mesurait cinquante-deux mètres de longueur sur dix de largeur. La voûte, élevée de douze mètres, était lambrissée en berceau; au-dessus de la porte, magnifiquement sculptée, se trouvait une large tribune habituellement destinée aux musiciens. Sur les murs tendus de tapis de haute lisse à fleurs d'or, on voyait les sept Vertus et les sept Vices, puis

l'histoire de Charlemagne et celle de saint Louis.

La haute cheminée qui s'élevait en face de l'entrée portait sur son manteau les statues des neuf Preuses : Sémiramis, Deifemme, Lampédo, Hippolyte, Deiphile, Thomyris, Tanqua, Ménélippe et Pentésilée [1], avec leurs blasons et leurs armoiries glorieuses, comme dans le *Roman de Jouvenel* [2].

Au milieu de la salle, un grand vase en argent massif, ayant la forme d'une table carrée, était posé sur quatre satyres d'argent et rempli de dragées et de fruits confits. Des trophées d'armes, des meubles précieux, des collections d'oiseaux rares, mille objets d'art, des abaces [3], des crédences [4], des dressoirs chargés de vases d'argent, de girandoles de cristal, de hanaps [5], et d'aiguières d'or ne suffisaient pas à remplir cette salle immense.

La table réservée au châtelain et aux invités de marque était placée sur une estrade devant la cheminée; quatre autres tables faisaient face. Autour s'alignaient des chaises en forme d'X, des sièges en bois de cèdre, de chêne, de châtaignier, merveilleusement sculptés et dorés.

1. Les Preuses, à l'exception de Sémiramis, reine d'Assyrie, qui fit de Babylone la merveille des villes de l'antiquité; de Deiphile, mère de Diomède, et de Thomyris, reine des Massagètes, qui vainquit Cyrus, furent toutes reines des Amazones d'Afrique.

2. Le *Roman de Jouvenel* est du XIIe siècle. Il met en scène Alexandre vainqueur de tous les peuples. On l'attribue à Lambert li Cors (le Court) et à Alexandre de Bernay.

3. *Abaces*, tables qui supportent les verres et les coupes.

4. *Crédences*, tables où l'on dépose les assiettes de rechange.

5. *Hanaps*, grands verres à boire.

Les nappes à franges étaient jonchées d'herbes odoriférantes. On y voyait des salières en forme de dragons et de fleurs, des nefs[1], des drageoirs, des guedonoles[2], des garde-nappes, des turquoises[3], des gobelets dorés, des cuillers et des fourchettes d'argent, des couteaux à manches d'or, d'argent et d'ivoire, dont la forme variait à l'infini. Un dormant[4], en forme de pelouse verte, occupait le milieu de la table d'honneur. Autour s'élevaient de grandes plumes de paon et des rameaux verts enjolivés de violettes et d'autres fleurs aux suaves parfums. Au centre du dormant se dressait une tour argentée formant volière, où chantaient une multitude d'oiseaux ayant le bec et les pieds dorés.

Chaque convive, conduit par deux maîtres d'hôtel qui « donnaient à laver » l'eau-rose dans un bassin d'argent, se rendit à sa place. Puis, le maître s'étant assis dans sa haute chaire à dorseret, le repas commença.

Un valet tirait d'un tonneau disposé près d'un dressoir le vin que deux écuyers distribuaient dans la salle. D'autres écuyers apportaient les plats qu'un asséeur par table rangeait en bel ordre.

On entendait au dehors les gens du bourg et les invités de second ordre, qui festoyaient en grande liesse, sous une tente, au bas du château.

1. *Nefs*, sortes de corbeilles pour les couteaux, les fourchettes, etc.
2. *Guedonoles*, huiliers.
3. *Turquoises*, casse-noisettes.
4. *Dormant*, surtout de table.

Dans la salle de fête, le début du festin se fit sans bruit. Il y avait là trois cents personnes environ, dont la plupart ne se lassaient pas de regarder Robba, de se regarder et de regarder la salle, puis les tables, les valets et les plats. C'est à peine si l'on mangeait. On causait tout bas de voisin à voisin... Les dames laissaient bien échapper de petits rires; mais nul n'osait se lancer.

Alors Jasmin fit un signe. Dans la tribune du fond de la salle, une harmonie naïve et tendre résonna, et dix pages parurent portant chacun une corbeille de fleurs. Deux par deux, ils allèrent aux cinq tables et, le genou en terre, offrirent à chaque dame une rose fraîche éclose; dans le cœur de chaque fleur se balançait un rubis d'Orient, fixé sur une tige d'or.

On n'entendit plus que des exclamations ravies, des remerciements sans fin à l'adresse du seigneur. L'enthousiasme reprenait de plus belle.

Cependant les officiers de bouche couvraient la table et le sol d'une nouvelle jonchée de menthe, de roses et de glaïeuls. On vit alors s'avancer au bord de la tribune, en face de l'estrade d'honneur, un gentil ménestrel vêtu d'un pourpoint de satin bleu brodé d'argent. Il fit chanter son violon [1], qu'accompagnèrent les harpes, les violes, les mandolines et les hautbois, et sa voix s'envola sous les arceaux de la grand'salle.

1. Le violon que nous connaissons fut inventé au xve siècle; mais il n'avait que trois cordes.

Il disait :

Est-il liesse plus serie (plus sereine)
Que de regarder ces beaux champs
Et ces doux aignelets paissans,
Saultans à la belle prairie ?

En gardant leurs brebiettes,
Pasteurs ont bon temps;
Ils jouent de leurs musettes,
Liez joyeux et esbatans;

Pasteurs ont bon temps !

Les applaudissements éclatèrent. On fredonnait de tous côtés le vieil air. Mais une sorte de Robert-Houdin, costumé en jongleur d'autrefois, parut et commença ses tours. Après quoi les chansons reprirent. Le tapage était enfin si fort qu'on ne s'entendait plus; les rires éclataient en fusées joyeuses, les interpellations, les saillies se croisaient sous la voûte sonore. Et, chose prodigieuse, chacun se piquait d'honneur pour tenir son rôle dans cette amusante comédie. Ici, l'on parlait, de la meilleure foi du monde, de la fonte du merveilleux Jupiter de messire Benvenuto Cellini, laquelle avait à miracle réussi « l'avant-veille » ; là, on rapportait les plus récentes nouvelles qu'on avait de Charles-Quint, et le dernier bon mot de maître Triboulet, « fol du Roy ». Les dames contestaient la couleur des yeux de Mme Diane de Poitiers; ailleurs, des seigneurs plus graves et plus âgés commentaient des faits plus anciens : la mort de Bayard, la tenue des états généraux sous le roi Charles VIII... Il n'était pas jusqu'au pape Alexandre VI qui ne fît parler de

lui. En un mot, les causeries, à quelques anachronismes près, étaient du plus curieux, du plus attrayant, et du plus inconcevable effet du monde.

Mais le temps avait fui.

Le festin touchait à sa fin.

Les serviteurs enlevant prestement les restes, mirent sur les tables de nouvelles nappes et disposèrent les entremets : sanglier artificiel, cygnes, faisans en gelées de couleur, darioles, étoiles, lait lardé, crème frite, crème brûlée aux épices et sursemée de grains de fenouil confits au sucre, crème blanche, fromage de Brie, de Craponne et de Parmesan.

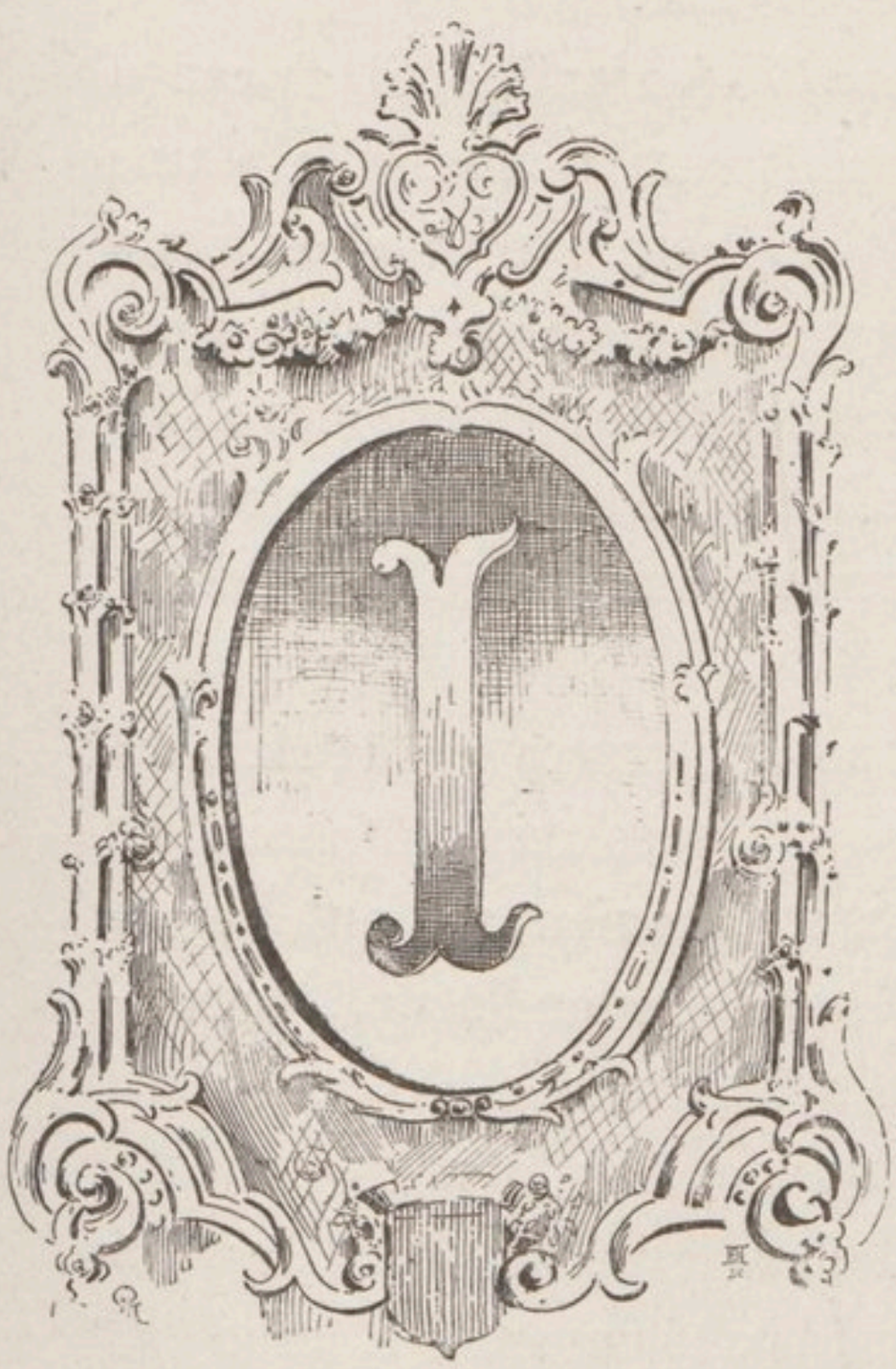
Comme « desserte[1] » jonchées de fraises, prunes confites et étuvées à l'eau rose, confitures, pâtes sucrées, figues, dattes, avelines et « une pomme d'orenge par chaque convive ».

Pour issue, l'hypocras, avec oublies et supplications, espèces de gâteaux secs.

Trois écuyers « donnèrent à laver », l'un tenait l'aiguière, l'autre le bassin et le troisième la touaille, serviette blanche et parfumée.

Alors Robba se leva; le chapelain récita les grâces, et on apporta les vins et les épices du boute-hors. Puis on se dirigea vers les chambres de parement[2], pendant que les serviteurs, prenant tumultueusement la place des invités, se partageaient les reliefs du festin.

1. *Desserte*, le sens de ce mot s'est modifié.
2. Les salons.



X

Il ne fut bruit dans Paris, le lendemain de cette fête, que des excentricités de Robba.

Les uns voulaient qu'on l'enfermât aux Petites-Maisons, les autres le regardaient comme le personnage le plus remarquable de cette fin de siècle.

Sa conduite, assurément peu banale, ne pouvait manquer de trouver nombre de détracteurs. Les gens qui, habitués à vivre de la vie de tout le monde, à se traîner dans l'ornière commune, estiment fort mauvais qu'un esprit original se taille une autre existence, poussèrent de formidables clameurs. La curiosité monta comme une marée d'équinoxe; chacun voulut des détails. La France entière s'émut après Paris; l'Angleterre s'étonna, l'Amérique plus encore : ses pires extravagances étaient dépassées.

De tout ce bruit, Robba ne s'inquiétait pas; il avait en vérité bien autre chose en tête.

Dès le lendemain de son intronisation, il s'occupa de donner à ce qu'il appelait « sa bonne ville » une organisation régulière. Tous ceux qui vivaient dans l'intérieur des murs acceptèrent avec un plaisir véritable les conditions posées par leur « gentil sire ». Ils se promettaient de jouer leur rôle aussi bien que possible et de s'amuser follement tant que durerait la fantaisie du nabab.

Robba promulgua donc une charte qui réglait ses droits et les devoirs de « ses vassaux ». Il choisit un échevin, dont les pouvoirs expireraient au bout d'un an et qui serait chargé de faire respecter l'ordre, de veiller à l'exécution des lois, de donner chaque soir à huit heures le signal du couvre-feu, etc.

La charte définissait aussi les redevances des vassaux au nouveau suzerain; la cité enverrait chaque jour douze petits bouquets pour fleurir le dressoir de la plus belle chambre de parement, et chaque famille dut fournir par mois un pot de miel du Gâtinais et une livre de dragées [1].

Comme don de joyeux avènement, messire Jasmin fit remise des dîmes et de tous autres droits féodaux. Cette décision fut accueillie aux cris mille fois répétés de « Noël! Noël! longue vie à notre bon seigneur! »

L'évêque du diocèse donna l'autorisation de trans-

1. Cette redevance de miel et de dragées était un ancien usage du Soissonnais.

former la chapelle du château en église paroissiale de ce coin de terre : les œuvres pies en recueilleraient un large bénéfice.

Le bon seigneur était au comble de ses vœux.

Ce qui restait du Pierrefonds moderne, — peu de chose d'ailleurs, en dehors de l'enceinte restaurée, — n'avait rien de commun avec la bourgade où Robba bornait sa vie.

Le grand mur à couronne crénelée fermait son horizon. C'est là qu'il vivait son rêve étrange et fastueux, sans que rien détonnât autour de lui.

Par une pensée délicate et bien moyen-âgeuse, Robba avait voulu que toutes les infortunes artistiques, les talents méconnus, les chercheurs infatigables trouvassent un asile dans la bourgade. La seule condition imposée à tous était de s'habiller et de vivre comme à la fin du xve siècle, cette splendide aurore de la Renaissance.

Bien entendu, Pierrefonds était tout le contraire d'une prison. On y entrait difficilement, mais rien n'était plus aisé que d'en sortir.

Il est vrai de dire que les vassaux du jeune seigneur se soumettaient d'autant plus volontiers que leur soumission était plus volontaire.

Il en était un, pourtant, qui paraissait quelque peu rebelle. Messire Jean Gaillet, l'ex-policier devenu « Monsieur de Pierrefonds », ne semblait pas content de son sort. De quoi se pouvait-il plaindre ? Sa place était jusque-là une sinécure bien appointée. Il habitait

à l'extrémité du village, auprès de la poterne sud du château, une maison basse sise au milieu d'un jardin plein d'ombre. Il faut avouer que l'agrément du logis n'était point augmenté par les souvenirs moyen-âgeux dont on l'avait rempli. L'huis peint en rouge sombre portait en guise d'armoiries une tête de mort sur deux os en croix. Cette porte donnait accès dans une pièce assez vaste où l'on voyait un chevalet de torture, au-dessus duquel se balançait un squelette grimaçant. Des instruments variés, pinces, tenailles, brodequins, coins de fer, etc., composaient sur les murs de sinistres trophées. Le seul travail de messire Gaillet était de les entretenir luisants. Facile besogne, mais « un homme bien élevé est parfois victime de sa délicatesse ».

Pour ce qui était du cœur et du courage, le brave policier se vantait d'en posséder autant que quiconque au monde. Cependant cœur et courage lui avaient failli en apercevant la salle hideusement meublée précédant la chambre claire et ensoleillée qui formait l'étage unique de la maison rouge. Resté seul en face du squelette, il s'était senti mal à l'aise. Il passa dans sa chambre, et le soir venu, s'y enferma bravement. Au matin, pour sortir, il dut traverser la terrible salle. Pour rentrer, même supplice. A la fin, il faiblit et soudain prit la fuite.

« J'aime mieux qu'il m'en coûte quelque chose, dit-il, et louer un autre logis. Je ne pourrai jamais dormir ni manger dans celui-là. »

Mais les gens du bourg avaient reçu des ordres. Ils fermèrent impitoyablement leurs portes au bourreau du seigneur.

Certes, nul ne lui manqua de respect. Les hommes se contentèrent de lui tourner le dos, et les femmes de disparaître en rappelant leurs enfants pour que les chérubins ne fussent pas effleurés par la casaque de l'homme rouge.

Ce n'était pas précisément le genre de considération que rêvait messire Gaillet. L'infortuné se plaindrait, il avait le droit de se plaindre. On le fuyait comme un lépreux, et les pages, la nuit, venaient lui crier par le trou de la serrure de repasser sa hache. Son pain chez le boulanger était mis de côté, sens dessus dessous, selon l'ancien usage qui a fait que depuis, dans le peuple, on dit que le pain placé à l'envers porte malheur, car c'est le pain du bourreau.

Il aurait quitté Pierrefonds si n'avaient été les appointements mirifiques que le seigneur lui octroyait. Aussi patientait-il en cherchant l'occasion d'exposer ses doléances au châtelain, alors trop occupé de son installation pour l'entendre à loisir. Il voulait de la considération et il en aurait ; on ne se jouerait pas de lui dont Jasmin Robba était l'obligé.

En attendant, messire Gaillet, bourreau, habitait bon gré mal gré la maison rouge, isolée, mystérieuse, mais il ne vivait que dans sa chambre. Il avait barricadé la porte de la salle basse et fort héroïquement sortait et rentrait par la fenêtre.

C'est bien en vain qu'il avait pu se flatter de trouver sur le domaine du seigneur de Pierrefonds une autre demeure. Le moyen-âge y renaissait avec toutes ses divisions et tous ses préjugés.

Les différentes castes de cette minuscule société vivaient, l'une près de l'autre, chacune de sa vie propre. Les seigneurs amis de Robba habitaient le château; les artistes, hommes et femmes de tout rang, les littérateurs, les philosophes, les savants (chimistes qui prirent le nom d'alchimistes, mires[1] et autres) formaient la classe des bourgeois; les gens de métier celle des artisans, et les vilains cultivaient en toute franchise les terres de la seigneurie.

Les artisans s'organisèrent en corporations, chacune avec sa bannière; on vit ressusciter les maîtrises[2] et les jurandes[3]; l'obligation du chef-d'œuvre[4] agita tous les amours-propres.

Ce fut complet.

1. *Mires*. Ce nom désignait les médecins au moyen-âge.

2. La maîtrise était la qualité de maître d'un métier.

3. La jurande était la charge de juré, le temps pendant lequel on l'exerçait.

4. Le chef-d'œuvre était l'ouvrage difficile qu'exécutait autrefois celui qui voulait se faire recevoir dans un métier.

XI.

Lever à six,
Dîner à dix,
Souper à six,
Coucher à dix,
Font vivre l'homme dix fois dix.

Robba adopta pour règle de conduite ce vieux dicton de la sagesse populaire au xve siècle, et dont les mœurs actuelles s'éloignent de plus en plus.

Il s'était tout de suite, et sans aucun effort, transformé en magnifique châtelain et ne semblait jamais embarrassé de son rôle. Assez énergique pour vouloir, mais trop nonchalant pour accomplir ce qu'il avait résolu, il laissait volontiers ses amis et les auxiliaires qu'il leur avait adjoints organiser sa vie nouvelle. Il se contentait de savourer sa béatitude.

A l'aube, un rayon de soleil, glissant dans la salle des gardes, y découpait une nappe lumineuse où les atomes dansaient leurs ballets endiablés.

Le château sortait de l'ombre et peu à peu s'animait. Ces mille bruits de la vie recommençante éveil-

laient messire Robba, que le cri des guetteurs se répondant la nuit avait longtemps empêché de dormir.

La première fois que ses yeux s'ouvrirent dans la chambre d'honneur du château, il eut un sursaut d'étonnement. Où était-il? Le souvenir lui revint bien vite.

Sa chambre à coucher était vaste et meublée avec un luxe inouï. De hautes fenêtres, étroites, fermées de fil d'archal, et garnies de vitraux, ne laissaient pénétrer le jour qu'à regret.

Les lambris et les plafonds, en bois d'Irlande, ressemblaient à ceux du Louvre. Un drap d'or de Chypre, à roses, bordé de velours vermeil, cachait les murs. Sur le tapis d'été en cuir d'Aragon s'éparpillaient des coussins de drap d'or et des carreaux [1] de cuir vermeil. En hiver, d'épaisses fourrures remplaceraient les tapis.

Un riche cordouan [2] orné et broché de soleils, d'oiseaux et de devises, recouvrait le siège et les accoudoirs frangés de soie et ferrés de clous d'or des chaires de chambre [3] à quatre membrures peintes d'or fin.

Le lit, très large, faisait face à la cheminée monumentale. Les draps, de toile fine, disparaissaient sous un couvre-pied en soie brochée d'argent, et des boutons de perles d'Orient brodaient les oreillers parfumés d'essences.

1. *Carreaux*, coussins carrés pour s'asseoir ou s'agenouiller.
2. *Cordouan*, cuir de Cordoue.
3. *Chaire de chambre*, ancien fauteuil surmonté d'une sorte de dais.

Un tel lit pouvait recevoir toute une famille et même ses chiens. Selon l'usage, on y donnait place aussi aux hôtes de distinction qu'on voulait honorer; mais des coutumes d'autrefois, Robba se dispenserait de ressusciter celles qui choquaient par trop sa délicatesse.

De riches bahuts renfermaient les vêtements. Au pied du lit, la pignière [1] en argent massif supportait les peignes en ivoire sculptés avec art et le grand miroir d'argent à bordure d'or et de perles.

Des courtines de brocatelle tombaient du plafond, retenues par des bras en argent massif, que fixaient au mur des plaques d'or pavées de pierres précieuses.

Robba n'avait pas adopté la coutume de se faire éveiller par un chambellan, qui devait, à l'aurore, venir secouer l'oreiller sur lequel le maître appuyait sa tête. Il ne voulait non plus pour sa toilette ni écuyers ni meschins [2] d'aucune sorte. Aussitôt debout, il entr'ouvrait sa fenêtre, par où glissaient les premières lueurs du jour; puis il s'habillait pendant que le guetteur, saluant l'aurore à coups redoublés de son cor d'argent, éveillait la bourgade voisine.

Il passait ensuite dans une salle attenante où se trouvait une grande cuve de marbre avec les robinets qui versaient à profusion l'eau pure que Robba consommait chaque jour pour ses ablutions.

1. *Pignière*, table de toilette.
2. *Meschin*, valet de chambre.

Il jugeait, en effet, que les recherches de l'élégance ne sauraient exempter des soins de la plus minutieuse propreté.

« A la bonne heure, avait dit Deschaumes en prenant possession de son appartement, nous avons de grandes cuves pour nos ablutions, mais ce n'est guère xve siècle. »

Robba bondit :

« Guère xve siècle! Voilà que tu réédites Michelet! L'éminent historien a déshonoré dix siècles de la société française par cette phrase qui est une erreur : « Pas un bain en mille ans! » S'il avait mieux lu nos vieilles chansons, il aurait vu, au contraire, qu'on usait et abusait des bains en maintes circonstances et sans circonstances, « pour la joie d'en prendre », souvent même après le dîner [1]!

Et quels raffinements! On renouvelait le bain deux fois, et l'eau était aromatisée d'herbes et de parfums. Nos pères se lavaient les mains aussi souvent que

1. Nous citons au hasard :

« En une chambre souterraine, préparer deux riches bains. »

(GUILLAUME DE PALERME.)

« Fais-moi un bain qui soit coulé deux fois. »
« De bonnes herbes lui fit un bain. »

(*La Bourgeoise d'Orléans.*)

« Les servantes des chambres préparent un bain à herbes précieuses, moult bien fait. » (*Le Chevalier au Cygne*).
« Un bain lui fait chauffer. » (*Roman de la Violette.*)
« Je m'en vais avant tout vous faire baigner. »

(RENAUD DE MONTAUBAN).

« Après manger leur fut le bain donné. » (FIERABRAS.)

nous dans la journée et se baignaient presque chaque matin. C'est bien quelque chose; qu'en dis-tu?

— Mon cher, je fais amende honorable aux nobles sires que mon accusation a mortellement offensés.

— Certes oui. Retiens même qu'ils regardaient les bains comme le meilleur remède en cas de maladie. Ils...

— Ne t'échauffe pas, brave ami, je me rends et suis tout prêt à soutenir en champ clos que le xve siècle valait mieux que le nôtre. Là, es-tu content? »

Robba se mit à rire. C'était toujours ainsi que se terminaient ses discussions avec Deschaumes.

Sa toilette finie, le nouveau sire, fidèle à l'esprit des temps disparus, se tournait vers l'Orient et priait. Il aimait les effusions naïves sorties du cœur des anciens preux et murmurait doucement :

« Notre Père, qui veux notre salut à tous, accorde-
« nous d'acquérir ton amour comme l'ont acquis les
« anges qui font ton plaisir là-haut; donne-nous notre
« pain de chaque jour, à l'âme le saint-sacrement et au
« corps le soutènement[1]. »

Puis il descendait pour faire dans les jardins une promenade matinale. Ordinairement, ses amis le rejoignaient, et ils partaient de compagnie, courant sous bois jusqu'au déjeuner. A dix heures, le cor les rappelait, et, après le repas, ils tiraient de l'épée, chassaient, pêchaient, travaillaient, qui à un tableau extraordi-

1. C'était la prière récitée chaque jour à haute voix par les anciens barons devant les serviteurs du manoir.

naire, qui à un poème épique destiné à révolutionner le monde littéraire. Celui-ci improvisait sur l'orgue de la chapelle des mélodies inconnues ; celui-là étudiait dans le silence du cabinet un projet d'aéroplane. Lamberquin, enfermé dans la bibliothèque, s'y livrait, en compagnie du chapelain, à des recherches pour lesquelles tous deux déployaient une patience de bénédictin. Les jours passaient ainsi en attendant les fêtes qui devaient ramener au manoir la vie princière d'autrefois.

Assez souvent, Robba laissait ses hôtes disposer de leur temps à leur guise, et seul, à l'écart, il rêvait. Sa pensée s'en allait loin, bien loin, au pays du soleil, évoquer une blanche et fine apparition. Il voyait alors, dans la pénombre des vitraux, se détacher la figure radieuse de cette Edwige dont il avait fait la reine de son cœur.

Il lui parlait, elle ne le fuyait pas ; il lui contait ses rêves, et elle souriait ; son sourire ensoleillait la pièce sombre. Il passait de longues heures à contempler sa chère image. Il voulut enfin que le portrait de « sa dame » fût le premier objet qui frappât ses yeux dans la pièce où il vivait avec son souvenir.

Les sires d'antan avaient à leur chevet le portrait de leur patron, devant lequel un cierge de cire brûlait nuit et jour. Il agirait de même ; il placerait l'image d'Edwige dans un cadre d'or et brûlerait à ses pieds les parfums les plus délicats. Mais il fallait que ce cadre fût une merveille. Il y rêva longtemps, fit de patientes recherches, composa des dessins dont pas un

ne le contenta; bref, un jour, ayant trouvé ce qu'il voulait, il appela un de ses chambellans.

« Jehan, lui dit-il, va prévenir Bouchardon que je le veux voir aujourd'hui même.

— Bouchardon? monseigneur... Je ne connais pas Bouchardon.

— L'orfèvre; Bouchardon, l'orfèvre. Mais va donc, » cria-t-il en frappant du pied.

Jehan s'empressa si bien qu'il se jeta dans les bras de Deschaumes qui montait en flânant.

« Triple manant, gronda l'artiste, que le choc manqua de jeter bas, pourquoi cours-tu si fort?

— Mille pardons, messire, je vais appeler Bouchardon, l'orfèvre.

— Dans ce costume?

— Oui.

— Mais Bouchardon n'est pas à Pierrefonds; il te faut gagner la gare, aller à Paris. — Je crois que l'habile joaillier habite quelque part du côté du Louvre. — Ton costume d'écuyer te fera suivre comme une bête curieuse; un rassemblement se formera en moins de rien, et un archer du guet, — entre nous, un sergent de ville, — te cueillera gentiment avant que tu aies pu remplir ta mission.

— Comment faire?

— Eh! pardine, envoie un télégramme à Bouchardon, orfèvre, à Paris. Va vite.

— Mais si on sait?...

— On ne saura rien et tu ne seras pas grondé. »

Et il monta en fredonnant d'une voix horriblement fausse :

En un vergier, près d'une fontanelle,
Dont claire est l'onde et blanche la gravelle,
Sied[1] fille à roi, sa main à sa maixelle[2]...

Cependant Jehan courait vers le bourg. Il entra dans une maisonnette adossée aux remparts, cacha son costume sous un grand manteau et se rendant au bureau de poste de Pierrefonds moderne, expédia sa dépêche. Il prit en même temps les lettres et les journaux, qu'un page allait chercher chaque jour à l'insu du seigneur et qu'on lisait après le couvre-feu.

Les habitants du château se fussent fait scrupule de troubler l'innocente manie du maître auquel ils s'étaient rapidement attachés, car il était bon et généreux et, à défaut d'affection, l'intérêt leur eût conseillé une soumission absolue. Peut-on désobéir à un homme si riche !

« Eh bien ! dit Robba, en rencontrant Jehan un peu plus tard.

— Le courrier est parti, monseigneur.

— Tiens, voici une livre. Va boire de l'hypocras à ma santé. »

Bouchardon avait ouï parler, comme tout le monde, des étrangetés de Pierrefonds. En recevant la dépêche qui l'y appelait, il se réjouit fort. Il allait donc voir l'homme extraordinaire qui occupait les langues et les

1. *Sied*, est assise.
2. *Maixelle*, joue.

plumes du monde connu. Contenter sa curiosité en concluant une excellente affaire, c'est vraiment avoir du bonheur.

Bouchardon courut à la gare du Nord et, à toute vapeur, fila sur Pierrefonds. Il ne fit qu'un bond de la station au bourg et arriva devant le pont-levis, qui était relevé.

Le guetteur l'aperçut, et le son du cor amena le portier à l'ouverture de l'échauguette.

« Qui êtes-vous et que voulez-vous? demanda-t-il à l'orfèvre.

— M. Robba désire...

— Il n'y a ici ni monsieur, ni Robba; passez votre chemin.

— Mais... »

Le volet du judas retomba avec un bruit sec.

« Ah çà ! ils sont fous, dit-il tout haut.

— Un peu, monsieur, observa un Pierrefontain qui passait ; mais comme leur folie ne fait tort à personne, — au contraire, il pleut de l'or dans le pays, — tout le monde est content.

— Comment s'y prendre pour entrer là-dedans?

— On n'entre pas, monsieur.

— Mais le maître du château m'y a appelé.

— C'est différent. Insistez donc. Je vais vous aider, fit le bonhomme. »

Il s'approcha du fossé et agita par trois fois une lourde cloche.

Le gardien reparut.

« Hé, portier, ouvrez votre porte, ce brave monsieur est mandé par le seigneur !

— A la bonne heure ! Voilà un langage que j'entends. »

Les chaînes du pont-levis se déroulèrent en grinçant, la herse se souleva pour retomber aussitôt que Bouchardon fut passé.

L'orfèvre se trouvait maintenant dans le bourg seigneurial, sous la première voûte de la porte, et regardait avec une vive curiosité le singulier aspect qu'offraient les rues antiques et les boutiques à auvent, les étranges costumes des artisans et des bourgeois qu'il apercevait de loin.

Il allait sortir du passage voûté, mais un hastaire[1] veillait à l'extrémité et mit sa hallebarde en travers du chemin.

« Qui va là ? cria-t-il rudement.

— Je suis M. Bouchardon, l'orfèvre de la rue de...

— Connais pas.

— Peu importe. Conduisez-moi à monseigneur. »

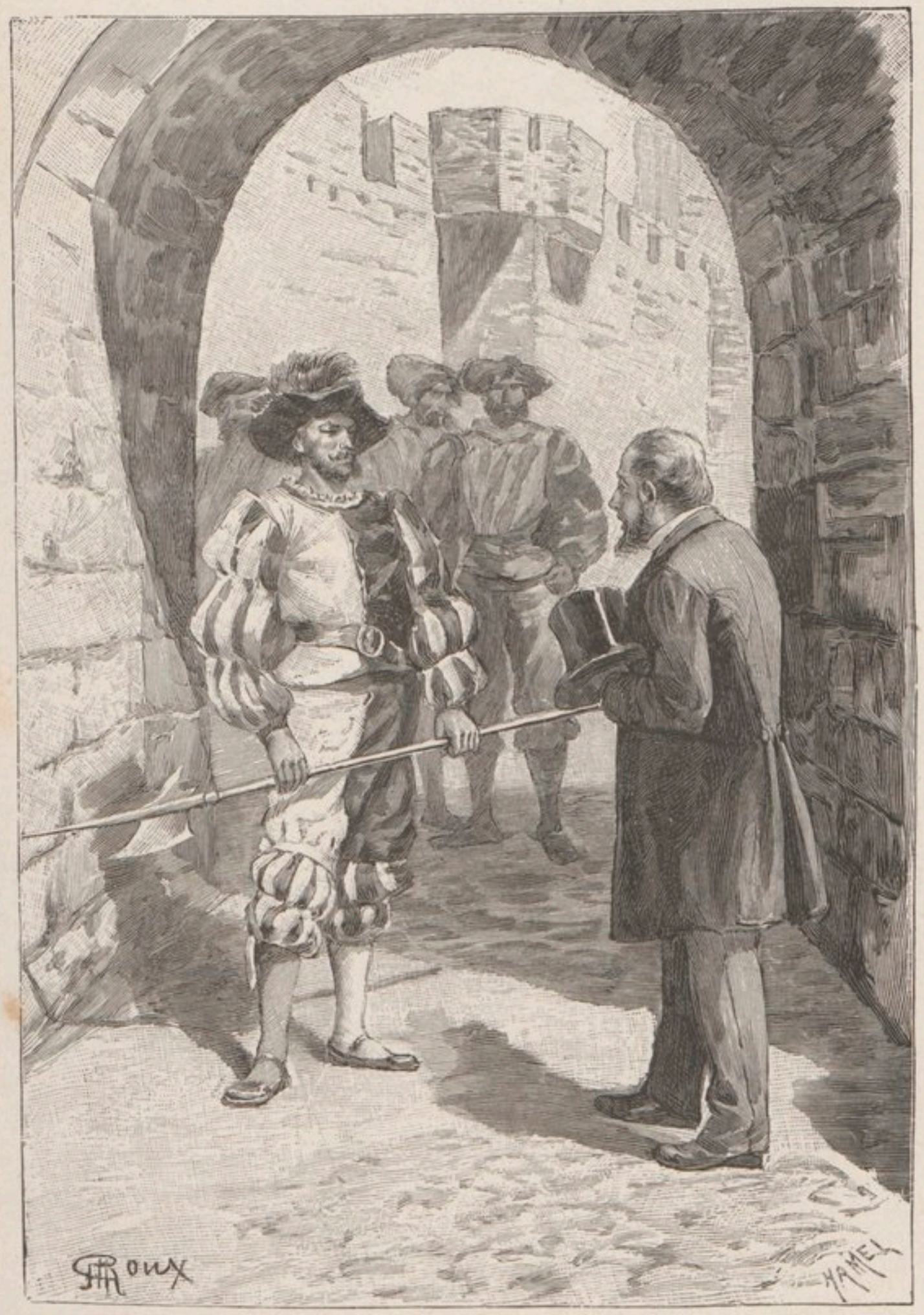
Il avait retenu la leçon.

« Vous conduire à monseigneur dans cet équipage ! »

L'orfèvre jeta sur son costume un regard inquiet aussitôt rasséréné.

Il était correct comme un notaire qui va lire un contrat.

1. *Hastaire,* soldat armé d'une pique, d'un javelot ou d'une hallebarbe.



« JE SUIS M. BOUCHARDON, L'ORFÈVRE... » (Page 100.)

« Pourquoi pas ?

— Parce que je n'ai nulle envie de coucher ce soir dans la prison de la tour d'Artus. Allez vous habiller, messire; après nous verrons. »

Les gens d'armes étaient sortis du poste et riaient de l'air ahuri de l'orfèvre. Un page s'approcha :

« Ici, à votre droite, messire, vous trouverez, dans une salle réservée à cet effet, un tailleur d'habits qui vous procurera un costume convenable. Tenez, veuillez me suivre. »

Quel que fût l'effarement de l'honorable commerçant, il fallait bien qu'il se soumît à la règle. D'ailleurs, il venait pour vendre, — et les affaires sont les affaires.

Remis aux mains du tailleur, il revêtit le pourpoint de soie noire attaché par des aiguillettes dorées, dans lequel il était, selon la mode du temps, étroitement sanglé, il chaussa les souliers à crevés et se coiffa du haut bonnet de drap, puis il prit, ainsi équipé, la route du manoir où il pénétra sans autre difficulté.

Au château, l'écuyer de service lui apprit que monseigneur devait dîner au rond-point du Cerf, dans la forêt, avec les jeunes gentilshommes, ses amis, et que messire orfèvre n'avait qu'à monter à cheval pour se rendre à la maison de chasse, où l'ordre de le conduire était donné.

« Monter à cheval, cria Bouchardon, jamais de la vie ! Je n'ai enfourché que des chevaux de bois et ne

sais pas me tenir en équilibre sur un animal qui galope.

— Essayez, messire, on va vous amener une haquenée doucette comme pour une damoiselle.

— Merci, je n'y tiens guère.

— Il le faut, messire.

— J'aime mieux rentrer à Paris. »

Mais, pensant à la bonne affaire que sa pusillanimité lui ferait manquer, il se ravisa :

« Essayons tout de même... Choisissez le cheval le plus doux, au moins, monsieur. »

L'écuyer donna un ordre aux varlets, et dix minutes plus tard un cheval noir portant un chanfrein d'argent fut amené devant le portique où l'orfèvre attendait assez inquiet, assis sur un banc de pierre.

On le mit en selle à grand'peine. Mais au premier mouvement de la bête, M. Bouchardon se cramponna à la longue crinière et se coucha sur le cou en poussant des cris qui firent accourir une partie de la garnison. Il fallut renoncer à le conduire en forêt ainsi monté, et on tira des remises « un chariot suspendu sur des souppants en cuir de Hongrie », dans lequel le malheureux s'assit non sans un soupir de soulagement.

Ah ! s'il ne s'était pas agi de gagner une forte somme, comme il aurait envoyé au diable le sire de Pierrefonds. Pour se consoler, il se promettait de mettre ses ennuis sur la note.

Au bout d'une demi-heure, le chariot, attelé de

deux mules, arriva au pavillon de chasse. On introduisit l'honorable marchand près de Jasmin Robba qui l'accueillit le plus gracieusement du monde :

« Je vous ai fait mander, messire orfèvre, pour vous confier un travail dont votre habileté bien connue peut faire un chef-d'œuvre. »

Bouchardon s'inclina, très flatté, et se dit *in petto :*

« Tiens, tiens, ce diable d'homme n'est pas si fou qu'il en a l'air.

— Je veux un cadre d'or pour un tableau dont voici les dimensions, reprit Robba en tendant à l'orfèvre une feuille de parchemin. Ce cadre sera orné de neuf rubis balais, les plus beaux que vous pourrez trouver, d'un gros saphir et de vingt et une perles. Vous essayerez d'imiter, en faisant mieux encore, le dessin du tableau d'or offert en étrennes à Mme la duchesse d'Orléans, Valentine de Milan. »

Bouchardon s'inclina derechef. Le sire de Pierrefond ne lui semblait plus fou du tout.

« Mais il est six heures, ajouta Robba, et vous partagerez notre souper avant de quitter notre domaine. Nous sommes au vendredi; ce n'est pas « jour de chair », toutefois un repas maigre n'est pas pour vous effrayer. »

Bouchardon salua plus profondément encore.

« Tant d'honneur... »

Après tout, se dit-il, ce dîner me dédommagera des tribulations d'aujourd'hui. Et que de choses à raconter de retour à Paris!

Au signal du maître, un léger craquement se fit entendre dans le parquet. Une trappe glissa le long d'une rainure, et une table en bois de cèdre, couverte d'une riche nappe à franges, jonchée d'herbes odoriférantes et portant un service complet, monta lentement de l'étage voûté situé au-dessous de la salle à manger.

Un officier de service alluma les lampadaires en bronze historié; un écuyer donna à laver et on se mit à table.

L'orfèvre ébahi restait debout.

« Allons, mon hôte, dit Robba. Seyez-vous là. »

Et il le fit asseoir au bout de la table, à la place des invités de passage à qui on ne devait pas trop d'honneur.

Le service se composait ainsi :

Potages : Anguilles d'eau douce « salées d'un jour d'avant » et merlans assaisonnés d'amandes, gingembre, safran, canelle et dragées.

Poissons de mer : Soles, gourneaux, congres, turbot, saumon.

Poissons d'eau douce : Brochets œuvés, carpes de Marne, bresmes.

Entremets : Plies, lamproies à la bœe[1] avec « pommes d'orenge », marsouin à « la saulce », maquereaux, soles, bresmes, aloses à la cameline, amandes frites au sucre.

1. *La bœe,* sauce du temps.

Les compotes et les dragées blanches et vermeilles formaient le dessert.

Des vins des coteaux français accompagnaient le boute-hors.

Il était tard quand l'honorable orfèvre quitta Pierrefonds, la tête pleine de tout ce qu'il avait vu.

XII

Les mille voix de la presse répétèrent avec de nombreuses variantes et amplifications le récit de Bouchardon, et l'envie de pénétrer dans le château de Pierrefonds, devenu palais des *Mille et une Nuits*, alla grandissant.

Ce devait être, pour les assoiffés de choses nouvelles, un curieux spectacle, en effet, que celui de ces échansons, panetiers, chambriers, queux, officiers tranchants, écuyers, varlets, hommes d'armes, se mouvant dans ce décor superbe du xve siècle finissant, où la féodalité affolée de luxe étalait toutes ses splendeurs avant d'aller mourir à la cour des rois.

L'orfèvre, qui s'y connaissait, disait des merveilles du mobilier, qu'il avait admiré après le souper au pavillon de chasse; il décrivait avec enthousiasme les tabourets dont le bois, rongé d'arabesques, a des ténuités de dentelle, les coupes criblées de ciselures, les drageoirs d'or émaillés de fleurs bleues et violettes, les trépieds, les aiguières, tout enfin.

Robba, lui, vivait si bien en dehors du monde qu'il ne se souciait pas de ce que l'on pouvait dire. Il avait assez à faire pour dresser au service féodal le personnel du bourg et du château.

Malgré tout, que d'accrocs, si bien stylés que fussent les serviteurs. Il eût fallu, pour cet office, de véritables érudits, mais les lettrés choisissent en général une autre carrière que celle de valet.

Il se trouva cependant un esprit curieux pour tenter l'aventure et de savant se faire chambrier.

C'était un jeune professeur, pauvre et ambitieux, qui préparait l'agrégation d'histoire. Quelle bonne occasion pour étudier sur place la société française du xve siècle!

Il s'appelait Pierre Dufresne, et avait donc pris la résolution héroïque de sacrifier ses plus légitimes fiertés en entrant au service du nabab de Pierrefonds. Il connaissait déjà sur le bout du doigt le moyen-âge figé dans les livres; mais il voulait s'associer à la vie intime de Robba, afin d'étudier près de lui les mœurs féodales; ce procédé en vaut bien un autre.

Voilà du moins ce qu'il déclara au nouveau seigneur de Pierrefonds.

Sa science et son désir de s'instruire étaient réels; mais quelqu'un qui eût pu lire en lui, quand il parlait, aurait peut-être démêlé qu'il venait pour remplir une autre mission.

On l'investit des fonctions de premier chambellan, dont il s'acquitta parfaitement.

Robba était aux anges.

Quel dommage que tous les varlets du manoir n'eussent pas une agrégation à préparer! Le service irait tout seul, ce qui n'était pas le cas jusqu'à présent.

Plus d'une fois, le maître d'hôtel oubliait de crier le sacramentel : « Écuyer, à tel plat! » Plus d'une fois aussi, il arrivait que les varlets à cheval, apportant sur un plat d'or le héron rôti, en répandaient la « saulce » et poussaient des cris d'effroi lorsque leurs montures gambadaient autour de la table.

Souvent, les hommes d'armes rangés le long des murs de la grande salle où l'on mangeait, et portant des torches pour éclairer le festin, avaient grillé la barbe de leurs voisins, tant ils étaient peu habitués à servir de torchères.

Le langage des gens était rempli de solécismes. Les chambriers disaient *coiffeur* et non étuviste; les queux parlaient de *charcutier* au lieu de chaircutier ou saucissier.

Tous fredonnaient les couplets de l'opérette à la mode au lieu de chanter :

Elle s'en va aux champs,
La petite bergière,
Sa quenouille filant;
Son troupeau suyt derrière.
Ah! qu'il la fait bon veoir,
La petite bergière,
Ah! qu'il la fait bon veoir!

Tant d'incorrections troublaient le plaisir de Robba.

C'était la feuille de rose dont le pli l'empêchait de dormir.

Dès que Pierre Dufresne eut pris possession de son emploi de chambellan, les choses changèrent de face.

Tous les jours, entre le couvre-feu, et le moment de porter aux nobles seigneurs le vin du coucher dans des hanaps d'or en forme de bêtes sauvages, le jeune savant faisait un cours de service moyen-âgeux au nombreux personnel du manoir.

Lamberquin avait bien de son mieux, dans le début, stylé tout le monde; mais il était absorbé maintenant par l'organisation des fêtes projetées, sans compter qu'on remettait toujours d'examiner les curieux qui tenaient à se faire décerner un brevet de science moyen-âgeuse. Il fallait répondre à un tas de sollicitations, seconder Jasmin dans ses charités et dans l'administration de sa fortune; Lamberquin et ses amis étaient débordés.

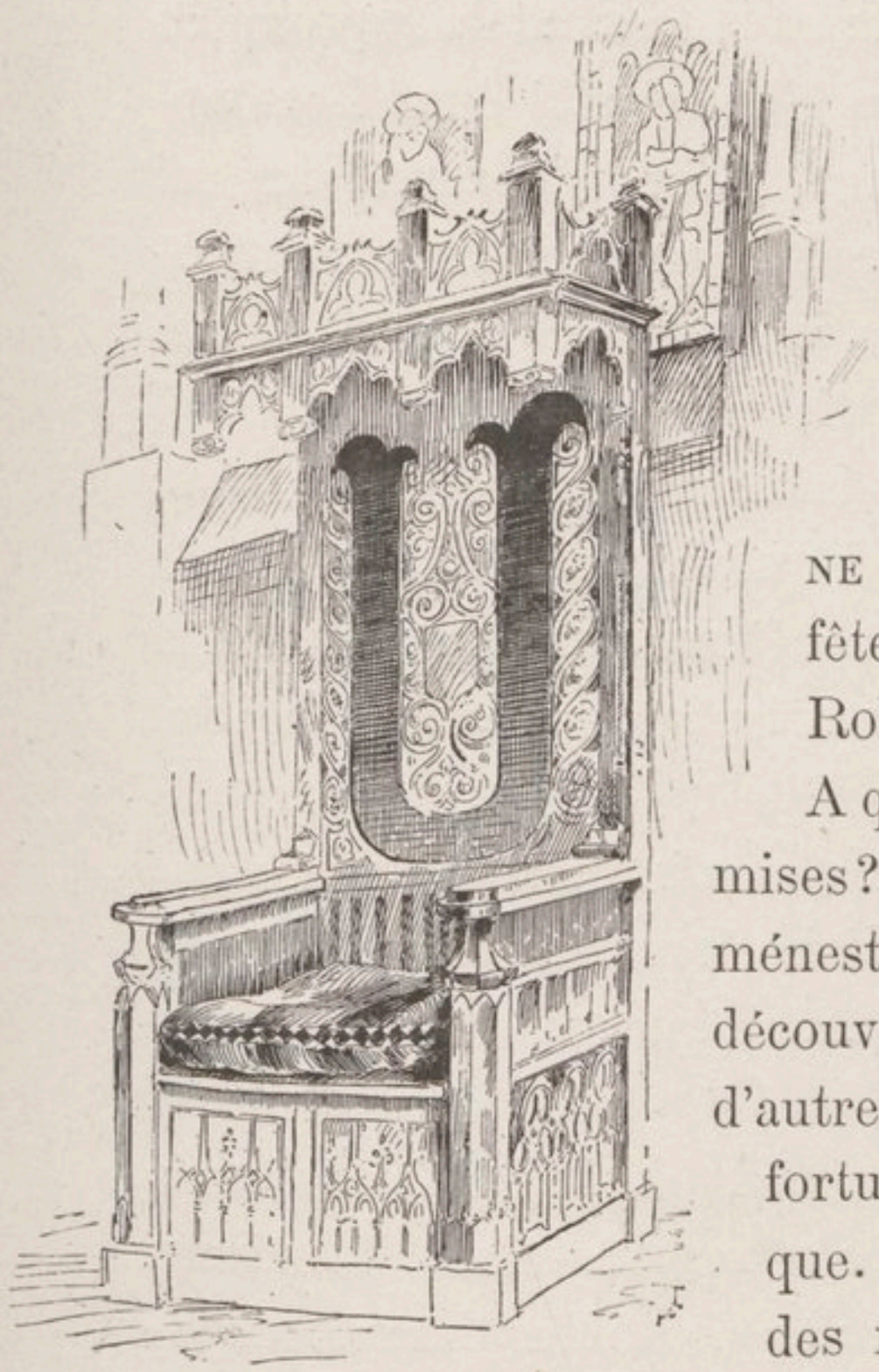
Le nouveau chambellan fut donc chargé d'instruire spécialement le personnel. Parfois le chapelain le suppléait, mais, le plus souvent, il s'enfermait dans la bibliothèque, une curieuse bibliothèque toute de l'époque, et montée à grands frais, sur l'ordre de Robba.

Ce bon chapelain, l'abbé Tassan, était un prêtre jeune encore, dont l'étude avait de bonne heure blanchi les cheveux. Son visage d'ascète était éclairé par le rayonnement de deux yeux gris qui semblaient lire au fond des âmes. Il continuait les Bollandistes et s'estimait très heureux de vivre à Pierrefonds. Il se plon-

geait avec délices dans la lecture des manuscrits que les années avaient fardés d'une épaisse couche de poussière, et que les araignées habillaient de pourpoints de dentelle.

Il se trouvait le plus fortuné des hommes. Quand il avait dit sa messe matinale dans la chapelle du manoir, visité le petit hospice fondé par ses soins, instruit en religion les quelques enfants de ses chères ouailles, il s'enfermait, oubliant le monde entier, et il fallait que le héraut d'armes l'appelât plus d'une fois avant qu'il songeât à aller bénir la table du seigneur.

C'était bien le chapelain que désirait Robba. Ce rude travailleur comprenait ce rêveur éternel. Chacun d'eux, rêvant de science ou de poésie, enfourchait l'hippogriffe et s'envolait dans le ciel bleu.



XIII

UNE fête ! On demande une fête, dit ce jour-là Delval à Robba. Paris s'impatiente. A quand les merveilles promises? Les trouvères et les ménestrels sont prêts; Arbel a découvert de délicieuses poésies d'autrefois et j'ai eu la bonne fortune d'y joindre la musique. Ma « chapelle » donne des résultats étonnants, tu peux t'en convaincre chaque jour et je te réserve des surprises.

— Tout dépend de Lamberquin, mon bel ami. Je ne puis faire « crier » dans la seigneurie ni joûtes, ni carrousels tant que nous n'aurons qu'un public restreint à y inviter : vulgarisons, faisons aimer le passé.

« Il nous faut une suite nombreuse de damoiselles et de nobles seigneurs pour peupler les tribunes de

la place du « Pas d'armes[1] », si nous organisons quelque tournoi. Tu l'as observé toi-même, après François Ier, « une fête sans femmes est un printemps sans roses ». J'attends donc le résultat de la première collation des grades dans l'Université dont Lamberquin est le grand-maître. Alors j'enverrai un roi d'armes inviter aux fêtes le représentant de mon suzerain dans la province ; les dames de beauté, reines du carrousel, donneront le prix de la vaillance.

— Mon cher sire, dit Lamberquin survenant, vous agrée-t-il d'assister, jeudi qui vient, à deux heures de relevée, à l'examen qui conférera aux gentes dames et aux jouvenceaux, voire aux barbons aimables, le titre d'invité à Pierrefonds?

— Certes! Nous en parlions à l'instant. Je suis aise que tu préviennes mes désirs, car il est temps d'organiser des chasses, un tournoi, que sais-je ?...

— Donc, à jeudi. »

Le jeudi venu, les abords de Pierrefonds-bourg présentaient un spectacle inaccoutumé. Landaus, coupés, victorias, véhicules de toutes formes déposaient à l'entrée du pont-levis des groupes animés et joyeux. On eût dit un *garden-party* costumé. Quelques dames portaient l'escophion[2] d'Agnès Sorel, d'autres le hennin[3] à une ou deux pointes de la

1. *Pas d'armes*, grand carrousel au xve siècle, beaucoup plus solennel que l'ancien tournoi.

2. *Escophion*, bourrelet en forme de cœur.

3. *Hennin*, haute coiffure d'où pendait un voile.

reine Marguerite de Savoie, ou le bonnet brodé de perles de Jeanne de France, ou encore la pièce d'étoffe tombant sur les épaules à la mode d'Anne de Bretagne.

Les hommes ne semblaient pas tous à leur aise dans l'étroit pourpoint de velours qui moulait leur corps, de façon plus ou moins gracieuse.

Le bourg était en fête; les boutiques, pour la plupart occupées maintenant, s'étaient mises en frais de coquetterie sous leurs sombres auvents. Les couples éparpillés dans la petite cité entraient chez les fermailleurs[1], les cristaillers et ne manquaient pas d'y acheter des « souvenirs ». Quelques-uns allaient faire donner un dernier tour à leur coiffure dans la boutique de maître Aimery, le barbier des Trois-Mages, où s'échangeaient maints gais propos.

Les visiteurs erraient curieusement dans le dédale des ruelles du Pierrefonds ressuscité. Chacune des maisons qui les bordaient avait sa physionomie propre. Celle-ci élargissait à son seuil un perron de pierre, celle-là un vaste étal. Des enseignes de tôle grinçaient à des potences de fer.

Toutes ces maisons empiétaient sur la rue, sans se soucier de la ligne droite, et s'appuyaient l'une contre l'autre; celles-ci riches et bordées de sculptures, celles-là bariolées de charpentes aux pignons enchevêtrés de losanges avec des colonnettes de chaque côté de leurs portes. Quelques-unes se coiffaient coquette-

1. *Fermailleur*, fabricant d'agrafes.

ment d'une petite tourelle à toit pointu, abritant sous son cul-de-lampe une statuette de saint.

Vues du dehors, ces maisons semblaient tristes et humides, elles étaient au contraire pleines de clarté et d'une gaieté inattendue. Toutes possédaient une petite cour proprement pavée, munie d'un puits et remplie d'air et de jour. C'est là que, par leurs fenêtres bien ouvertes, les chambres, l'étroit escalier, l'arrière-boutique respiraient et s'éclairaient.

Les rues, places et carrefours étaient fort animés. Mille bruits se mêlaient, les étuvistes criaient : « Seigneur, voulez-vous baigner et estuver? les bains sont chauds! » Les voix enrouées des marchands annonçaient le lait et les fromages, les légumes et les fruits.

Les bourgeois se promenaient en surcots brodés dans la foule des manants en blaudes [1] de bure, les mondaines du *high-life*, en habit de cour, croisaient à chaque pas des bourgeoises coiffées de bonnets dorés, soulevant négligemment leur robe aux agrafes d'or pour que chacun « la belle forme du pied voye », et prenant bien soin d'écarter leur manteau pour faire admirer les riches broderies de leur aumônière.

Des marchands, le dos ployé sous le poids d'un lourd ballot ou traînant de petites charrettes pleines de denrées, passaient en criant : « Qui vend viez fer? — Qui vend viez pots! — Qui a à moudre? — J'ai du savon d'outre-mer! savon! — Chapiaux! chapiaux! — Cerciaux de bois! — Gatiaux rôtis! — J'ai bouton d'églantine!

1. *Blaude*, sorte de blouse.

Sur la place, des charlatans vendaient leurs talismans et leurs pommades en haranguant la foule amassée autour d'eux.

Tout ce monde s'agitait en honneur de ces curieux venus de Paris. Quel régal pour les habitués du « Bois » et des grandes premières !

Enfin le cor sonna trois fois et la foule, se portant au château, se pressa à la porte de la tour d'Hector. Le flot babillard s'engouffra sous la voûte.

On pouvait remarquer au passage la fine fleur des élégantes et des gentlemen du boulevard.

Robba, assis dans une haute chaire surmontée d'un dais élevé, ayant son chambellan, Pierre Dufresne, derrière lui, et entouré de Lamberquin et de ses amis, examinaient curieusement les invités qui emplissaient la vaste salle.

Lui-même était le point de mire de tous les regards. Il avait grande et belle mine dans son riche costume incarnadin. Son front large indiquait la force et l'intelligence, tandis que ses yeux luisaient doucement comme voilés de rêves. Un étrange sourire courait sur ses lèvres fines.

« Il est vraiment très bien, » se disaient mentalement les jolies curieuses.

Et plus d'un jeune cœur battit la diane ; des doigts fuselés et mignons fourragèrent dans les boucles des chevelures cherchant à leur donner l'aspect le plus avantageux. Que ne ferait-on pas pour être distingué par le nabab ! Le sire de Pierrefonds est célibataire.

Quelle aubaine qu'un cœur libre accompagné d'un nombre incalculable de millions !

Une charmante femme de vingt-cinq ans, portant avec une grâce exquise le hennin à deux pointes, fut interrogée la première.

« Madame..., dit Lamberquin.

— Je ne suis pas dame, messire, reprit-elle vivement; je suis damoiselle, car mon mari est homme de finance, et le titre de dame n'appartient qu'aux femmes de noblesse.

— Très bien répondu, opina le président avec un sourire encourageant. Veuillez maintenant me permettre une observation. Le costume que vous portez si élégamment n'est pas celui du temps où nous sommes.

— Pardon, messire, il fut à la mode jusqu'en 1435, et bien xve siècle, comme vous voyez.

— Il n'est pas authentique, damoiselle.

— Pas tout à fait, messire, la traîne devrait être longue de cinq aunes au moins et le corsage devrait être ouvert en carré. Mais les sermonnaires[1] blâmaient beaucoup cette mode et tonnaient en chaire contre les coquettes qui la suivaient. Je ne voudrais pas m'exposer, messire, aux fougueux anathèmes du bon Père Olivier Maillard. »

Les examinateurs applaudirent. Mme de K... fut reçue à l'unanimité et déposa sur une table en bois de cèdre un petit pâté pour acquitter la redevance.

1. *Sermonnaire*, prédicateur.

IX

« JE NE SUIS PAS DAME, MESSIRE, JE SUIS DAMOISELLE. » (Page 124.)

Son mari lui succéda sur la chaise en forme d'X, placée devant la tribune.

« Vous êtes versé dans les questions de finance, messire ?

— Un peu, je suis receveur.

— Vous voulez dire percepteur... Et vous connaissez bien tous les impôts et redevances d'une seigneurie ? Notre gracieux sire en a fait remise à tous ses vassaux; mais il n'importe, voulez-vous les mentionner ?

— Messire, il y avait sur les pâtures les droits de chevrotage[1], de cornage[2], de pasnage[3], de moutonnage[4], de pulvérage[5]; sur le vin l'afforage[6], le forage[7], le chantelage[8], le rouage[9], le congié[10]; sur les grains, l'avenage[11], le minage[12], le sacquage[13], le pontenage[14]; sur la rivière, le travers[15], le gouvernail[16], le grand acquit[17], le congrier[18], le quayage[19], et le pallage[20].

1. *Chevrotage,* droit de pâture des chèvres.
2. *Cornage,* droit de pâture des bœufs.
3. *Pasnage,* droit de pâture des porcs.
4. *Moutonnage,* droit sur la vente des moutons.
5. *Pulvérage,* droit sur chaque troupeau qui passait sur une route.
6. *Afforage,* droit sur le vin vendu en boutique.
7. *Forage,* synonyme d'*afforage.*
8. *Chantelage,* droit sur le vin vendu en chantier.
9. *Rouage,* droit de transport.
10. *Congié,* droit sur le vin d'une province à l'autre.
11. *Avenage,* droit sur l'avoine.
12. *Minage,* droit par livre de blé.
13. *Sacquage,* droit sur chaque sac de grain.
14. *Pontenage,* droit payé pour une charrette pleine.
15. *Travers,* droit pour un homme chargé d'un ballot.
16. *Gouvernail,* pour tout bateau passant sous l'arche d'un pont.
17. *Grand acquit,* pour une marchandise passant sous ou sur un pont.
18. *Congrier,* droit d'enfermer le poisson dans un cercle de pierre.
19. *Quayage,* pour débarquement sur la rive.
20. *Pallage,* pour un bateau qui aborde et amarre.

Les marchands payaient le hallage[1] et l'establage[2]; les terres et les maisons, le faîtage[3], le quint[4], le rachat[5], le relief[6], le champart[7]. Il y avait encore le droit de commande[8], de formariage[9], de gîte[10], d'aubaine[11], de brois[12], de déconfès[13], de banalité[14], d'épave[15], de carnalage[16], le péage de 4 deniers[17], le...

— Est-ce que le droit de péage était payé par tout le monde?

— Oui, messire, mais pas de la même manière. Les ménestrels s'en acquittaient par une chanson, les pèlerins par une romance, les jongleurs en faisant danser leurs singes savants, les moines en jouant du

1. *Hallage,* payé par ceux qui vendent sous la halle.
2. *Establage,* payé par les marchands publics de denrées.
3. *Faîtage,* pour toute maison nouvellement bâtie.
4. *Quint,* sur la vente des terres, le cinquième.
5. *Rachat,* sur le fief vendu.
6. *Relief,* sur chaque héritage.
7. *Champart,* sur chaque champ, verger, vigne.
8. *Commande,* droit payé par les veuves.
9. *Formariage,* droit payé par le serf qui épouse une serve d'une autre seigneurie.
10. *Gite.* Le seigneur avait le droit de loger chez ses vassaux avec toute sa suite.
11. *Aubaine.* Le seigneur héritait des étrangers morts dans l'étendue de sa seigneurie.
12. *Bris.* Il avait le droit de faire briser les clôtures pour faire passer ses équipages de chasse ou ses hommes d'armes.
13. *Déconfès.* Droit payé par les familles des chrétiens morts sans confession.
14. *Banalité.* Les vassaux d'une seigneurie ne pouvaient se servir que des moulins, des fours, des pressoirs *banaux* appartenant au seigneur.
15. *Épave.* Toutes les choses trouvées appartenaient au seigneur.
16. *Carnalage.* Une portion de tout animal tué dans l'étendue de la seigneurie était donnée au seigneur.
17. *Péage de 4 deniers,* droit de passage sur les ponts. Le péager logeait dans une maisonnette à laquelle on clouait un écriteau blanc appelé *billette.*

flageolet, les juifs en mettant leurs chausses sur leur tête et en récitant le *Pater*.

— C'est parfait. Et ces redevances étaient fort onéreuses, n'est-ce pas ?

— Oui, messire. Toutes les infractions étaient passibles d'une amende de soixante sols.

— Messire omet quelque chose, dit un jeune candidat. Il y avait aussi des droits amusants. A la Tour-Chabot, les tenanciers apportaient au seigneur un moineau attaché par les pattes sur une charrette à quatre bœufs. Les vassaux de Remiremont offraient à Mme l'abbesse un plat de neige à la Saint-Jean d'été ou, à défaut, deux taureaux blancs. Les chanoines de Sainte-Geneviève donnaient six oies blanches au prévôt de Paris. Les manants de Roubaix acquittaient le cens par une moue au seigneur. A Dijon, les chanoines devaient, en dépit de leurs vœux, embrasser sur la joue la duchesse de Bourgogne. On pourrait en citer comme cela jusqu'à demain.

— Nous vous tenons quitte du reste. »

Et l'examen se continua, au milieu des éclats de rire, jusqu'à l'heure du souper qui réunit dans la grand'salle les nouveaux élus.

Chaque dame et damoiselle reçut, comme gage et insigne du *dignus intrare,* une patenôtre[1] en diamant et chaque homme un fermail d'or.

Ils quittèrent Pierrefonds en se promettant bien d'y revenir. — Le châtelain était si charmant !

1. *Patenôtre,* chapelet.

XIV

On touchait déjà à l'automne. Robba décida, avant la venue des mauvais temps, une journée de réjouissances en honneur de Mgr saint Luc, son « amé patron ».

Luc était en effet un de ses prénoms.

Il se rendrait en grande pompe au bourg et serait reçu selon les prescriptions des anciens usages, assez mal observés lors de son installation. On organiserait la représentation d'un mystère, une cavalcade, etc., etc.

Les invitations partirent, et ces réjouissances furent annoncées à son de trompe dans les carrefours et sur les places du fief de Jasmin Robba.

La petite cité prit sa parure de fête; les maisons furent de nouveau « encourtinées » de tentures, enguirlandées de feuillage; on se tint prêt à semer les dernières fleurs de la saison dans les rues, on prépara un superbe défilé et des jeux de toute espèce.

Le grand jour venu, Pierrefontains et invités, vêtus

de riches costumes, se rendirent à la porte du bourg, du côté du château.

L'échevin, sur un cheval dont la housse de velours rouge était brodée d'or, se tenait en avant du peuple. La croix paroissiale étincelait au soleil, les bannières claquaient joyeusement au-dessus de la foule bruyante. Sur les places, les fontaines laissaient couler des flots de vin et d'hypocras, et chacun commentait les merveilles de la fête qui allait remplir la journée.

Enfin, la bannière du suzerain, portée par un héraut, fut aperçue par le guetteur du bourg. La cloche du beffroi sonna à toute volée, les cloches de la chapelle s'éveillèrent et lui répondirent, les pierriers, les fauconneaux et les canons armoriés grondèrent, et les portes s'ouvrirent. Le brillant cortège du châtelain s'engouffra sous la haute voûte. Robba, entouré de ses amis et de ses gens d'armes, tous la salade en tête et la brigandine au dos, caracolait sur un fringant destrier caparaçonné de drap d'or brodé de perles.

Son costume de drap d'argent, portant la devise qu'il avait prise : « Rien n'est si beau que ce que j'ayme », faisait valoir l'élégance de sa taille. Il s'arrêta à l'issue de la voûte, et l'échevin, se conformant au vieil usage, lui offrit les quatre vins d'honneur[1] dans des cimaises[2] d'étain.

Le cortège se dirigea ensuite vers la grande place,

1. *Vins d'honneur :* vin de lion, de singe, de mouton, de porc ; symboles des degrés de l'ivresse, qui va du courage à la bestialité.

2. *Cimaises,* vases à boire de différentes formes.

où se dressait l'échafaud sur lequel les jeunes gens de la ville, organisés en « Enfants sans souci[1] », allaient représenter le mystère de Jeanne d'Arc.

Les corporations défilaient en bel ordre, précédées chacune de sa somptueuse bannière et de son cierge gigantesque, entortillé de banderoles et de rubans.

Les roses pleuvaient sur le passage du cortège; des vols de pigeons, lâchés aux carrefours, s'élevaient avec de joyeux battements d'ailes.

Un dais de velours vert attendait le suzerain et sa suite. Ils s'installèrent, et le peuple s'entassa comme il put.

Le théâtre s'élevait à l'une des extrémités de la place; il était composé de plusieurs « établis » d'inégale hauteur.

Le plus élevé, au fond de la scène, représentait le ciel ouvert, où trônait Dieu le père en compagnie des milices célestes.

D'autres échafauds, parallèles au premier, descendaient jusque sur le devant de la scène, et représentaient les divers lieux où se passait l'action : la maison de Jeanne d'Arc, l'arbre des fées, Vaucouleurs, le palais du roi à Chinon, Orléans, Reims, Rouen.

Plus bas, on voyait « enfer fait en manière d'une grande gueule », où s'agitaient quatre diables « cornus et fourchus », car le mystère de Jeanne est une

1. *Enfants sans souci*, corporation d'étudiants qui, au xve siècle, tenaient lieu de comédiens.

« grande diablerie[1] ». Point de décors, mais de simples écriteaux : « Icy, c'est la maison de la Pucelle[2]; icy, c'est la maison du roy. » C'était assez pour l'illusion, rien n'était moins nécessaire. Des banquettes, placées de chaque côté du théâtre, recevraient successivement les personnages quand ils auraient fini ou suspendu leurs rôles.

Sainte Catherine viendrait s'asseoir auprès de l'évêque de Beauvais; Jeanne, sans rancune, prendrait place devant le bourreau, qui était maître Gaillet.

Les « harpeurs » firent entendre une mélodie ravissante, et le spectacle commença.

La scène qui se passait dans le ciel ne manquait pas de grandeur. Dieu menaçait d'abandonner la cité d'Orléans, à cause de ses péchés. Alors saint Aignan et saint Euverte, les patrons de la ville coupable, tombant à genoux, intercédaient pour leurs chères ouailles; le Seigneur se laissait fléchir et promettait de susciter un sauveur.

Et l'action se déroula ainsi jusqu'à la fin. Un large écriteau fut planté devant les spectateurs : « C'est icy le bûcher. » Une flamme claire monta dans le ciel, une blanche colombe, l'âme de la martyre, vola au-dessus de la foule, et l'enthousiasme éclata, indescriptible.

« Ça ne vaut ni le Châtelet ni la Gaîté, » murmu-

1. Dans les petites diableries, il n'y avait que deux diables, quatre les jours de grande solennité. De là vient l'expression *faire le diable à quatre*.

2. *Pucelle*, jeune fille.

rèrent bien quelques plaisants ; mais nul n'y prit garde. De chaleureux applaudissements saluèrent les acteurs, et un grand mouvement se fit sur la place. La cavalcade se préparait. En attendant, des jeux s'organisaient partout : tirs à l'arbalète, au perroquet, à l'oie; jeux de paume et surtout jeu « du pourcel », qui attirait le plus de curieux, quoique grossier et odieux. Des manants, les yeux bandés, étaient mis aux prises avec un porc qu'ils cherchaient à assommer ; ils faisaient eux-mêmes les frais de l'assommade, s'administrant en conscience la plupart des coups destinés à leur victime.

Soudain, les trompes sonnèrent; la cavalcade se mettait en marche; elle représentait le cortège de la « Mère folle » et se déroulait dans les rues, où tombait déjà la nuit. Mais des feux de joie faisaient rougeoyer les carrefours, et des centaines de torches emplissaient la cité de lumière et de fumée.

Le châtelain et sa suite regardaient la procession du haut du balcon de la maison de ville.

Tous les compagnons de la « Mère folle », habillés de rouge et de jaune, étaient coiffés de bonnets à sonnettes et agitaient des marottes ornées de grelots, ce qui produisait un infernal charivari. En tête du cortège marchait un héraut portant la bannière de la confrérie. Sur cette bannière, mi-partie rouge et jaune, on lisait cette inscription : « Le nombre des sots est infini. » Venaient ensuite les hérauts menant « Mère folle » sur une haquenée blanche, entourée et

suivie d'écuyers et de gardes bizarrement accoutrés. On entendait des chansons burlesques lancées à pleine voix par cette multitude, qui se divertissait, Dieu sait combien!

Au milieu de ce vacarme, Robba rêvait; il se retournait parfois brusquement, comme pour chercher à ses côtés quelqu'un qu'il n'y trouvait pas. Alors son front se plissait, un sourire triste passait sur ses lèvres subitement pâlies, et il portait la main à sa tête avec un geste de fatigue.

Ses amis avaient remarqué son inquiétude. Pourquoi semblait-il souffrir? N'était-il pas le plus heureux des mortels? Il pouvait chaque jour, à chaque heure, vivre son rêve, réaliser ses désirs les plus fous. Que lui manquait-il? Mais nul n'osait le questionner. Il avait donné des signes d'humeur bizarre, une ou deux fois déjà. Il s'assombrissait sans cause. Si on s'en étonnait, il priait durement qu'on ne s'occupât point de lui ou gardait un silence absolu.

Autre bizerrerie : depuis que l'orfèvre Bouchardon lui avait livré le fameux cadre commandé en si grande cérémonie, il n'admettait personne dans sa chambre, pas même Lamberquin, et surtout tenait soigneusement close la porte de son oratoire.

Que pouvait-il bien cacher là? Quel souci le mordait au cœur?

Et une surprise mélangée d'inquiétude troublait la joie de ceux qui aimaient Jasmin Robba.

Cependant les réjouissances touchèrent à leur fin.

QUEL SOUCI LE MORDAIT AU CŒUR? (Page 134.)

Le châtelain partit aux flambeaux, en promettant de revenir voir « en familiarité » ses amés vassaux, de visiter les ateliers des peintres-imagiers, des imagiers-tailleurs, des verriers et de tous les artistes, quels qu'ils fussent; puis il reprit le chemin du manoir.

Le surlendemain, il voulut visiter en détail les manses des vilains installés sur ses terres.

De bon matin, le cortège seigneurial sortit du château et suivit la route qui menait aux fermes éparpillées dans la campagne.

Les poteaux indicateurs avaient disparu, remplacés, aux carrefours, par de grosses mains de bois et des croix de bois ou de pierre, que les gens d'armes, sans sourciller, saluaient en passant.

Les domaines des paysans étaient limités par de petites bornes placées aux quatre coins.

Robba aperçut au loin un groupe d'hommes occupés à une besogne qu'il ne pouvait définir. Il piqua des deux.

« Que faites-vous là, bonnes gens ? » demanda-t-il.

Ces hommes étaient vêtus de chausses de laine, d'une cotte de drap ou de peau serrée par une ceinture de cuir et chaussés de houseaux [1]. A leur ceinture pendaient une bourse et un couteau. Quelques-uns avaient sur la tête un chaperon d'étoffe; d'autres étaient coiffés de larges chapeaux de feutre.

Il faisait froid; une sorte de buée enveloppait la

1. *Houseaux*, chaussure de jambe contre la boue et l'humidité.

campagne, et les vilains avaient mis par-dessus leur cotte une surcotte d'épais bureau qui descendait jusqu'à mi-jambe.

Ils s'inclinèrent devant le sire de Pierrefonds, et l'un d'eux, prenant la parole, répondit :

« Monsieur... — mais se reprenant aussitôt sur un geste de Lamberquin, — Monseigneur, nous sommes en train de borner le champ de Jacques, qui était en dispute avec Pierre.

— Et que font ceux-ci ? »

Il désignait des paysans qui, munis d'un caillou, se dirigeaient vers un trou creusé au bord du champ.

« Monseignèur, ils marquent...

— J'y suis, dit Lamberquin. Ils jettent chacun une pierre dans le trou où doit être plantée la borne, afin qu'on puisse savoir plus tard combien de personnes ont opiné pour qu'elle soit placée là. »

Cette scène avait été préparée dès la veille par le chambellan Pierre Dufresne, informé de la visite que projetait Robba. Il avait réglé de même la réception faite au suzerain, à Pierrefonds-bourg.

Cependant le seigneur demeurait dans le champ auprès des manants, prenant plaisir à leur parler.

« Nos manses sont ici près, lui dit l'homme qui avait déjà répondu à ses questions. Ne nous ferez-vous pas l'honneur de les visiter ?

— Volontiers.

— Nous sommes pauvres, et nous ne pourrons vous offrir que du pain de deux couleurs.

— Du pain de deux couleurs ?

— Oui, une tranche blanche de froment et une tranche bise de seigle.

— Ce sera bien.

— Et avec le pain, vous aurez du crispois.

— Qu'est-ce que le crispois ?

— De la baleine salée.

— Allons. »

Robba et sa suite arrivèrent bientôt à ce que nous appelons en langue moderne le hameau.

Il se composait de petites maisons blanches et proprettes, encloses d'une haie d'ormes ou d'épines et tapissées de vignes. Deux grands arbres, à droite et à gauche de la porte basse des maisons, ombrageaient à la belle saison le toit de tuiles rouges.

Chaque manse comprenait trois bâtiments distincts : l'un servait à serrer les grains, l'autre les foins ; le troisième était le logis de la famille.

Dans une mare, au milieu de la cour, des canards barbotaient ; sur le fumier, des poules voletaient effrayées par les chevaux des gens d'armes ; les vaches allongeaient paresseusement leur tête à la porte des étables.

Robba regardait tout cela, intéressé.

Il entra dans la demeure du paysan qui lui avait offert de venir au hameau.

Un grand feu flambait dans le vaste cheminée, autour de laquelle le seigneur et ses amis prirent place avec plaisir.

Tout était propre, et des étincelles lumineuses s'accrochaient aux ustensiles d'étain posés sur les planches du dressoir grossier, en chêne bien ciré.

Près du four se trouvait un casier à fromages, et l'odeur *sui generis* qui s'en exhalait faisait faire une grimace à Delval, qui portait, à chaque instant, à ses narines son mouchoir parfumé d'essence de marjolaine.

Une huche, des bancs, une table, des ustensiles divers, des engins de pêche et de braconnage, un mortier, un lit large de six pieds formaient tout le mobilier de la maisonnette.

Par l'unique fenêtre, on apercevait un petit potager qu'un rideau d'arbres fruitiers séparait d'un pré, où, pendant l'été, les vaches paissaient sous la garde d'un chien.

La femme du vilain mit sur la table bien lavée, si blanche qu'on l'eût crue couverte d'un linge, des tartines de gros pain appelées *tranchoirs* et destinées à remplacer les assiettes, et les promeneurs firent un délicieux déjeuner. Le paysan n'avait pas vanté sa cuisine : le crispois s'était transformé en un jambon fumé, qui devait être délicieux, à en juger par sa mine. Le dessert était composé de crème fraîche, de miel embaumé et de fruits d'été conservés dans la paille.

Un nouveau venu entra qui dit :

« Messeigneurs, voulez-vous assister au jugement d'une truie qui a cassé le bras du petit à Marion?

— Le jugement d'une truie!

— Oui, dit Lamberquin, on jugeait jadis les animaux comme les hommes, et on pendit un jour une jument coupable d'avoir tué son maître. »

Les visiteurs sortirent en riant.

Quatre paysans servaient de témoins. Un greffier venu de la ville et un huissier à verge composaient le tribunal, que, par un heureux hasard, le seigneur lui-même allait présider.

On traîna au milieu de la cour la truie, qui grognait lamentablement.

Le greffier lut l'acte d'accusation, et la bête coupable fut condamnée à avoir la gorge tranchée.

Ce qu'on fit incontinent, pendant que le seigneur de Pierrefonds, enchanté de sa matinée, reprenait avec sa suite le chemin du château.

XV

Dans Pierrefonds-bourg, quelques jolies maisons décorées pompeusement du nom d'hôtels bordaient les rues de la minuscule cité. Une centaine de personnes y vivaient, parmi les gens de métier, de l'existence des artistes et des riches bourgeois du xve siècle : vieux savants, jeunes poètes, veuves d'artistes, filles, épouses et mères de littérateurs et d'érudits moyen-âgeux.

Tous semblaient heureux. Ils avaient connu de mauvais jours. Après les heures sombres, la vie à Pierrefonds était pour eux le paradis. Les ennuis, les tracas, les mille misères grandes et petites de l'existence besogneuse et lamentable des artistes mieux fournis d'espoir et de talent que de bons du Trésor, tout cela, on le sait, leur était épargné.

C'était une colonie étrange que celle de Pierrefonds, sortie d'un seul jet du cerveau de Robba.

Bientôt une fête de famille allait en réunir tous les membres. Le suzerain et ses « féaux » devaient y assister.

Le jeune mire [1], Octave Raguet, épousait demoiselle Éveline Santel, fille d'un imagier-peintre. Les noces dureraient trois jours, ni plus ni moins.

Depuis deux semaines, le mariage était publié au prône de la paroisse.

« Que vas-tu faire? demanda Isidore Deschaumes à Lamberquin, le suprême ordonnateur de toutes les fêtes. Tu n'as pas la prétention de marier ces jeunes époux à la mode d'antan. L'écharpe tricolore de M. le maire est de rigueur dans la circonstance, et...

— Eh! mon cher, ils iront trouver le maire quand ils voudront. Cela ne nous intéresse guère, et nous n'avons pas même besoin de le savoir. »

Ainsi fut fait.

Le jour du mariage religieux, le seul que connût le moyen-âge, se leva éclairé par un magnifique soleil d'hiver.

Les invités, en riches costumes, se rendirent à la chapelle du château.

Les vitraux en grisailles laissaient passer une lumière douce, comme recueillie, à travers les mille nervures de pierre des ouvertures. Les têtes pâles des saints et des saintes se détachaient à peine sur un fond blanc bordé de jaune.

Un grand tableau de bois servait de retable à l'autel : sur un ciel d'or, de grands personnages à robes enluminées de couleurs vives semblaient se mouvoir sous les jeux capricieux du soleil. Et par un singulier

1. *Mire,* médecin.

anachronisme, dans ce paysage de descente de Croix où pleurait Madeleine, on voyait le Louvre et l'église Saint-Germain des Prés auprès du port de Marseille [1].

Robba avait offert en présent à la jolie mariée un missel manuscrit. De superbes miniatures encadraient les pages. La couverture de cordouan verni coûtait seule soixante sols parisis [2].

De grands artistes avaient jadis brillé dans l'art de la miniature, art à peu près oublié : Adrien de Beauneveu, Jean de Laval, Gillemer, Jean Maubert.

Le missel de la jeune épousée était l'œuvre de Jehan Foucquet, le plus célèbre des peintres-imagiers d'autrefois.

Une musique délicieuse remplissait la chapelle quand le cortège nuptial parut dans la cour d'honneur.

L'école des ménétriers, dirigée par Delval, faisait merveille. Les musiciens se servaient à miracle de la harpe à vingt-cinq cordes et du psaltérion [3]. La cithare, la doulcine, la guiterne, la viole à cinq cordes, le rubebbe [4], le rebec [5], la rote [6], le tymbre [7], la chyphonie [8], les hautbois (chalemie, cramorne, doucaine),

1. Singularité particulière aux peintures de cette époque.

2. 60 sols parisis valent 400 francs de notre monnaie actuelle.

3. *Psaltérion*, harpe horizontale dont on jouait au moyen d'un plectre en écaille. Le plectre est une sorte d'archet.

4. *Rubebbe*, viole à deux cordes.

5. *Rebec*, viole à trois cordes.

6. *Rote*, viole à six cordes.

7. *Tymbre*, tambour de basque.

8. *Chyphonie*, vielle.

la musette, l'orgue, la buccine, formaient un concert bizarre, qui ne manquait pas d'harmonie.

Le chapelain attendait sous le porche de l'église.

La mariée portait une jupe de velours blanc frangée d'or et un justaucorps de soie brodé de perles. Du hennin qui la coiffait tombait un voile de riche dentelle.

Le marié, moulé dans un costume de velours bleu, avait fort bonne mine.

Les voilà tous deux sur le seuil de la chapelle.

« Voulez-vous épouser Octave Raguet? demande le prêtre à Éveline.

— Oui, sire. »

Puis, s'adressant au jeune homme :

« Voulez-vous épouser Éveline Santel?

— Oui, sire. »

Alors l'abbé donne au marié l'anneau béni, fait d'une corde d'or, qu'il passe au doigt de la nouvelle épousée. Et tout le cortège entre dans le sanctuaire, où la messe commence.

Le chant liturgique au xve siècle était mort. On le remplaçait par la musique profane, chansons bachiques ou dansantes dont les paroles étaient chantées sur des airs de cantiques. Quelquefois aussi, c'étaient les paroles des cantiques et des psaumes que l'on adaptait aux airs mis à la mode par Jean Dunstable, Tapissier, Carmen et Césaris, qui avaient « esbahi » Paris.

Delval avait cherché les vieux airs du « prince des

ménétriers », Jean Ockeghen, ceux de Régis, Caron, Domer, Obrecht Le Rouge, Jasquin des Prés, et rien n'était plus étrange que ces mélodies naïves égrenées sous les arceaux du temple.

Quand la messe fut achevée, le prêtre prit la tête du cortège nuptial et conduisit les nouveaux époux au domicile conjugal, dans la grande rue du bourg. Après avoir consacré la soupe au vin que, selon l'ancien usage, les conjoints mangèrent ensemble, il monta bénir la chambre et le lit, leur rappela leurs devoirs de tendresse et de support mutuel, et se retira, laissant les invités s'attabler au banquet de la noce qui devait durer jusqu'au soir ; on « balerait » ensuite jusqu'au chant du coq.

Une immense tente en drap de soie, recouverte de grosse laine, s'élevait dans le jardin de l'hôtel de l'imagier. Elle était chauffée par deux cheminées placées aux deux extrémités. On y avait dressé une longue table couverte d'une nappe de peluche.

Le seigneur de Pierrefonds présidait au repas, qui fut magnifique. Les luths et les harpes ne cessèrent de jouer.

Quand, sur la fin, on apporta les vins épicés pour le boute-hors, l'échanson présenta à Robba la coupe d'honneur, et toutes les voix crièrent : « Je bois à vous. » Et le châtelain répondit sans rire, avec la conviction d'un baron d'autrefois :

« Je pleige d'autant. »

Il récita les grâces et on commença à danser. Les

karoles[1], accompagnées de chants joyeux, emportaient les couples grisés de rire et de cris de plaisir. Malgré le froid, le temps étant superbe, on ne put retenir les jeunes gens... Ils sortirent de la tente, courant en farandole sous les arbres dépouillés du jardin. Robba, comme pour suivre des yeux leur course folle, vint au dehors s'appuyer au tronc d'un saule blanc.

Bientôt sa pensée fut loin du jardin illuminé. Toute cette joie lui faisait mal, et lorsque les hasards de la karole faisaient paraître à travers les charmilles défeuillées la robe blanche d'Éveline, il tressaillait douloureusement. Il croyait voir là, tout près, à portée de sa main, une forme radieuse dont le front pur était couronné de cheveux blonds. Un doux sourire éclairait son visage céleste :

« Edwige, chère Edwige! » murmurait Jasmin en tendant les bras.

Il essayait de suivre dans l'infini bleu son rêve, mais ses pieds cloués au sol lui refusaient tout service. Et il voyait Edwige s'éloigner, s'élever lentement de la terre...

Et la farandole courait toujours joyeuse. Lui seul souffrait, lui que tous enviaient. Mais nul ne connaissait le secret de son cœur...

Il s'arracha brusquement à la fête en prétextant l'heure tardive. Il ne partit pas cependant sans féliciter une fois encore les heureux époux. Il rappela même à sa jeune vassale les anciens usages qu'elle de-

1. *Karole,* ronde.

vait à présent observer. Le lendemain, la jolie Éveline recevrait de son mari le cadeau d'hyménée : des draps de soie et des tasses d'argent ; elle suspendrait à sa ceinture un gros trousseau de clefs et, pour la première fois tresserait ses longs cheveux jusqu'alors épars.

Le bon Robba termina en évoquant le doux tableau d'une maisonnée pleine du frais babil des petits enfants.

Et une mélancolie plus grande l'envahit ; il en oubliait son rôle. Il parlait d'une vie simple, ensoleillée du chaste amour d'une épouse entre mille choisie, d'une vie égayée des chansons et des rires des bébés roses.

Ce n'était plus le même homme. On l'écoutait avec autant d'émotion que de surprise. Soudain, il se ressaisit et, tournant court, sortit en hâte. Ce départ précipité stupéfia les assistants.

Combien eût été plus grand encore leur étonnement s'ils l'avaient vu distancer sa suite sur le chemin du château, en laissant la bise d'hiver glacer sur ses joues de grosses larmes.

*
* *

Il est sans doute intéressant d'ajouter à ce chapitre qui évoque la plus importante des cérémonies sociales du moyen-âge, le mariage, quelques mots au sujet du baptême et des funérailles dans la classe noble, cérémonies qui, tout en étant d'un intérêt moindre, ne laissent pas que d'avoir leurs singularités :

« Le baptême suivait immédiatement la naissance ; l'enfant

était porté en grande pompe au moutier — monastère — voisin. Dans beaucoup de provinces, les parents se refusaient à embrasser les nouveau-nés avant que le sacrement en eût fait des enfants de Dieu.

« Pendant tout le moyen-âge, le baptême par immersion fut combiné avec le baptême par infusion. On trempait trois fois le nouveau-né dans une cuve, une sorte d'auge; quelquefois dans un cylindre engagé entre quatre colonnes.

« L'enfant, enveloppé de draps d'or et de soie sarrasine, était porté au baptême par une jeune fille. En tête du cortège marchaient les dames; les hommes suivaient deux par deux.

« Les cérémonies du baptême étaient à peu près les mêmes qu'aujourd'hui, sauf une onction entre les deux épaules comme pour préparer l'enfant aux luttes chevaleresques.

« En Allemagne, on eut jusqu'à douze parrains. En France, pendant le XVe siècle, on se borna à trois : deux parrains et une marraine pour un garçon ; deux marraines et un parrain pour une fille. L'un tenait l'enfant par le milieu du corps et les deux autres par les pieds. Le concile de Trente décréta que désormais, il y aurait au plus un parrain et une marraine.

« Les parrains faisaient à leurs filleuls de riches présents en argent et en terres; les marraines leur donnaient un trousseau, un manteau d'écarlate, des pelisses, des chausses, etc.

« Les riches et les grands choisissaient parfois les parrains parmi les mendiants, « afin de se rappeler que les pauvres étaient vraiment leurs frères ». Cette coutume durait encore au XVIIIe siècle. Buffon eut pour parrain « le plus pauvre homme de Montbard » et pour marraine une mendiante. Il en avait été de même pour Montaigne et pour Montesquieu.

« L'enfant noble avait jusqu'à trois nourrices.

« En ce qui concerne les funérailles seigneuriales, aussitôt après la mort, on éloignait la femme et les enfants du défunt. Son corps était ouvert par le mire; ses entrailles et son cœur enveloppés d'épaisses étoffes de soie étaient portés au monastère voisin. On refermait ensuite le corps et on le lavait

avec de l'eau et des vins épicés, puis on le couchait sur son lit et on le recouvrait d'un drap.

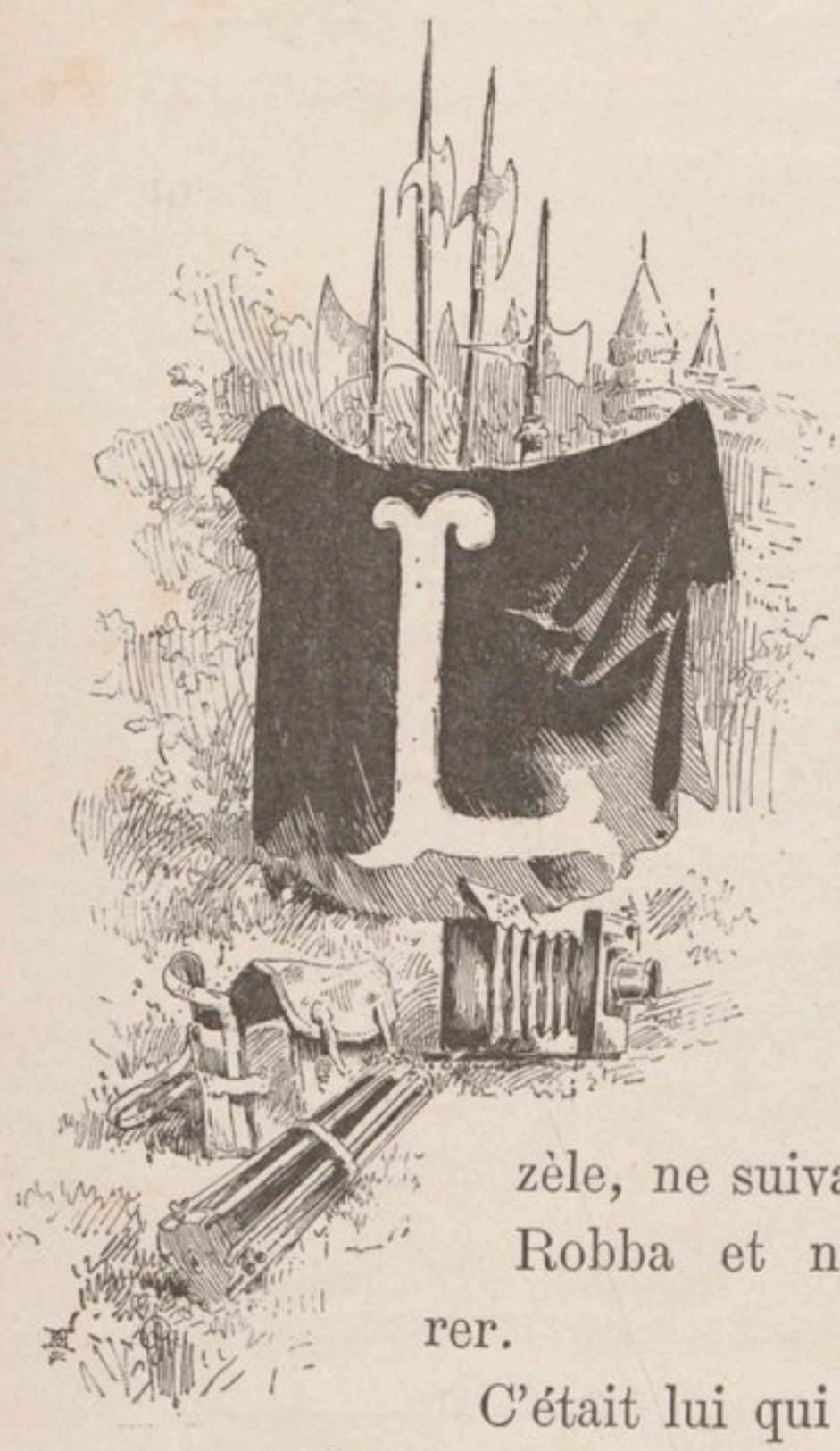
« Tous venaient le voir et priaient en pleurant.

« Avant de le mettre dans la bière, on l'enveloppait d'une pièce de satin; on accumulait autour de lui tous les parfums et les herbes odorantes qu'on pouvait trouver. La bière ouverte était simplement recouverte d'un drap de soie. On allumait cent ou deux cents cierges; vingt encensoirs brûlaient dans la pièce funèbre où priaient les chevaliers et les vilains assis par terre sur des tapis.

« Le lendemain on portait le seigneur à l'église où il passait la nuit, puis au cimetière. Chaque tombe était en pierre et ombragée par un arbre.

« Au retour de la cérémonie, la veuve faisait brûler toutes ses parures et toutes ses robes. » (D'après Léon Gautier : *La Chevalerie.*)

XVI



Le jeune chambellan, Pierre Dufresne, était pour le seigneur de Pierrefonds un précieux auxiliaire, aussi modeste qu'érudit. Nul plus que lui ne montrait de conviction et de zèle, ne suivait plus respectueusement Robba et ne semblait plus l'admirer.

C'était lui qui avait eu l'idée d'observer que, dans l'admirable reconstitution architecturale de l'ancien château par Viollet-le-Duc, on avait négligé de ménager les passages secrets qui couraient jadis dans l'épaisseur des vieux murs. Et les souterrains profonds, qu'en avait-on fait ?

Sur l'heure, Jasmin Robba mit à sa disposition les sommes qu'il fallait pour mener à bonne fin ces nou-

veaux travaux. Il le chargea de s'entendre avec l'État et les architectes ; les ouvriers arrivèrent.

A présent Pierrefonds était bien un vrai manoir d'antan. Rien n'y manquait, pas même les trappes à ressort et les passages mystérieux, connus seulement du maître et de son fidèle serviteur.

Oui, Lamberquin et ses amis ne furent pas mis dans le secret de tous les nouveaux aménagements. Il y eut certains corridors cachés où pas un d'eux ne pénétra. Ils en ressentirent quelque dépit et finirent par plaisanter Robba, en l'accusant de projeter de venir les « écouter penser » à pas de loup dans le mur, comme Louis XI au Plessis.

Du reste, Lamberquin déclara que si, par quelque passage ignoré, on faisait irruption de nuit ou de jour dans sa chambre, il appellerait à la garde et ferait feu de son arquebuse. Fauvel, non moins plaisant, tapissa son appartement d'un réseau métallique défendu par l'électricité, ce qui, dans ce milieu, était d'un étrange contraste.

Jasmin les laissa faire et dire et garda son secret.

Le principal couloir ménagé dans la muraille allait de son oratoire et de sa chambre à un souterrain qui se terminait en forêt. Il pouvait, quand il voulait, sortir par là du château. En raison, sans doute, du culte mystérieux qu'il exerçait loin des profanes, le châtelain de Pierrefonds tenait à garder secret le passage qui donnait accès à ses appartements privés.

Fauvel ne vivait pas moins singulièrement. La

gloire de Nicolas Flamel[1] l'empêchait de dormir. Il lisait nuit et jour le *Désir désiré* et *la Musique chimique*, composés, on le dit du moins, par le savant époux de dame Pernelle. Que n'eût-il pas donné pour retrouver le fameux livre d'*Abraham juif*, que Flamel étudia pendant vingt-quatre ans ! Peut-être y aurait-il découvert comme lui le secret du grand-œuvre et de la vie universelle ?

Fauvel était toujours sur la voie d'une trouvaille merveilleuse qui allait révolutionner le monde savant, et, pour travailler en paix, il s'enfermait dans un retrait mystérieux.

C'était une vaste salle qui occupait le dernier étage de la tour d'Alexandre. Robba, fidèle amoureux du pittoresque antique, avait fait aménager cette pièce en façon de cabinet d'un alchimiste du xve siècle, et Deschaumes avait dessiné pour son ami un costume d'ancien mage de la Chaldée, ressemblant à s'y méprendre à ceux des magiciens du moyen-âge.

Au fond, une haute baie en ogive laissait filtrer un jour pâle par le vitrail, où des personnages habillés de bure se détachaient sur un fond blanc dans l'attitude de la prière. Un filet jaune, auquel le soleil

1. *Flamel*, mort en 1413. Il acquit une immense fortune grâce aux rapports qu'il entretenait avec les Juifs, dont beaucoup mouraient en exil. Il fonda quatorze hospices, bâtit vingt-sept chapelles et dota sept églises. On inventa à son sujet une histoire, fantastique sans doute, pour charmer la folie de Charles VI ; on raconta que Nicolas Flamel et dame Pernelle, sa femme, avaient fait semblant de mourir et s'étaient réfugiés aux Indes. Des voyageurs prétendent les y avoir vus au siècle dernier !

donnait l'aspect de l'or en fusion, courait en bordure autour des saints nimbés d'argent.

Une longue table en bois de cèdre occupait le milieu de la pièce. En compagnie d'in-folios poudreux et de manuscrits richement enluminés, des instruments de musique, jetés dans un désordre pittoresque, couvraient cette table. Delval en jouait tour à tour pour bercer les savantes rêveries de son ami.

On eût vainement cherché dans ce laboratoire les serpents empaillés, les chouettes taciturnes, les crapauds aveugles, la chaudière magique, qui forment l'ordinaire appareil de la sorcellerie. Un fourneau chargé de cornues occupait un côté de la salle. Dans un renfoncement, un dais élevé surmontait une tablette qui supportait les œuvres des anciens alchimistes Bacon[1] et Albert de Bollstædt[2]. Au lieu du *Traité de la Kabbale,* dont la croyance populaire, au XIIe siècle, attribuait la lecture courante à ceux qu'on regardait comme des magiciens, on y voyait le *de Mineralibus* et le *de Animalibus,* où le savant dominicain se montre

1. *Roger Bacon,* né en Angleterre en 1214, mort en 1294, moine franciscain. Bien qu'il fût très supérieur à son époque, il croyait à la pierre philosophale et à l'astrologie. Il était savant en géographie, en astronomie et corrigea les erreurs du calendrier Julien. Il fit des observations ingénieuses sur l'optique, la réfraction de la lumière, l'arc-en-ciel, la grandeur apparente des astres; il décrivit la chambre noire et les miroirs ardents. On lui attribue faussement l'invention de la poudre à canon.

2. *Albert de Bollstædt,* surnommé le Grand, naquit en Souabe à la fin du XIIe siècle, se fit dominicain et enseigna les sciences et la philosophie à Paris. Il mourut en 1280 à Cologne. Son savoir était universel. On en a fait un magicien, mais les écrits publiés sous son nom sont apocryphes; le *Traité des secrets du grand Albert* lui est postérieur.

EN COMPAGNIE D'IN-FOLIOS POUDREUX... (Page 154.)

plus sage et plus réservé que son époque; on y voyait aussi le *Thesaurus chemicus,* de Bacon.

Fauvel se livrait sans cesse à des combinaisons, à des mixtures métalliques, et, le soir venu, les paysans attardés dans les champs n'apercevaient pas sans inquiétude les lueurs de couleurs variées qui éclairaient tour à tour la large baie.

« Voilà encore le sorcier qui travaille avec le diable, disaient-ils.

— Il paraît qu'il cherche à faire de l'or en fondant du fer et des cailloux.

— De l'or? Ce n'est pas ce qui manque, allez, là-dedans. M'est avis qu'il fait plutôt des diamants.

— Je me suis laissé dire, reprenait un autre, qu'il va trouver le moyen de ne pas mourir. Le châtelain est assez riche pour avoir envie de vivre éternellement. S'il était obligé, comme nous et tant d'autres pauvres diables, de peiner tout le jour durant, il se dirait qu'il doit faire bon se reposer quand on a fini sa tâche.

. . . . . .

— Entre nous, disait en même temps, au château, Delval à son ami Fauvel, que rêves-tu? Il n'y a plus grand'chose à inventer; la pierre philosophale est introuvable.

— Du tout.

— Oh! je sais bien que plus d'une fois on a prétendu que cette recherche avait enfin abouti. Un hardi filou n'a-t-il pas présenté à Sixte-Quint un lingot d'or qu'il

avait obtenu en faisant tout simplement fondre des ducats? Il comptait sur une riche récompense; le pape prit le lingot...

— Et lui donna une bourse vide : « Puisque vous pouvez faire de l'or, vous n'avez besoin, dit-il, que d'un sac pour le mettre. »

— En effet; mais cela n'explique pas le « du tout » dont tu viens de te servir.

— C'est que tu n'es pas au courant des travaux de nos éminents chimistes. On fabrique des diamants en petite quantité, c'est vrai; mais, enfin, c'est bel et bien du diamant; on fait de l'or aussi.

— Tu avoues donc que le XIXe siècle est supérieur au XVe siècle?

— Pas tant que tu le crois. Les alchimistes ont largement ouvert la voie aux savants d'aujourd'hui. Ils trouvèrent le bismuth, le foie de soufre[1], le régule d'antimoine[2], le phosphore; ils surent distiller l'alcool, volatiliser le mercure, obtenir l'acide sulfurique par la sublimation du soufre. Ils préparaient l'eau régale et plusieurs éthers, purifiaient les alcalis; ils avaient trouvé le moyen de teindre les étoffes en écarlate. Trois cents ans avant l'illustre Priesley, un Allemand, Eck Sulzbach, constata l'existence de l'oxygène. Jean-Baptiste Porta savait réduire les oxydes métalliques et colorer l'argent; Issac et Jean

1. *Foie de soufre*, mélange de pentasulfure de potassium et d'hyposulfite de potassium.

2. *Régule d'antimoine*, antimoine pur.

Hollandus fabriquaient des émaux et des gemmes artificielles.

— Oui; mais, à côté de ces savants, les Rose-Croix cherchaient le *grand-œuvre*.

— Ils le trouvèrent en découvrant bon nombre de mines.

— Veux-tu défendre aussi les sorciers? Vas-tu soutenir Corneille-Agrippa Nettesheim, qui, avec l'aide des démons incarnés dans ses deux chiens noirs, s'occupait à faire de l'or potable, à combiner des métaux avec des graisses et des sucs végétaux pour guérir toutes les maladies, conserver une perpétuelle jeunesse, rendre invulnérable, procurer des songes heureux, prolonger la vie, et...

— Oui, beaucoup de malheureux furent pris à ces sornettes diaboliques! Le maréchal de Retz, entraîné par le maudit Italien Prélati, ensanglanta ses châteaux de Mâchecoul et de Chantocé, et mérita le surnom de Barbe-bleue. Il saigna plus de deux cents enfants avec une épingle d'or, pour mélanger leur sang à ses mixtures. Je conviens qu'il n'a pas volé la hart ni le bûcher qui finirent sa vie...

Un page heurta à la porte :

« Messires, dit-il, le cor a sonné trois fois le dîner, et vous n'avez sans doute pas entendu; on m'envoie vous...

— C'est bien, Jehan, nous descendons.

— Allons, s'écria Deschaumes quand Fauvel et Delval entrèrent dans la grande salle où la table était

dressée, on s'oublie là-haut et on nous oublie. Que cherchais-tu donc aujourd'hui, Fauvel?

— Je cherchais... je cherchais le moyen de voir à mille lieues ceux à qui l'on parle, grâce au téléphone.

— A mille lieues, murmura Robba qui pâlit, voir à mille lieues! *la* voir peut-être! »

Et dans le rayon de soleil qui nimbait d'or les statues des Preuses, il crut apercevoir la figure d'Edwige.

XVII

De temps en temps, les Pierrefontains s'échappaient, laissant, dans la maison réservée à cet effet aux portes du bourg, le costume moyen-âgeux, pour endosser la livrée moderne. Ils couraient ensuite à Paris, comme des écoliers en vacances. Dieu sait si on leur faisait fête !

Le Tout-Paris rêvait de ce château des *Mille et une Nuits ;* mais il était sévèrement consigné à la porte d'Hector, et les élus ne devaient voir la herse leur livrer passage que de très loin en très loin, assez pour surexciter leur curiosité et trop peu pour la satisfaire.

Il ne s'agissait pas de corrompre les portiers ni les gardes. La conscience de ces gens-là était aussi inexpugnable que le fier donjon où les corneilles babillardes faisaient leur nid.

Cependant sir John Kaverly, reporter du *New Standard,* étant venu en France avec l'intention de visiter Pierrefonds et d'en rapporter pour les lec-

teurs de son journal un article à sensation, se mit en tête d'entrer à prix d'or dans la place.

Il avait beaucoup ri quand on lui avait affirmé, à Paris, qu'il serait contraint de se costumer à la mode de Robba pour pénétrer dans le castel. Il paria qu'il y serait reçu vêtu de son complet à carreaux, la lorgnette en bandoulière et la petite casquette nationale sur la tête. On le laissa dire.

Lorsqu'il arriva aux portes du bourg, il eut toutes les peines du monde à se décider à prendre au sérieux le portier ; mais le bonhomme n'entendait pas raillerie, et, devant l'offre d'une poignée de guinées, il enjoignit à Mr. Kaverly de déguerpir au plus vite, s'il ne voulait recevoir sur la tête un chaudron d'huile bouillante.

Le reporter se rabattit sur un habitant du bourg, qui en sortait vêtu à la moderne, allant au loin. Il l'aborda et le pria, moyennant récompense, de l'introduire à Pierrefonds. L'autre, qui était un pauvre statuaire que Robba avait tiré de peine, se fâcha tout rouge. Il prit sir John Kaverly au collet, et, quoi qu'en eût l'Anglais, solide gaillard, il l'envoya s'asseoir dans une cressonnière qui bordait le chemin et d'où il sortit furieux et teint en vert.

Piqué au jeu, le reporter ne balança plus. Le lendemain, au petit jour, non sans peine, et malgré le froid et la hauteur du mur d'enceinte, il s'introduisit par escalade, du côté de la forêt.

Il était bel et bien vêtu à la mode de Londres, et

portait sur son dos un sac de touriste, contenant un appareil à photographier.

Il s'avança gaillardement sans rencontrer personne. D'une clairière où il arriva bientôt, il découvrit le château et les manses des vilains. En attendant mieux, il allait commencer par « lever » ce paysage. Il eut vite fait d'ouvrir son sac et de monter son objectif, puis il disparut sous la toile qui recouvrait la chambre noire. Il n'y resta guère. Il venait de voir dans l'image renversée reflétée sur la glace de l'appareil cinq hommes d'armes, la pertuisane au poing, le haubert en tête, marchant droit sur lui.

Il n'eut garde de bouger. A la bonne heure! les lecteurs du *New Standard* palpiteraient! Qu'allait-on lui faire? L'arrêter, le conduire devant le fantaisiste seigneur? Tant mieux! En tout cas, son pari était gagné. Et quel bel article en perspective!... Il aurait voulu cependant photographier les lieux. Impossible! les hommes d'armes n'étaient plus qu'à deux pas. Terribles gens, ces hommes d'armes! Quelles allures rébarbatives! Sir John Kaverly eut un frisson délicieux.

On avait bien dit à l'audacieux qu'il courait le risque de finir la journée dans les cachots du donjon; mais il s'était contenté de répondre:

« Aoh! un sujet de Sa Majesté Britannique ne craint pas les fantaisies de mossié Robba... »

Il fut donc quelque peu stupéfait lorsque les hommes d'armes mirent rudement leur large main sur ses épaules.

« Ne touchez pas moa, fit-il, je étais citoyen de la libre Angleterre...

— Suivez-nous, messire.

— Je m'appelle John...

— Peu importe; suivez-nous au château.

— Very well, je visiterai l'intérieur.

— Vous visiterez surtout le dessous.

— Vous n'allez pas enfermer un gentleman en prison!

— Nous verrons bien.

— Aoh! je plaindrai moa au consioul de mon nation. »

Les hommes d'armes se mirent à rire.

« Allons, en route.

— Lâchez-moa. Je m'appelle sir John Kaverly, reporter du *New Standard*, et vous payerez...

— Tout ce que vous voudrez, messire; marchez d'abord.

— Et si je vôlais pas... »

Un homme d'armes enlevait son appareil.

« If you please, prenez garde à mon photographie... Et si je vôlais pas? répéta-t-il.

— Nous vous porterons.

— By god! ce était cômic bôcoup. »

Au fond, il trouvait l'aventure très drôle et, suivant les hommes d'armes, il arriva à la porte de la tour d'Artus.

Cette arrestation devait être une plaisanterie. On allait le conduire au châtelain de Pierrefonds, qui

« SUIVEZ-NOUS, MESSIRE... » (Page 162.)

était un gentleman lui aussi ; l'honorable reporter serait invité à sa table, et le *New Standard* publierait le lendemain une longue interview qu'on lui payerait à lui, John Kaverly, au moins cinquante livres.

Il commença à s'inquiéter quand, au lieu de monter le perron qui conduit au premier étage de la tour, les hommes d'armes prirent un escalier tournant qui semblait s'enfoncer dans les entrailles de la terre.

Après cinq minutes de marche à travers des souterrains mal éclairés par des soupiraux étroits, on descendit encore un escalier, et sir John Kaverly, se trouva dans une cave d'au moins sept mètres de hauteur, voûtée en calotte elliptique, avec une ouverture ogivale au sommet. Juste au-dessous de l'ouverture se voyait un « œil » d'environ un mètre trente centimètres de diamètre par lequel on plongeait dans un puits. Un frisson secoua le gentleman de la nuque aux talons.

« Vous allez laisser moa ici, dans ce trou?

— Non, messire.

— Le violence était extrême. Je pourrais tomber moa dans cette gouffre...

— Il n'a que quatorze mètres de profondeur, messire ; mais nous allons vous conduire dans un puits plus sérieux. »

Pour le coup, sir John Kaverly faillit claquer des dents.

« Marchez, » firent les hommes d'armes.

De nombreuses galeries se croisaient, et d'étroits

escaliers déroulaient leurs spirales dans l'épaisseur des murailles. On monta longtemps; enfin le prisonnier parvint à une chambre voûtée en arcs d'ogives, où l'air et le jour pénétraient par deux hautes meurtrières.

Un cordouan à fleurs rouges couvrait les murs de pierre; des tapis de peaux de bêtes étaient jetés sur le sol.

« Voici votre appartement, messire. »

Et les gardes disparurent avant que l'Anglais, qui redoutait pire, eût pu dire un mot.

Il regarda autour de lui. La prison était assez confortable. Un lit bas et large, enveloppé de courtines vertes, en occupait un des côtés; en face, une pignière, une table avec une écritoire, des cahiers et des plumes taillées, une Bible richement enluminée.

Sir John, rassuré, s'assit sur son lit et se mit à réfléchir. S'il était en prison, il était du moins enfermé dans le cachot des prisonniers de marque. Mais quelle étrange histoire! Le *New Standard* serait content. En attendant, son honorable représentant ne l'était guère. On lui accordait certains égards, évidemment; mais il était bel et bien en prison. A qui la faute? Il avait voulu voir, malgré gardiens et murailles. On l'arrêtait : le seigneur était dans son droit; là, par exemple, finissait son droit. Il pouvait le poursuivre, le signaler aux autorités du pays; mais il lui était interdit de le retenir, lui, sir John Kaverly, sujet de Sa Gracieuse Majesté la reine d'Angleterre. La plaisanterie avait assez duré.

Il était déjà sous les verrous depuis deux heures; on l'avait arrêté de bon matin. L'air vif de la forêt et l'émotion de l'aventure lui avaient donné de l'appétit. Il regarda autour de lui si la cruche d'eau et le pain noir des prisonniers de la Tour de Londres n'étaient pas à portée de sa main. Mais rien. On le jetait sur la paille humide des cachots, — une paille luxueuse à la vérité, — sans ajouter le régal d'usage. Voulait-on le faire mourir de faim?

Il se levait dans l'intention de heurter à l'huis, d'appeler pour réclamer à grands cris, quand la porte s'ouvrit.

Un geôlier parut suivi de deux hommes d'armes et d'un page chargé d'un plateau.

« Le petite facétie est assez long, déclara sir John Kaverly. Amenez moa tout de suite devant mossié Robba. »

Le geôlier, — il avait reçu des instructions, — le regarda froidement et lui dit :

« Vous allez tâcher d'être sage, mon ami, si vous voulez rester toujours ici; sinon les oubliettes sont au fond du corridor. Tenez-vous-le pour dit. — Pose le plateau, Jehan. — Voilà de quoi boire et manger. C'est encore trop pour vous. Le seigneur est bien bon? Ah! mon gaillard, vous avez voulu nous espionner!... Vous ne songiez pas que les guetteurs du château pourraient vous apercevoir à travers les arbres dépouillés; vous voilà pris. Vous êtes le second : on a pendu le premier. Votre tour viendra. Bien du plaisir...

— Misérêble!... Vô étiez fou!... Je dirai...

— Silence! ou gare. Nous avons des chaînes ici, monsieur l'espion. Et pas de menaces surtout. Vous voyez ces deux hommes d'armes... Ils sont là pour vous passer leur pertuisane au travers du corps. Bonsoir. »

On le laissa absolument ahuri, effrayé pour de bon, tout de même. Les choses prenaient une singulière tournure. Mais sir John Kaverly n'était pas poltron. Il finit par se remettre, et, attirant à lui le plat apporté par le page, y trouva une cruche de vin et un pâté de venaison, but l'une et mangea l'autre, et en déjeunant reprit tout à fait courage. Il achevait à peine de manger lorsqu'il se sentit envahi par une insurmontable envie de dormir. Il voulut lutter contre le sommeil. Inutile. Un soupçon affreux passa dans son esprit. N'était-il pas empoisonné, ou plutôt le vin qu'il venait de boire ne contenait-il pas quelque narcotique?

Il tenta de se lever, de crier, de se défendre. Impossible. Il roula tout à coup inerte sur le lit bas, et malgré sa peur, se mit à ronfler.

Il dormait d'un lourd sommeil depuis cinq minutes, quand la porte du cachot s'ouvrit. Le même geôlier qui avait si bien joué son rôle reparut, suivi d'un camarade, de Deschaumes et du jeune mire Octave Raguet.

Les deux geôliers déshabillèrent sir John Kaverly en un clin d'œil. Tout ce qui pouvait lui appartenir lui fut enlevé et empaqueté; on le revêtit d'une chemise

de grosse toile et d'une souquenille de pauvre diable, en vérité fort propre, mais de triste aspect.

Les quatre hommes ne pouvaient s'empêcher de rire. Les deux geôliers se retirèrent, et le jeune mire, tirant un flacon de son haut-de-chausses, versa quelques gouttes de son contenu dans la bouche entr'ouverte de sir John Kaverly, qui ronflait toujours comme un lazzarone.

Puis il sortit avec Deschaumes, en refermant soigneusement la porte du cachot.

Au bout de quelques instants, le prisonnier étendit les bras, s'agita, se retourna, éternua et finalement, bâillant aussi fort que s'il avait ronflé vingt heures, se remit sur ses pieds non sans un peu de peine.

Encore tout ébahi, il se demandait combien de temps il avait pu dormir. La même lumière tombait des meurtrières. Avait-il dormi une heure ou un jour? Tout à coup, gêné, ou plutôt inhabitué au costume dont on l'avait revêtu, il porta la main à son cou : plus de col; au côté : plus de poche. Il se regarda, il faisait assez clair pour qu'il distinguât la vérité.

Il restait là, bouche bée... se tâtant comme pour s'assurer qu'il avait bien sous sa main, en chair et en os, l'honorable sir John Kaverly, reporter au *New Standard,* vêtu d'un costume de la Cour des Miracles.

La stupeur fit bientôt place en lui à la colère. Il n'était pas permis de se moquer de la sorte d'un citoyen anglais. L'affaire n'en resterait pas là... Et furieux, cette fois, il saisit le plateau de son déjeuner et le lança

à travers sa prison. Le plateau accrocha la pignière et la Bible, et entraîna le tout sur le sol avec un fracas épouvantable. Les échos du souterrain répercutèrent ce tapage, et leur effrayante voix fit sur la colère du prisonnier l'effet d'une douche.

« By god! Et les oubliettes... Ils étaient capables de tout, ces Français... Ilest dangereux de jouer avec les fous... »

Sir John Kaverly n'eut pas le temps de se repentir davantage. La porte du cachot s'ouvrait de nouveau. Quatre hommes d'armes vinrent se placer à ses côtés, puis le geôlier entra.

C'en était fait de lui, on allait le jeter dans les oubliettes.

« Allons, en route, ordonna le geôlier.

— Je demandais mossié Robba... Je étais indignement violenté, je demandais justice!

— Eh bien! marchez. Nous vous menons dans la « salle du jugement ». Faudra-t-il vous y porter de force?

— De force... No, no; je ne craignais rien. Marchons. »

Il suivit son escorte à travers les méandres des corridors et des escaliers. Il ne tarda pas à arriver dans la grand'salle. Il revoyait enfin le jour... Il allait se trouver en face du fantaisiste nabab qui se jouait de lui. Mais il serait calme, très calme... Il se vengerait plus tard. Et un peu moins effrayé, le reporter reprenant en lui le dessus, il examina la grand'salle.

Sur l'estrade, étaient assis les membres du tribunal, présidé par le seigneur de Pierrefonds. Un riche fauteuil doré attendait le haut justicier. Robba prit place et chacun l'imita. Au banc des prévenus se trouvaient l'Anglais, un varlet accusé de désobéissance, — il avait fumé à l'office, — et un manant arrêté en flagrant délit de braconnage dans les garennes seigneuriales.

Le « maître des requêtes » présenta l'acte d'accusation du varlet prévaricateur; « l'audiencier » en fit lecture à haute voix, et les assistants écoutèrent dans un religieux silence.

« Qu'as-tu à répondre ? demanda Robba.

— Rien. J'avoue ma faute et suis prêt à en subir la peine.

— Promets-tu de ne pas recommencer ?

— Non, monsieur; ce n'est pas possible. J'aime mieux tout souffrir plutôt que de me passer de ma pipe.

— Eh bien ! je te condamne au bannissement. »

Le « secrétaire » enregistra la sentence sur une feuille de vélin, qu'un « clerc » enfila dans un cordon, et le condamné fut conduit hors de la salle et chassé du château, puis du bourg seigneurial, avec défense d'y revenir jamais.

Le braconnier, appelé à son tour, écouta tête basse la lecture faite par l'audiencier.

« Que peux-tu dire pour ta défense ? interrogea le seigneur.

— Je suis pauvre, j'ai cinq enfants, et...

— Et ?

— On me paye cher à la ville les levrauts que j'y apporte chaque semaine.

— Au lieu de les vendre à la ville, tu les donneras au maître-queux du château; il te les payera le double.

— Oh ! monseigneur, quel digne homme vous êtes !

— C'est bon, c'est bon ; un vrai sire de Pierrefonds t'aurait fait pendre ou bâtonner jusqu'à la mort. Va-t'en. »

Alors Jasmin Robba, comme s'il n'avait pas encore aperçu sir John Kaverly placé en face de lui, dit d'un air détaché :

« Et là, quel est ce truand[1] ?...

— C'est l'espion, monseigneur.

— L'espion ? Ah ! oui, l'homme qu'on a surpris sur nos terres...

— C'est à moa que vô dites...

— Silence ! Votre nom ?

— John Kaverly.

— Votre état ?

— Je comprenais pas *état*.

— Votre profession ?

— Reporter au *New Standard*.

— Reporter ? Je ne comprends pas *reporter*.

— Monsieur est un ancêtre de Théophraste Renaudot[2], père du journalisme, expliqua gracieusement Deschaumes.

1. *Truand*, vagabond, mendiant.

2. Théophraste Renaudot naquit en 1584 et mourut en 1653. Il n'appartient donc pas au xve siècle.

— Il suffit, reprit Robba : nous ignorons ce métier. Dans quel but vous êtes-vous introduit sur notre domaine ?

— Je vôlais voar.

— Voir quoi ?

— Le château et le monde...

— Sans doute pour amener ici des truands, des matois[1], des drilles[2] qui nous voleraient et nous mettraient à mal... Vous êtes quelque câgou[3], quelque espion...

— No, no, je souis Anglais...

— Qu'est-ce que cela prouve ?

— Je vôlais envoyer une grosse copie à mon journal et...

— Cette raison est inadmissible dans le temps où nous sommes. D'ailleurs, la preuve ?

— Quelle preuve ?

— La preuve que vous n'êtes pas un espion ?

— Je avais pas de preuve que mon parole d'honneur, déclara sir John Kaverly non sans noblesse.

— Tant pis; il vous faudra subir « l'épreuve de vérité[4] ».

Et comme le regard du prisonnier interrogeait :

« La torture, si vous aimez mieux, conclut Robba,

1. *Matois,* filou.

2. *Drille,* soldat licencié.

3. *Câgou,* chef de bande. Dans chaque province, le roi des truands avait, comme le roi, son bailli; c'était le câgou.

4. *Épreuve de vérité,* la question.

la question des brodequins[1], puis vous serez pendu haut et court à la plus haute tour du manoir[2].

Sur un signe du justicier, deux hommes d'armes s'approchèrent du reporter.

« Ne tôchez pas moa, je marcherai bien seul; mais tout le monde saura que vô êtes un fou, mossié Robba, un fou dangereux!... et je ferai envoyer vô à Cayenne... »

On l'entraîna.

Au fond de la salle, une draperie, se soulevant, démasqua une ouverture qui donnait accès dans la chambre de torture. Nul rayon de jour n'y pénétrait. Une torche de résine fichée dans le mur éclairait seule les profondes ténèbres.

Le patient y fut conduit et étendu sur un chevalet[3].

1. La *question* variait suivant les provinces : en Bretagne, on chauffait les pieds à un brasier ardent; à Rouen, on serrait les doigts dans une machine de fer; à Autun, on entourait les jambes de peau de vache, et on versait sur elles de l'huile et de l'eau bouillante, jusqu'à faire bouillir la chair et tomber les os; à Paris, on entonnait au patient une énorme quantité d'eau, ou bien on lui serrait les chevilles dans des brodequins de fer.

2. Les peines légères étaient l'amputation du nez, des oreilles, des lèvres, de la langue, la flagellation, la mise au pilori. Les supplices capitaux les plus ordinaires étaient la décollation et la pendaison, sans distinction de noble ou de vilain. Les hérétiques étaient brûlés sur un bûcher et leurs cendres dispersées. Les faux-monnayeurs étaient bouillis dans l'huile. On écorchait vifs, on empalait, on écartelait, on rompait les os et on exposait le patient sur une roue. A Avignon, on assommait avec une massue. En cas de haute trahison, on ouvrait le ventre au patient et on arrachait les entrailles qu'on brûlait sous ses yeux. Souvent le corps du supplicié était mis en quartiers qu'on accrochait aux portes de la ville. Un usage singulier permettait à une jeune fille de sauver un condamné en offrant de l'épouser. La rencontre d'un cardinal le sauvait également. (*D'après* Rambaud.)

3. *Chevalet*, instrument de torture.

Quand ses yeux se furent habitués à l'obscurité et distinguèrent ce qui l'entourait, il ne put réprimer un tressaillement d'horreur.

Un homme, maître Gaillet en personne, l'air sinistre, vêtu d'un justaucorps rouge et chaussé de bottines vertes, se tenait debout auprès de lui. Des crocs, des tenailles, des instruments d'aspect hideux pendaient au mur en lugubres trophées.

Sir John ferma les yeux et se mit à siffler le *God save the Queen;* mais ses lèvres tremblaient nerveusement. Robba le regardait en souriant.

Au moment où le varlet des « hautes œuvres » enfonça le pied du patient dans le brodequin redoutable, Sir John Kaverly eut une sorte de rugissement. Le sourire de Robba porta à son comble l'exaspération du pauvre reporter.

« Vô êtes un lâche homme, cria-t-il, vô insultez votre victime. »

Robba continuait à sourire.

« Je ne puis vous soumettre à l'estrapade[1], usitée seulement dans l'Orléanais, dit-il doucement; c'est dommage, ce serait bien plus amusant. — Allez, acheva-t-il. »

Le bourreau serra la vis.

Alors sir John Kaverly, eut la sensation très bizarre que le brodequin maudit se moulait au

1. *Estrapade.* On attachait un poids aux jambes du patient, et on l'enlevait par les bras avec une poulie pour le laisser tomber brusquement, ce qui lui disloquait toutes les articulations.

mieux autour de son pied nu. Il comprit aussitôt que cet instrument était en caoutchouc et que tout cela était un simulacre de haute justice seigneuriale.

Soudain rassuré et quelque peu fixé sur le caractère de son étrange bourreau, il résolut, en homme qui n'est point sot et prend son parti des choses, de jouer convenablement son rôle de victime.

Ah! le bel article qu'aurait le *New Standard!*

Il commença à pousser des hurlements affreux.

« Avouez-vous que...

— Rien. Je vôlais pas avouer.

— Serrez plus fort. »

Les cris redoublèrent.

« Vô pôvez couper à moa le langue, le nez, les oreilles; je avouerai pas.

— Quel entêté! Détachez-le et portez-le où vous savez, » ordonna Robba.

Il disparut par une petite porte, pendant que les hommes d'armes, enlevant sir John Kaverly, allaient le déposer dans une chambre magnifiquement tendue d'une tapisserie qui représentait les exploits des neuf Preuses. Deux chambriers le plongèrent dans un bain parfumé. On le revêtit ensuite d'un riche pourpoint de velours violet brodé d'or, et un écuyer le conduisit à la salle où le dîner était préparé.

« Voulez-vous, mon hôte, dit Robba en lui tendant la main, que nous scellions ensemble, à table, la réconciliation entre nos deux nations?... Mais ne vous avisez plus d'escalader mes murs. »

Le repas fut plein d'entrain. L'Anglais porta la santé du seigneur de Pierrefonds, en buvant du vin de Beaune dans un vase de Venise à anses d'or, simulant des branches d'arbres d'où tombaient des grappes de fruits en perles d'Orient.

« Mon hôte, dit Robba quand on quitta la table, gardez ce vase en souvenir de moi. »

Un chariot, attelé de quatre mules qui faisaient tintinnabuler leurs sonnailles et leurs grelots d'argent, attendait au pied du perron d'honneur. Ce fut dans ce brillant équipage que sir John Kaverly, regagna la gare, après avoir retrouvé aux portes du bourg son complet à carreaux et tous ses accessoires.

XVIII

Le temps passait avec une rapidité vertigineuse.

L'hiver avait fui, et le printemps mettait Pierrefonds en fête. Une grande chasse fut décidée pour le dernier jour de mai.

Il semblait que Robba, plus que jamais, voulût faire du bruit autour de lui, afin de ne pas entendre les plaintes de son cœur.

Il vivait son rêve, oui, sans doute; mais il n'avait pas trouvé le bonheur. Parfois, la nuit, il croyait le saisir, quand il s'enfermait jusqu'au matin dans son oratoire. On voyait alors, à travers les croisillons de la haute fenêtre, filtrer un pâle rayon, qui semblait une étoile égarée. Ce rayon provenait de la lampe d'or qui brûlait devant le portrait d'Edwige, placé depuis longtemps hors de tout regard profane, et Robba, le front dans sa main, oubliait le monde en le contemplant.

« La verrai-je jamais ? » songeait-il.

Il lui parlait, lui confiait sa peine; son âme avait

faim et soif des saintes tendresses. Oh! comme il l'aimerait!

« Edwige, chère Edwige, où êtes-vous? » murmurait-il souvent.

Une nuit, il tressaillit. Il lui semblait entendre un pas léger dans le mur. Mais il était bien sûr que le passage secret qui conduisait à l'oratoire n'était connu que de lui seul. Il rêvait...

Une autre nuit, il s'endormit, en pleurant, dans sa haute chaise à dais sculpté. Soudain, une voix douce comme un soupir de harpe murmura près de lui : « Courage! »

Il se dressa en sursaut. L'oratoire était silencieux comme à l'ordinaire, et seul, le vent de la nuit faisait vaciller la flamme de la lampe, dont le reflet animait le radieux visage de l'amie qu'il ne connaîtrait jamais.

Oui, jamais, car malgré son serment de tout ignorer du monde moderne, il n'avait pu s'empêcher un jour d'écrire aux Indes à Mr. Crampell. Il lui avait dit, dans une heure de mélancolie où tout son cœur s'était vidé, ses tristesses et ses rêves.

A cette lettre qu'il regretta, puis dont il fut heureux, puis qu'il maudit encore, sir Harry Crampell avait, de sa large écriture, répondu ce billet, terriblement énigmatique :

« Après l'épreuve, selon vos œuvres. »

Selon ses œuvres!... Le père d'Edwige, ce pratique industriel, pourrait-il le comprendre? Il ne donnait plus signe de vie et n'ignorait pourtant rien de l'exis-

tence de Robba. N'était-il pas le héros des échos de la presse de l'univers? Donc, en lui écrivant sèchement un mot si bref, Mr. Crampell laissait voir clairement qu'il le tenait pour indigne... A lui les millions de Philippe Robba, à lui ce fantaisiste, ce rêveur, ce metteur en scène, ce curieux, quelle folie!

Un beau matin, les deux ans écoulés, il se retrouverait dans sa mansarde, pauvre comme devant. Eh bien! il reprendrait sa toile des quatre saisons, son Printemps, son Été, son Automne et son Hiver, peints sur calicot, et revivrait avec ce décor, — riche seulement de souvenirs.

Riche!... Hélas! non; c'est appauvri qu'il fallait dire. Autant de souvenirs, autant de regrets maintenant, et sans cesse il souffrirait de cette suprême douleur : Edwige, cette délicate et douce créature, que d'un culte si dévôt il avait fait sa chose, son espoir et son but, Edwige resterait pour lui inconnue à tout jamais. Instruite par son père, elle rirait de lui « cet artiste! »

Ah! combien tant de craintes le rendaient malheureux! Mais que décider! Il était lancé, il irait jusqu'au bout. Il redoublerait de zèle moyen-âgeux et d'étrangeté pour oublier dans le bruit des fêtes son rêve et ses tourments.

Il commença donc par faire annoncer une chasse à courre, et ordonna les préparatifs d'un « Pas d'armes[1] ».

1. *Pas d'armes*, grand tournoi à la fin du xve siècle.

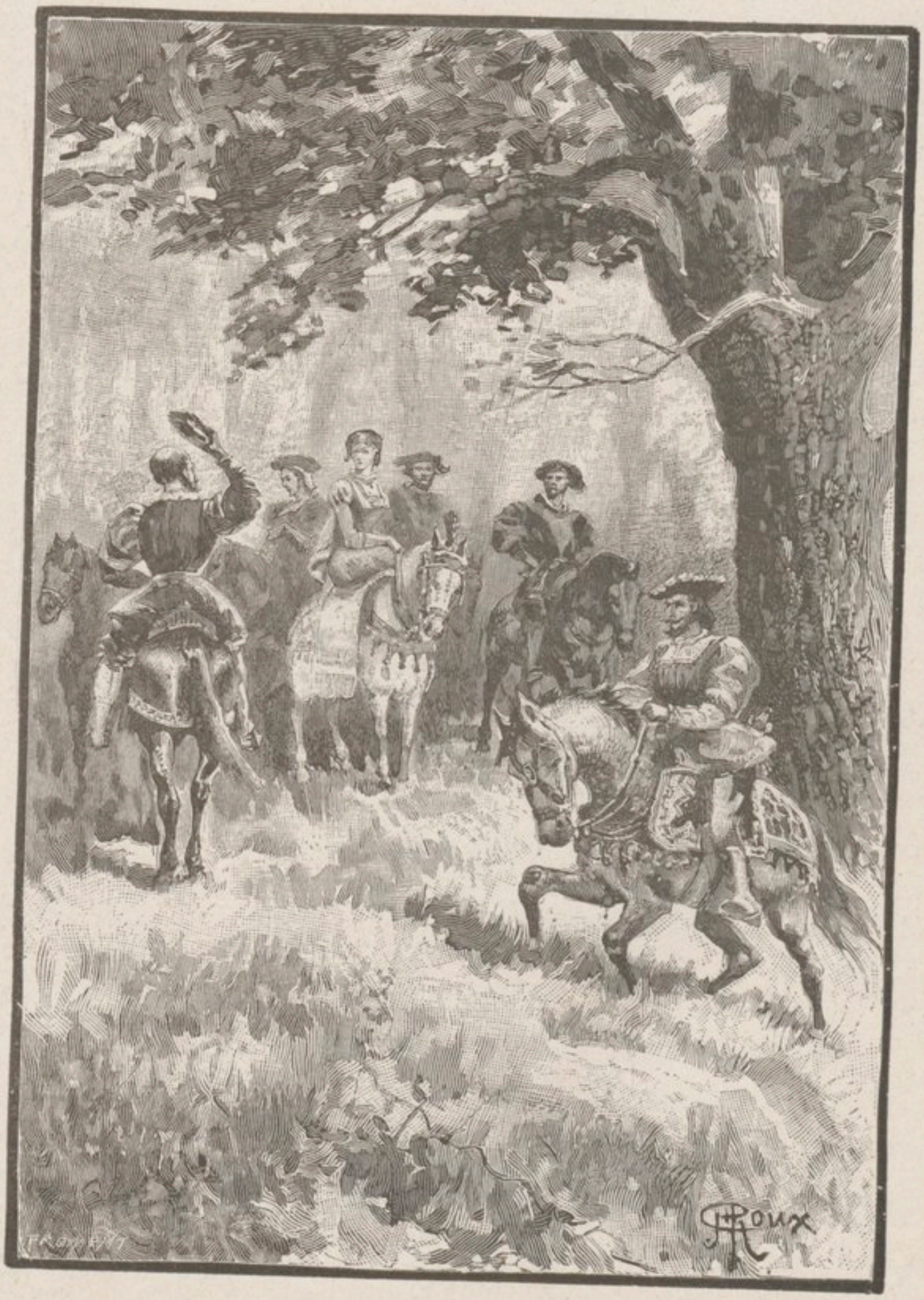
Il ne fut plus question dans Paris que des nouvelles magnificences projetées à Pierrefonds, et les heureux invités à la chasse se préparèrent à rivaliser de splendeurs.

Au jour dit, seigneurs et dames se pressaient dans la cour d'honneur. Ils étaient chaussés de grosses bottes, vêtus de surcots verts et de robes vertes tombant au pied des haquenées. Les costumes étaient de couleur verte pour se mieux dissimuler sous la feuillée.

Robba parut, accompagné de ses amis et, suivi de ses hôtes, gagna la chapelle pour y entendre chanter la messe de Saint-Hubert.

Pendant ce temps, les varlets de chiens faisaient sortir des chenils les dogues, braques, lévriers, chiens courants, allans et mâtins. Les veneurs, armés de gros fouets en nerfs de bœuf et garnis de clochettes, les accouplaient en meutes. Dans l'arsenal, les piqueurs préparaient les épieux et les couteaux. Les pages, dans la fauconnerie, chaperonnaient d'un bandeau d'étoffe la tête des oiseaux chasseurs : faucons, gerfauts, sacres, tagarots, laniers, éperviers, émerillons.

Enfin, la porte de la chapelle s'ouvre toute grande, et la bande joyeuse reparaît. Chaque chasseur, chaque chasseresse reçoit une longue verge destinée à écarter les branches qui barreraient le chemin. Puis, tous sautent à cheval, les dames assises à gauche, les pieds posés sur une planchette. Le pont-levis s'abaisse en grinçant, et la chasse s'éparpille sous bois.



LE RENDEZ-VOUS GÉNÉRAL ÉTAIT AU CARREFOUR DU CHÊNE TORDU. (Page 181.)

Le rendez-vous général était au carrefour du Chêne-tordu.

Les invités y arrivèrent par petits groupes. Dix heures sonnaient. On achevait d'installer le repas de chasse. Des nappes étendues sur l'herbe fine, semée de boutons-d'or et de marguerites cravatées de rose, étaient couvertes de mets recherchés. Les oiseaux chantaient, les damoiselles riaient. Les épices et les vins excitèrent bientôt une gaieté folle. Le falerne emplissait les gobelets d'or, et de ses fumées grisait tous ces jeunes fous.

Seul, Robba ne riait pas. L'œil perdu dans le vague, il semblait bien loin de la forêt ombreuse.

A ce moment, les varlets partis le matin pour épier le gibier vinrent rendre compte de leur mission. Les manants, mandés par droit de huage[1], reçurent les ordres des veneurs et s'éloignèrent en poussant de grands cris.

Le repas a pris fin et la chasse commence. Les veneurs vont les premiers, sondant les buissons et les taillis ; les hueurs suivent, menant tapage ; les varlets de chiens conduisent la meute qu'ils contiennent malaisément ; puis viennent les piqueurs munis d'épieux, les archers armés d'arbalètes, les pages sonnant du cor.

Le cortège des chasseurs se déroule le long des

1. *Huage,* droit par lequel le seigneur se faisait suivre à la chasse par les manants, qui servaient de rabatteurs et de leurs cris effrayaient la bête poursuivie.

allées. Les seigneurs, montant de hauts destriers, sont armés de coutelas suspendus au côté.

Les dames tiennent un faucon sur leur poing ganté.

La chasse erre longtemps par les bois.

Soudain le cerf est aperçu, et de grands cris s'élèvent : « par cy, par cy ! » les manants huent, les cors sonnent « la trouvée » ; les chevaux hennissent, les chiens aboient, les épieux se dressent : « Sus, sus, en avant ! » La meute et les chevaux roulent en bandes pressées dans les profondeurs du bois.

Le hourvari éclate à la lisière de la forêt, la bête traquée s'élance à travers la plaine. Les chasseurs, derrière elle, franchissent les clôtures, broient le blé, culbutent les troupeaux. Enfin, criblé de traits, le cerf va tomber au milieu de la meute.

Les dames n'ont pas pris part à cette chevauchée. Après avoir délivré les faucons du chaperon à deux sonnettes qui leur couvre la tête, et de la lanière de cuir qui les attache au gant, elles leur donnent la volée. Ils s'élèvent dans le ciel, fondent sur les oiseaux, font lever des sillons les perdrix et les cailles, chassent les canards hors des marais. Les pages courent en tous sens, les rires éclatent, les faucons abandonnent à grand'peine la proie conquise, dont on leur laisse la tête; les menues pièces de gibier gonflent les gibecières brodées de fils de soie et d'argent des chasseresses.

Et comme les cors sonnent la prise, elles se dirigent

vers les chasseurs, guidées par la fanfare de victoire.

Le cerf était pris, mais se débattait encore contre ses impitoyables ennemis.

Robba, le couteau en main, marcha vers la bête pantelante. Au moment où il allait la frapper, on le vit tout à coup pâlir et chanceler en criant : « Elle ! c'est elle ! »

Et du doigt, il montrait, non loin, la lisière de la forêt, que le soleil illuminait. Le cerf, profitant de la distraction du chasseur, lui lança un coup de ses terribles andouillers. Par bonheur, il ne l'atteignit qu'au bras ; l'épaisse broderie d'or de sa manche de velours préserva Robba, et Lamberquin, intervenant, abattit la bête aux applaudissements de tous.

Jasmin, lui, avait sauté en selle et courait au galop vers le bois. Où allait-il ? Sous la feuillée, personne. Que signifiait cette exclamation si imprévue : « Elle ! c'est elle ! » Avait-il donc aperçu, par l'effet d'un miracle, la reine de son cœur, Edwige, sa douce Edwige ?

Quoi qu'il fît, il ne put retrouver la fugitive apparition. Il était sûr pourtant d'avoir vu, bien vu une femme montée sur une haquenée blanche et suivie d'un cavalier dont les traits, qu'il avait pu distinguer, rappelaient ceux de sir Harry Crampell.

Il revint une demi-heure plus tard, pâle, sombre, sans vouloir expliquer le cri qu'il avait jeté.

Il parut évident à plus d'un que le sire de Pierrefonds était sujet à d'étranges hallucinations.

On avait lié le cerf par les pieds; on le suspendit à une branche, que quatre piqueurs portèrent sur l'épaule, et la chasse reprit le chemin du château.

Les dames et les seigneurs allaient maintenant se préparer au souper. Les hommes se débarrassèrent de la poussière de la journée; les femmes firent toilette, et, jusqu'à l'aube, les joyeuses karoles éveillèrent les échos du manoir.

Robba considérait cette joie sans y prendre part.

« A quoi pense-t-il? murmuraient les jeunes gens.

— A qui rêve-t-il? » se demandaient les femmes.

Et lui, l'œil fixe, les lèvres serrées, répétait inconsciemment : « Je l'ai vue, cette fois, je l'ai bien vue! »

Pour rien au monde il n'eût voulu se distraire de cette obsession; au contraire, il s'y complaisait.

XIX

Cependant Robba ne se désintéressait pas du bien à faire autour de lui. Richesse oblige autant que noblesse, et l'or n'endurcissait pas son cœur. Il était au contraire pitoyable aux maux d'autrui, et Lamberquin en aurait eu long à raconter.

Il cumulait, l'excellent Lamberquin. Tout à la fois grand-maître des cérémonies et argentier, sa tâche n'était pas une sinécure, tant s'en faut. Il réglait les divertissements du château et pourvoyait aux besoins renaissants des pauvres gens que la charité attire, et qui vont à elle comme les phalènes vont à la lumière. D'abondants subsides soutenaient nombre d'œuvres pies : asiles, hôpitaux, hospices, rien n'était oublié. Pas une liste de charité

qui ne portât en tête un mystérieux J. R. suivi d'un chiffre magnifique. La réputation de philanthrope aimable et intelligent de Jasmin Robba était établie, et le respect arrêtait les railleries que pouvaient mériter ses excentriques fantaisies de nabab.

Il avait particulièrement comblé de ses libéralités le département de l'Oise, qu'il habitait, et le préfet n'avait pas manqué de le remercier par lettre en termes chaleureux.

La lettre était revenue, avec cette mention sur l'enveloppe : « Refusée. » Une petite note de l'Administration des postes y était jointe et prévenait M. le Préfet que « M. Robba, de Pierrefonds » n'acceptait aucun pli arrivant à son nom aux mains des facteurs. Il ne faisait d'exception que pour les missives venant de l'Inde.

Le préfet était homme d'esprit. Il comprit cette nouvelle étrangeté. Il désirait pourtant remercier son « vassal ». Il « commandait » le « pays[1] », Jasmin Robba était donc bien « son vassal ». Mais pouvait-il lui envoyer un courrier à la mode du xve siècle? On rirait de lui; il s'attirerait quelque blâme.

Quel contre-temps!

Il tenait, comme tout le monde, à mieux connaître le singulier nabab, — non sans raison autre que la curiosité : le département manquait d'argent; une œuvre

1. *Pays*. Les pays sont les *pogi* gallo-romains, les différents territoires d'une même province; Beauvais, chef-lieu du département de l'Oise, était autrefois le chef-lieu du Beauvoisis, de la province de l'Ile-de-France.

de bien, que le préfet avait à cœur de mener à bonne fin, risquait d'échouer misérablement. Il s'agissait de la construction d'un immense dispensaire, avec sanatorium pour les enfants de la classe ouvrière. Cinq cent mille francs auraient suffi. Où les prendre ? Ah ! si le fantaisiste et bienfaisant seigneur de Pierrefonds avait voulu s'intéresser à l'œuvre du préfet, quel triomphe !

Eh bien ! on dirait ce qu'on voudrait : M. le préfet et Mme la préfète passeraient le fameux examen de la tour d'Hector ; les ennemis de la préfecture auraient beau jeu. Si on criait, le préfet fermerait la bouche aux plaisants, en rapportant de Pierrefonds les cinq cent mille francs qui manquaient pour une œuvre si belle.

M. le préfet, rêvant ainsi, en était à cette résolution, quant il entendit du tumulte au dehors. Le bruit continuait. Au moment où il se levait pour aller regarder à une fenêtre, un huissier entra en coup de vent dans le cabinet préfectoral, — et non sans émotion dit :

« Monsieur le préfet, il vient d'arriver, dans une espèce de diligence, un individu habillé comme au théâtre, qui est là et demande à parler à M. le préfet de la part du seigneur de Pierrefonds.

— Vraiment ?

— Si monsieur le préfet veut regarder à la fenêtre, il verra la voiture. Les gens s'arrêtent, et, comme on a deviné d'où venait l'équipage, il y a des pauvres qui se sont mis à crier : « Vive Robba ! Vive le seigneur de Pierrefonds ! » Et tout le monde applaudit. On disait d'abord que M. Robba était dans la voiture ; on

se trompait : il n'en est descendu qu'une espèce de courrier en grand costume. »

M. le préfet, se levant, vit en effet au pied du perron de la préfecture une sorte de carrosse d'autrefois attelé de quatre chevaux. Le tout formait un ensemble étrange, mais qui ne paraissait pas extravagant. Par quelques concessions au modernisme, Lamberquin, ordonnateur de ce voyage, avait évité, dans l'équipement des bêtes et des gens, et dans l'arrangement de la voiture, tout ce qui pouvait trop attirer les regards.

Seul, le héraut d'armes, unique voyageur sorti du carrosse, resplendissait d'un éclat du plus pur moyen-âge.

Le préfet revint s'asseoir à son bureau.

« Faites entrer le messager, ordonna-t-il.

L'huissier se retira. On entendit du bruit dans l'antichambre où accourait toute la valetaille de la préfecture et les employés des bureaux. La porte s'ouvrit à deux battants, et un superbe héraut d'armes apparut portant une bannière au blason de Pierrefonds. Il était revêtu d'un costume de velours incarnadin ; sur sa poitrine et sur sa manche gauche était brodé l'écu de son maître avec sa devise : « Rien n'est si beau que ce que j'aime ».

Il marcha fort noblement jusqu'au préfet, qui souriait. Ce héraut était un artiste au courant de son rôle. Il s'inclina et remit au fonctionnaire un large pli dûment scellé.

Quel que fût le respect qu'on professât pour M. le

M. LE PRÉFET AYANT DÉCACHETÉ LE PLI. (Page 189.)

préfet, la porte de l'antichambre était restée entr'ouverte, et l'on apercevait des têtes de curieux par l'entrebâillement. Une porte latérale s'ouvrit, et M^mo la préfète en personne entra sous un prétexte quelconque. Au même moment, d'un autre côté, fit irruption le chef du cabinet, qui avait l'air d'apporter des papiers importants.

L'arrivée du héraut mettait la préfecture à l'envers. M. le préfet souriait toujours. Mme la préfète s'assit dans un fauteuil, et M. le chef du cabinet se plaça derrière le siège préfectoral.

M. le préfet, ayant décacheté le pli, lut, en véritable érudit et à haute voix, la missive suivante, écrite sur authentique parchemin :

A TRÈSILLUSTRE ET TRÈSCHEVALEUREUX SIRE OMER

DE FOLLEVILLE, BAILLY[1] DU ROY,

(Il n'y avait point de doute : le nom d'Omer de Fol-

1. Beauvais était autrefois le siège d'un bailliage. Le nom de bailli fut donné jusqu'à la Révolution à des officiers qui exerçaient pour le roi les emplois civils et militaires. Le bailliage du Beauvoisis dépendit plus tard du gouvernement de l'Ile-de-France et de la généralité de Paris. Il ne faut pas confondre les gouvernements avec les provinces. François Ier, qui les institua, en créa neuf; sous Henri III, il y en eut douze; depuis Louis XIV, il y en eut trente-deux grands et huit petits. Quelques-uns des grands gouvernements comprenaient deux provinces; les petits étaient enclavés dans les grands. Les généralités ou intendances ne correspondaient ni aux provinces ni aux gouvernements. On en comptait trente-trois. Un intendant choisi par le roi était placé à la tête de chacune d'elles; ses attributions étaient fort étendues. La *généralité* était une circonscription du territoire dans laquelle était établi pour le recouvrement des impôts un bureau des trésoriers *généraux,* d'où le nom de *généralité.*

leville était bien celui de l'honorable fonctionnaire. « Bailly du Roy » voulait dire « préfet de la République ». Voyons la suite.)

« Vous estes deuement adverty, Seigneur très « illustre, qu'il est à la mienne volonté de me dire « vostre très humble vassal.

« C'est la cause pourquoy præsentement je metz la « plume au vent, espérant que par bénigne faveur « vous accepterez ceste asseurance et la preuve que « j'y joincts qui est le tribut d'usaige, lequel je vous « doibs, car à moi rien ne fault attribuer fors humble « subjection et obédience à vos commandements.

« Plus y a.

« Voulant, je, vostre humble esclave, accroistre « vos passe-temps davantaige, vous offre d'assister « au Pas d'Armes annoncé sur nos terres pour dans « vingt jours d'icy et ordonné selon l'enseignement « de la chevalerie. Et souhaite que vous y paraissiez « accoustré comme la coutume le veult pour vostre « rang, et ceulx de vostre suyte mesmement revestus « de riches et plaisans habitz.

« Par quoy une fois de plus, je rendrai grâce à Dieu, « mon conservateur, de ce qu'il m'a donné povoir « veoir l'antiquité joyeuse refleurir en ce temps-cy. « Et ce que præsentement vous escriz n'est tant affin « qu'en ce train somptueux vous veniez, que de arrester « la calumnie de certains misantropes et agelastes « déchaînés contre moy.

« Vous me serez contre les calumniateurs comme

« un second Hercules Gaulloys en sçavoir, preudence,
« éloquence, puissance et autorité.

« Au surplus, vous promettant, sur nos terres,
« aménité, sérénité, commodité, délices et honnestes
« plaisirs de vie saine et courtoise; et priant Dieu
« pour conservation et accroissement de ceste vostre
« grandeur.

« Nostre Seigneur vous maintienne en sa saincte
« grâce.

« De Pierrefonds, ce 3 de juin 14XX.

« JASMIN ROBBA. »

Quand M. le préfet eut terminé, le héraut s'avança, et, toujours imposant, lui remit le tribut annoncé : un petit coffret que Mme la préfète fut la première à ouvrir. Elle en sortit un cachet, une merveille ciselée par Benvenuto Cellini[1]. C'était une colonnette d'or surmontée d'une couronne de diamants enchâssant une perle admirable.

L'écrin contenait encore une enveloppe ; toute moderne et toute simple, cette enveloppe, Mme la préfète la tendit à son mari. La suscription en était fort banale :

M. OMER DE FOLLEVILLE

PRÉFET DE L'OISE.

BEAUVAIS.

(*Personnelle.*)

1. Cellini est le plus grand maître ciseleur de la Renaissance.

M. le préfet l'ouvrit; il en sortit d'abord une carte de visite :

CH. LAMBERQUIN

CHATEAU DE PIERREFONDS.

Au-dessous, ces mots :

Au nom de M. Jasmin Robba, pour les ouvriers malades ou blessés.

M. le préfet prit dans l'enveloppe un simple chiffon de papier à vignettes de couleur :

« Un chèque! » dit-il.

M. le chef du cabinet, vivement intéressé, lut par-dessus son épaule :

« Cent mille francs !

— Oui, cent mille francs! M. Robba est un homme étrange, mais c'est un homme de bien. »

Et s'adressant au héraut :

« Allez, mon ami, retournez près de votre maître. Assurez-le de ma reconnaissance et de mes remerciements. Je ne manquerai pas de me rendre à son invitation. Je le prierai même de me recevoir la veille du tournoi. Mon bonheur sera grand de causer longuement avec un si distingué philanthrope. Et je n'irai pas seul à Pierrefonds. »

Le héraut s'inclina, fit demi-tour et disparut. On entendit de nouveau des bravos et des cris au dehors. Le carrosse s'ébranla et partit au galop, mettant en émoi les paisibles habitants de Beauvais.

XX

Vingt jours sont bien vite passés.

Il faisait un soleil de juin magnifique quand, vers dix heures du matin, la veille du commencement des fêtes du tournoi annoncé en si grande pompe, deux landaus prirent, à la porte de M. le maire de Pierrefonds moderne six personnes en costume moyen-âge et les conduisirent jusqu'à l'entrée du bourg de Pierrefonds ancien.

Ces six personnes étaient M. le préfet de l'Oise et Mme la préfète, le sous-préfet de Compiègne, le chef de cabinet du préfet, sa femme et un conseiller de préfecture.

M. le préfet venait, en cérémonie, visiter son vassal, et ne s'en cachait point. On dirait ce qu'on voudrait! Il était habillé avec grâce d'un magnifique costume de haut et puissant seigneur. Mme la préfète portait, avec non moins d'aisance, le costume d'Anne de Bretagne et s'amusait du meilleur cœur du monde.

Toute leur suite rivalisait de bon goût et d'entrain.

Seul, le conseiller de préfecture, un joyeux vivant, gros comme quatre et habitué aux vêtements amples, ne se considérait pas sans inquiétude en justaucorps et en pourpoint.

Le cortège préfectoral, au saut des landaus, trouva la porte du bourg encourtinée de riches tentures; un tapis de roses couvrait le chemin. Les corporations se développaient sur deux rangs avec leurs bannières et leurs cierges d'honneur. Des ménétriers soufflaient dans des trompettes d'argent, jouaient de la flûte et battaient du tambour. Robba attendait à l'issue de la voûte, présentant les clefs de Pierrefonds « en une nef d'or ». Le préfet les prit sans rire. Le châtelain avait l'air si convaincu, il était si bien pénétré de son rôle qu'il y aurait eu scrupule à le railler.

Dans un discours fort bien tourné, d'un archaïsme délicat, Robba souhaita la bienvenue à son suzerain et à sa suzeraine, à laquelle trois « gentes damoiselles » offrirent trois bouquets, l'un de roses, l'autre de jasmin, le troisième de lilas, qui à eux seuls remplirent un carrosse.

Mme la préfète embrassa les trois jeunes filles, et M. le préfet, se laissant aller à une improvisation d'autant plus heureuse qu'il l'avait, à tout hasard, préparée dans le silence du cabinet, répondit à « messire Jasmin Robba, son féal ».

Son discours était fleuri de latin, et Lamberquin y nota au vol deux ou trois jolies choses : « le domaine de l'art et du rêve »; « vous avez rajeuni le vieux pays de

France », « votre hypocras sera pour nous l'eau de Jouvence ».

M. le préfet, enthousiasmé, parlait quasi en vers.

Quand il se tut, les habitants du bourg crièrent : « Largesse ! Noël ! Vivat ! » On applaudit M. le préfet ; et Jasmin, ses amis et ses hôtes se dirigèrent vers le château, précédés de musiciens. Robba donnait la main à Mme la préfète, et Lamberquin servait de cavalier à la femme du chef du cabinet. M. le sous-préfet et M. le conseiller venaient ensuite, admirant tout et applaudissant fort aux bons mots de M. le préfet. Deux pages soutenaient la traîne de chacune de ces dames et les chemins étaient jonchés de fleurs.

Le cortège s'arrêta devant les maisons les plus curieuses du bourg. Mme la préfète ayant fort admiré chez maître Orlietti, l'orfèvre, « un émule de Benvenuto Cellini », une délicieuse parure en vieil argent, sur un signe de Jasmin Robba, Mlle Orlietti, qui savait sur le bout du doigt son moyen-âge, fléchit le genou et offrit la parure à Mme la préfète qui eut les larmes aux yeux.

M. le préfet remercia, non moins touché, et fit prendre par le chef du cabinet le nom de M. Orlietti, « un artiste de haute valeur, dont il se souviendrait à l'occasion ».

Enfin on arriva au château. M. le conseiller, fort essoufflé de la montée, en fut bien aise. Les dames se reposèrent dans une *chambre de parement* en causant avec Robba, toujours chevaleresque. Les autres sei-

gneurs se promenèrent au jardin où le couvert était dressé.

Lamberquin servait de cicerone au préfet :

« Vous ignorez, je gage, monsieur le préfet, lui dit-il, d'où vient cette expression si souvent usitée : « le couvert est mis ». Nous allons nous asseoir à table, l'explication est de circonstance.

— En effet, j'avoue que j'ignore...

— Eh bien ! autrefois les plats étaient apportés *couverts* aux repas, et le seigneur avait seul le droit de les découvrir pour permettre au maître d'hôtel d'en faire l'essai. D'où l'expression : le couvert est prêt, le couvert est mis. »

Le préfet écoutait en souriant. Il s'intéressait vivement à tous les détails de cette vie étrange qui se déroulait devant lui.

Après le dîner, pendant que les dames, les damoiseaux et les chevaliers devisaient et jouaient au billard, sorte de crocket où les boules étaient chassées sur le sol avec des crosses de bois, le préfet et Jasmin Robba, assis à l'écart, causèrent.

Le fonctionnaire, incidemment, amena la conversation sur l'œuvre révée, ce fameux dispensaire avec sanatorium qui lui vaudrait la reconnaissance des ouvriers, l'approbation du ministre, etc.

Robba l'interrompit, souriant :

« Vraiment, cinq cent mille francs suffiront pour sauver tous les ans cinq cents enfants pauvres, de la misère, de l'ignorance et du mal ?

— Assurément.

— Pardon... un ordre à donner... je suis à vous. »

Il s'éloigna et revint bientôt. Il portait un pli qu'il tendit à son hôte. Et très simple :

« Voici un million, monsieur, vous en sauverez mille. »

M. Omer de Folleville lui prit les deux mains, tout ému :

« Ah! monsieur, le département et l'État ne sauraient trop... »

Mais Robba l'arrêtant, très grave :

« Vray Dieu, mon cher seigneur, point d'éloges en ce languaige icy hérétique. Rien si cher ne précieux est que le temps. Employons-le en bonnes œuvres. Quant à l'argent — misère! »

Et s'inclinant devant M. le préfet quelque peu ébahi, le bon Robba retourna près des dames.

« Je suis sûr, monsieur, dit le poète Arbel, témoin de l'étonnement de l'honorable fonctionnaire, que notre excellent ami s'est permis de vous jouer un tour de sa façon.

— En effet, monsieur, il vient tout simplement de me donner, pour une bonne œuvre, une somme énorme, et quand j'ai voulu le remercier...

— Il s'est esquivé en vous parlant la langue de Marot. Il n'en fait jamais d'autres. C'est un incorrigible fantaisiste. Mais que de bonté en lui! Ceux qui ont comme moi le plaisir de vivre dans son intimité lui découvrent chaque jour de nouvelles qualités d'esprit

et de cœur. Son âme est ouverte à toutes les idées nobles et généreuses.

— C'est vrai. Cependant M. Robba m'inquiète. J'ai quelque habitude des hommes, et me déclare trop dévoué dès maintenant à cet esprit d'élite pour ne pas exprimer à l'un de ses fidèles une crainte : M. Robba a d'étranges regards et de bizarres revirements. Je vais peut-être un peu loin, mais ne croyez-vous pas qu'il ait là quelque chose? »

Et, de l'index, le préfet toucha son front.

« Hélas! c'est notre souci à nous qui lui avons voué une affection sincère. Il est la proie d'une manie bien inoffensive; mais enfin une manie peut mener à la folie. Cela s'est vu. Une manie s'aggrave. Robba se nourrit de chimères contre lesquelles nous ne pouvons rien... Il est à croire, cependant, que tant que ces caprices ne rencontreront pas d'obstacles...

— Alors même qu'ils n'en rencontreraient pas, M. Robba court un danger. On ne vit pas impunément dans une perpétuelle ivresse. Vous êtes tous ici des fumeurs d'opium, des mangeurs de haschich.

— Nous usons de réactifs; nous allons à tour de rôle nous retremper à Paris, de temps en temps. Seul, Robba ne nous imite point. Il vit cloîtré en son rêve, brûlant de nous ne savons quelle étrange passion.

— Parbleu! mes craintes sont justes. Il a quelque chose... Il faut veiller sur lui. Je me propose de l'entretenir longuement pour bien connaître son état d'âme. Quel singulier caractère!

— N'est-ce pas?

— En définitive, il a une réelle influence sur les arts et même sur les mœurs du temps. Voyez ce qui se passe à Paris. On est un peu comme ici : Paris semble perdre la tête. On rencontre à présent sur le boulevard des gens en costume moyen-âgeux. La Comédie-Française joue le *Mystère de Huon de Bordeaux;* on ressuscite la Basoche, et il est à craindre que, par amour de l'archaïsme, les truands ne renaissent de leurs cendres avec leur formidable organisation, qui donnerait du fil à retordre au préfet de police. »

Portée sur ce terrain, la conversation amena bien vite les deux causeurs à parler des menus incidents du jour.

Le temps s'écoulait. Jasmin Robba réunit ses hôtes pour leur faire visiter le château en détail.

L'heure du souper arriva, et ce fut seulement après le repas du soir que, dans l'embrasure d'une haute fenêtre du salon des Preuses, tandis qu'au dehors jouaient les ménétriers et chantaient les chœurs, le préfet eut loisir de converser à l'aise avec Robba.

« Mais enfin, mon cher hôte, lui dit-il, d'où peut vous être venu cet amour extraordinaire du moyen-âge, ce culte profond que vous professez pour ces temps arriérés?

— Arriérés, monsieur! Oh! que non pas. Comme l'humanité valait plus et mieux alors! Je peux vous prouver que, sur plus d'un point, nous avons reculé, et que le XIXe siècle est en retard.

— Allons donc!

— Croyez-vous, par hasard, que la femme ait beaucoup à se louer des progrès actuels?

— Mais...

— Quelle différence pour elle entre autrefois et aujourd'hui! Un des caractères les plus essentiels de la civilisation du moyen-âge, c'est le culte respectueux de la femme. Les hommes d'alors ne se croyaient pas seulement tenus de la protéger pour sa faiblesse, ils lui vouaient un sentiment exalté de vénération et de tendresse. On n'était vraiment grand et noble qu'après s'être choisi « une dame ». On se parait de ses couleurs au combat; pour elle on joutait dans les tournois; pour elle on occupait, la lance en arrêt, les défilés des Pas d'Armes afin de contraindre tous ceux qui passaient à confesser qu'elle était la plus noble, la plus chaste et la plus belle. C'était pour elle qu'on faisait le vœu du paon...

— Le vœu du paon?

— Vous l'entendrez au banquet qui suivra le tournoi, monsieur. L'homme d'antan cherchait la gloire uniquement pour l'offrir à sa dame; il associait son culte à celui de la Reine du ciel.

— Vous êtes un enthousiaste, mon cher hôte. Si les femmes vous entendaient, elles ne pourraient qu'applaudir. Tous mes compliments. On n'est pas plus chevalier.

— Et savez-vous que, au xve siècle, le rôle économique de la femme dans la société ne ressemblait nul-

lement à celui qu'elle doit remplir aujourd'hui. Elle était *Dame*, c'est-à-dire maîtresse, souveraine. Elle avait sa place aux cérémonies d'hommage et d'investiture. Elle gardait le droit de contrôler l'administration de son mari; elle pouvait succéder aux fiefs et devenait alors chef d'armée, chef de justice, patronne des églises. Les bourgeoises elles-mêmes prenaient part, en certaines provinces, aux élections pour les États-Généraux. Si elles se livraient au négoce, elles pouvaient intenter une action judiciaire sans aucune autorisation de leur mari.

— A vous croire, mon cher hôte, le xve siècle était l'âge d'or de la civilisation. Mais que d'ombres à votre tableau! Vous oubliez que ceux dont vous évoquez le souvenir, ceux qui étaient libres, estimés, aimés, heureux, n'étaient pas deux cent mille sur toute l'étendue du territoire, et qu'au-dessous d'eux agonisaient les humbles asservis. Et les guerres intestines, les guerres de religion, les famines, les supplices... Avouez au moins que la douceur actuelle de nos mœurs est un progrès. Si un moyen-âgeux, un vrai, sortait de sa tombe, croyez-vous qu'il n'applaudirait pas aux embellissements des villes? Souvenez-vous des rues étroites, ces rues sur lesquelles les maisons surplombaient, et dont le faîte se touchait presque. Les pourceaux, les oies, le bétail y erraient; les bouchers y égorgeaient leurs bêtes. La nuit, nul éclairage que celui de la lune quand elle daignait se montrer. La maréchaussée ne répondait plus de rien au soleil couché.

— Et aujourd'hui?

— Oh! je ne veux pas dire que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, mais enfin le royaume de l'argot n'est plus qu'un conte de croquemitaine. Le grand Coësre, roi de Thune, qui tenait sa cour[1] à Paris, tantôt au cul-de-sac Saint-Sauveur, tantôt rue des Francs-Bourgeois ou rues de la Grande et de la Petite-Truanderie, ou près du couvent des Filles-Dieu, ce roi terrible a disparu avec sa charrette traînée par des chiens. Et c'est un bienfait, ne vous en déplaise. »

A ce moment, les écuyers apportèrent aux hôtes de Pierrefonds « le vin du congié », et Robba, leur souhaitant une bonne nuit, se retira de son côté.

M. le préfet, installé dans une magnifique chambre, se disait, pendant qu'un chambrier expert, à ses ordres, lui prodiguait ses soins :

« Il raisonne éloquemment, il est bon, chevaleresque et doux, mais il n'y a pas à dire, il a là quelque chose... »

1. La Cour des Miracles.

XXI

Dès le matin, le lendemain, les invités arrivaient en foule pour le tournoi dont les fêtes devaient durer deux jours.

Les juges du champ clos étaient quatre officiers de cavalerie, de haut grade, auxquels Jasmin Robba avait envoyé une épée nue, symbole de leur charge d'honneur.

Les combattants du Pas d'Armes étaient aussi des officiers de dragons de Compiègne, charmés de prendre part à ce carrousel d'un nouveau genre.

A la vérité, le général commandant la place avait hésité d'abord à les autoriser à simuler un combat en champ clos. Il lui semblait peu convenable que des soldats français se mêlassent à ce qu'il appelait « une mascarade ». L'influence du nom de Robba et le raisonnement firent taire ses scrupules. Les officiers se donnent chaque année en spectacle, pendant les fêtes du concours hippique, et caracolent sous les yeux du Tout-Paris élégant. Dans le tournoi de Pierrefonds,

ils ne porteraient pas leur glorieux uniforme et revêtiraient pour un jour le costume des vaillants combattants de Fornoue et de Novare. Le mal n'était pas bien grand. L'autorisation fut donc accordée sous réserve que le Pas d'Armes serait réglé de telle sorte que nul n'y courrait aucun danger grave.

Les heureux officiers autorisés à se transformer en chevaliers d'antan mirent un réel enthousiasme à venir arrêter avec Robba et ses amis les diverses phases d'un tournoi. Ils répétèrent en costume, eux et leurs montures, tant et si bien que tout fut réglé à merveille. Ils arrivèrent des premiers, au jour dit, à Pierrefonds, fanfare en tête, et escortés de camarades de bonne volonté qui jouaient le rôle d'écuyers.

Ils vinrent au matin occuper les logements retenus pour eux au bourg. Ils en prirent possession en arborant aux fenêtres leurs bannières flamboyantes de gueule[1], d'azur, de sinople[2] ou de sable[3], et en clouant à la porte leurs écussons armoriés.

Les quatre juges parurent un peu après, richement vêtus de casaques d'argent et portant en guise d'arme une baguette blanche. Leurs hauts palefrois étaient tenus en main par des arbalétriers précédés de ménétriers et de poursuivants[4].

Ce brillant cortège se dirigea vers la maison de ville

1. *Gueule,* terme de blason. La couleur rouge.
2. *Sinople,* couleur verte.
3. *Sable,* couleur noire.
4. *Poursuivant d'armes,* gentilhomme qui s'attachait aux hérauts d'armes et aspirait à leur charge.

où flottaient déjà, réunis sur une seule bannière, les quatre écussons des juges du camp.

Pierrefonds, peuplé de la foule du Tout-Paris invité, offrait un coup d'œil curieux. Les dames en robes brodées, dont le corsage ruisselait de perles, les pages dont la salade[1] étincelait de rubis et d'émeraudes, et dont les blouses multicolores mettaient dans le paysage une note gaie, les seigneurs en cottes de velours, les bourgeois et les manants, les clercs et les musiciens remplissaient les rues de chants et de rires.

Les écuyers suspendirent les armes et les enseignes de leurs maîtres aux murs d'une vaste salle de la maison de ville où trônaient les juges.

Durant l'après-midi, les dames et les damoiselles se rendirent avec leurs pages dans cette salle magnifique pour la visite des armes. Si l'une d'elles avait formulé la moindre plainte contre un des tenants du Pas d'Armes, l'écu du félon eût été brisé sans miséricorde et on l'eût chassé ignominieusement.

Ce malheur n'arriva à aucun d'eux. La journée s'acheva de la plus heureuse façon. Les invités allaient et venaient du château au bourg, du bourg à la forêt. Ce n'était partout que chansons et tables mises.

Au couvre-feu, chacun gagna ses courtines. Il fallait être dispos pour le combat du lendemain.

La nuit s'écoule. Dès l'aube, les poursuivants parcou-

1. *Salade,* sorte de casque. Dans les tournois, les pages remplaçaient la toque, leur coiffure ordinaire, par la salade des écuyers.

rent les rues de la petite cité, criant : « Aux honneurs, seigneurs chevaliers et écuyers, aux honneurs ! »

De leurs maisons sortent les combattants armés ; ils se rendent à la lice et jurent une première fois de combattre loyalement, puis ils défilent dans le champ clos aménagé aux portes du bourg, du côté de la forêt.

La lice était entourée de toiles appendues à des cordes horizontales. A l'entrée, sous un ciel en tapisserie, un dressoir s'élevait chargé de fruits, de vins et d'épices. A droite et à gauche s'alignaient les tentes des combattants ; au fond deux hourds[1] magnifiquement décorés de draps de soie et enguirlandés de fleurs.

Les *dames* des combattants déjà rendues au champ clos pour la cérémonie préliminaire du serment, les regardaient défiler et leur rendaient en sourires leurs respectueux saluts. Les chevaliers se massaient ensuite dans le fond de la lice aux applaudissements de la foule groupée aux alentours et sur les estrades. Enfin le roi d'armes s'avança et cria :

« Hérauts et puissants seigneurs, chevaliers et écuyers qui êtes au tournoi parties, je vous fais assavoir, de par messeigneurs les juges, que chacun de vous soit dedans les rangs à l'heure de midi, en armes et prêt pour tournoyer, car, à l'heure de midi, feront les juges couper les cordes pour commencer le tournoi auquel seront de riches et nobles présents par les dames donnés. »

1. *Hourd,* haute estrade.

Ensuite les juges choisissent deux dames auxquelles ils remettent un bâton blanc pour aller, à l'estrade seigneuriale, l'offrir au préfet, considéré comme suzerain. Les juges le prient d'être au tournoi le « chevalier d'honneur », c'est-à-dire de jeter le bâton blanc dans la lice, entre les combattants, afin de les sauver, s'ils courent quelque danger trop grand.

Il ne s'agit plus que de désigner les reines du tournoi... Jasmin a pâli.

Cette dignité revenait d'abord à la femme de son hôte, à la préfète. Après elle, quelle serait la seconde reine?

« Ah! dit Robba, que n'est-ce Edwige?

— Edwige! Quelle Edwige? »

Il s'est trahi. On le regarde. Mais comme furieux contre lui-même, sans un mot de plus, tout à coup il abandonne la place.

Que lui prend-il? A qui en a-t-il? Que lui a-t-on dit qui puisse l'offenser?

Une même crainte envahit tous les esprits; évidemment le bon seigneur a le cerveau malade.

On ne s'arrêtera pas plus longtemps à cet incident, si singulier qu'il soit. Dix heures vont sonner; on quitte la lice pour le repas du matin.

A ce festin, Robba, remis de son émotion, parut, faisant bon visage. Il était vêtu d'un splendide costume de toile d'or sur lequel était écrite la chanson :

Ma doulce dame, je suis plus joyeux...

Les paroles et la musique étaient formées de cinq cent soixante-huit perles du plus grand prix[1]. Le préfet portait une riche écharpe brodée de pierreries multicolores, et tous les invités s'étaient parés de superbes costumes.

Quand le dîner prit fin, un peu avant midi, seigneurs, juges et damoiselles se rendirent au champ clos et se placèrent à grand bruit, les hommes sur le hourd de gauche, avec les hérauts et les rois d'armes; les dames, en compagnie de leurs pages et de leurs suivantes, sur le hourd de droite.

A l'entrée du champ clos se trouvaient deux arbres entre lesquels on avait tendu une draperie portant deux boucliers, l'un blanc, l'autre bleu.

Suivant que les officiers costumés en chevaliers voudraient combattre à pied armés de la hache ou à cheval armés de la lance, ils toucheraient l'un ou l'autre.

Alors arrivèrent les combattants, bannières déployées. Ils étaient vingt. Tous avaient fière mine dans leur cotte de satin brodée d'or, coiffés de leur chapeau de parade, et montés sur un cheval de bataille, couvert aussi de satin et d'acier.

Les chevaliers étaient cuirassés seulement de jambards et de cuissards; des sommiers[2] portaient devant eux les pièces de leur armure. Les armuriers[3], les poursuivants, les ménétriers, les hérauts, les écuyers, tous

1. Ce costume est inspiré de celui que portait le duc Louis d'Orléans.
2. *Sommier,* bas officier militaire chargé de la garde des armes.
3. *Armuriers,* ceux qui portaient les armes des chevaliers.

vêtus de drap de soie et armés de lance précédaient deux seigneurs, l'un portant un gonfanon, l'autre élevant un heaume[1] sur un tronçon de lance.

« Qui êtes-vous et que voulez-vous? » demandait, à l'entrée de la lice, à chacun des chevaliers, le maréchal du camp.

Il fallait se nommer avant d'être introduit, et réclamer l'honneur de combattre.

En passant devant chaque hourd, le chevalier faisait à l'aide de sa bannière un grand signe de croix et s'inclinait respectueusement devant les dames, puis il gagnait la tente où flottait son étendard.

Quand ils furent tous entrés, les pages leur offrirent, de la part des dames, des gages de victoire, fleurs, rubans, bagues et colliers.

Le moment est venu pour les hérauts d'annoncer l'ouverture du tournoi.

Les combattants armés, sauf le heaume, se partagent en deux troupes. Le roi d'armes s'avance au milieu d'eux. Il porte sur un coussin de velours le livre des Évangiles, pour un second serment.

« Jurez, dit-il, que vous ne frapperez qu'entre les quatre membres et un contre un. »

Un cri monte vers le ciel : « Je le jure. »

Les chevaliers rentrent alors dans leurs tentes afin de coiffer le heaume et de s'armer d'une lance longue de treize pieds.

1. *Heaume*, casque élevé en pointe qui couvrait la tête, le visage et le cou.

Toute cette mise en scène avait été supérieurement réglée, et le préfet s'y intéressait de plein cœur.

« Mais êtes-vous sûr, demanda-t-il à Robba, qu'il n'y a pas de danger? Nos jeunes officiers n'ont pas l'habitude de monter des chevaux embarrassés de ces longues chappes; leur armure va les écraser et ils ne sauront pas se servir de leurs lances.

— Ne craignez rien, monsieur, nos nouveaux chevaliers sont d'une rare adresse et admirablement préparés. Ils se tireront de là tout à leur honneur, vous verrez. »

Le magistrat, rassuré, ne songea plus qu'à suivre attentivement le spectacle.

C'était superbe.

Bien en selle et faisant corps avec leurs montures, réalisant la fable des Centaures, les chevaliers improvisés attendaient impatiemment le signal du combat. Ils étaient bien, à quatre siècles de distance, les fils de ceux à qui Charles VIII disait devant l'ennemi : « Ils sont dix fois plus que nous, mais nous valons dix fois mieux qu'eux. En avant[1] ! »

Les hérauts, parcourant l'arène, ont fait ranger la foule et commandent le silence.

Les combattants s'alignent aux deux extrémités. Chacun d'eux baise sa bannière et la remet à son écuyer, puis abaisse sa visière.

1. Charles VIII à Fornoue, en 1495, lutta avec moins de 8,000 hommes contre 80,000 coalisés, et remporta une éclatante victoire.

A ce moment la cloche du beffroi jette lentement dans l'espace les douze coups de midi.

Robba, debout, lève la main et crie d'une voix vibrante :

« Coupez la corde et heurtez bataille quand vous voudrez. »

Quatre hommes rompent « à coups de hache » la corde tendue entre les deux troupes, et les combattants s'élancent en criant : « A ma dame! »

Les chevaux se cabrent et bondissent avec un bruit effrayant, les armes étincellent, la poussière roule en épais tourbillons. Hommes et bêtes tombent pêle-mêle.

Alors les vaincus de ce premier choc ramassent piteusement leurs armes, ressaisissent leurs chevaux et se retirent sous leurs tentes, pendant que les fanfares célèbrent la gloire des vainqueurs. Debout sur l'estrade, les seigneurs crient et battent des mains; les dames lancent aux chevaliers les fleurs qui ornent leur chevelure et leur corsage; et aussi rubans, colliers, voiles, escophions, hennins et manchettes...

La lutte reprend, camp contre camp : peu à peu la lice se vide, il ne reste plus que deux combattants. C'est un combat singulier, un duel. Enfin le suzerain jette dans l'arène un bâton blanc et la lutte s'arrête : la lance de l'un des adversaires est brisée.

Le vainqueur, un tout jeune officier, défait son heaume et monte au hourd des dames afin de recevoir des mains de la préfète, reine du tournoi, le collier de

diamants réservé au plus digne. On applaudit furieusement; il pleut des rubans et des lis. Le combat est fini.

Le retour au château fut des plus joyeux. Les tenants du Pas d'Armes et les écuyers étaient invités au banquet préparé dans la salle des Preuses pour couronner somptueusement les fêtes.

Des fleurs odorantes jonchaient le sol; des brindilles de sauge et de romarin enguirlandaient la nappe couverte de camomille et de glaïeuls. Au centre, une statue d'or représentait un homme chevauchant un coq sur une terrasse semée de perles. Les convives étaient couronnés de roses.

Autour des tables éclairées par des flambeaux d'or, vingt écuyers tenaient des torches.

Robba avait mis à ses côtés, à la place d'honneur, son hôte et la reine du Pas d'Armes. Ce fut au « bailli du Roy » qu'on « donna d'abord à laver » l'eau aromatisée de marjolaine, ensuite aux dames, puis à tous les convives assis à quatre tables[1], devant la table d'honneur.

Le chapelain récita à haute voix le *Benedicite,* et on apporta le premier service. Les ménétriers précédaient les écuyers en jouant du luth et de la harpe. On dé-

1. A table, les convives étaient assis d'un seul côté, l'autre demeurait libre pour les besoins du service. On comptait parfois vingt ou trente tables dans un dîner. Lors d'une fête champêtre donnée dans un verger par un seigneur du XVe siècle, il y en entre deux cent vingt.

Le luxe de ces festins était tel que souvent les convives avaient un paon ou un cygne pour deux.

posa devant chaque couple de dames et de chevaliers un seul bol de bouillon; des varlets présentaient aux dames de petites pâtisseries sèches appelées *mestiers;* elles les offraient elles-mêmes à leurs voisins[1] en les trempant dans le bol. Puis le panetier prit, au fond d'une « nef d'argent », une baguette en « corne de licorne » qu'il promena autour des plats afin de les purifier de tout maléfice. Il donna ensuite une parcelle de chaque mets au maître d'hôtel pour « l'essai[2] ». L'écuyer tranchant découpa les viandes en menus morceaux que des varlets posèrent sur des rouelles de pain et présentèrent aux convives sur un plat d'or.

Tout à coup, la porte de la salle[3] s'ouvre au large. Un taureau blanc, dont les cornes et les sabots sont dorés, s'avance lentement, traînant un chariot chargé d'un énorme pâté.

Deux écuyers conduisent le chariot devant le « bailli du roy » et, un genou en terre, lui tendent un couteau de bois curieusement travaillé, avec lequel il doit entamer la croûte du monstrueux pâté.

A ce moment, un chant d'une douceur infinie se fait entendre, et du pâté s'élancent six musiciens qui, s'accompagnant de la viole, du hautbois et de la musette, disent les ballades et les rondeaux de Martial d'Au-

1. Le chevalier qui était appelé à l'honneur de partager l'écuelle d'une dame s'appelait le parçonnier.

2 On essayait tous les plats; c'était un souvenir des siècles primitifs, où les empoisonnements étaient si fréquents.

3. Cette salle a exactement 494 mètres carrés.

vergne, d'Alain Chartier, de Coquillart, de Charles d'Orléans et de Villon.

Ils finissaient à peine quand éclata un grand bruit.

Le plancher s'entr'ouvrit avec fracas et l'on vit s'élever lentement une église pleine de chantres, pendant que de l'autre extrémité de la salle s'avançait un vaisseau. Des marins aux costumes variés couvraient le pont. En passant, ils bombardèrent la table d'honneur, et de leurs mortiers sortirent des avelines et des dragées mêlées aux pétales de fleurs.

Puis, le vaisseau, mû par des ressorts, disparut par la porte opposée; l'église s'enfonça et on vit à sa place se dresser une haute construction représentant la ville de Troie. Des chevaliers troyens franchirent les portes pêle-mêle avec des chevaliers grecs et un grand combat commença [1].

Les convives, enthousiasmés, battaient des mains. Leur étonnement était extrême.

Comment, c'était cela, la vie de haute classe au xve siècle! Les plaisirs de ce temps valaient bien ceux du nôtre.

Et le repas continua, coupé d'intermèdes variés. Les plats succédaient aux plats. Pour n'être plus à la mode, la chère était pas moins délicieuse.

Enfin une musique guerrière fait lever toutes les têtes. Une éclatante fanfare précède quatre maîtres

1. Tous ces détails sont empruntés aux *Mémoires d'Olivier de la Marche*.

d'hôtel montés sur des chevaux dont le chanfrein d'argent est incrusté de rubis et d'émeraudes. Ils portent sur un plat d'or, artistement ciselé, un paon rôti regarni de ses plumes et de sa queue ocellée. Les damoiselles se lèvent, six d'entre elles prennent le plat et le déposent devant M. Omer de Folleville, « bailli du roy », le plus haut personnage ce jour-là.

« Allons, monseigneur, dit Robba, prononcez le premier le vœu du paon.

— Malheureusement, je ne sais, mon cher hôte, ce que vous entendez par le vœu du paon. Veuillez me remplacer.

— Non, c'est à vous qu'appartient cette prérogative.

— Je vous délègue mes pouvoirs. »

Alors, sur un signe de Robba, tous les hommes se lèvent, la main étendue ; et, d'une voix vibrante, le seigneur dit :

« Je voue à Dieu, à la Vierge et au paon les ennemis de ma dame, et je jure de les poursuivre durant toute une année. »

Chaque seigneur, après lui, répète le vœu et le chapelain récite les « grâces ».

Les convives ayant répondu *Deo gratias*, on commença à danser et à « baler » en grande joie.

Vers le milieu de la nuit, messire Robba fit apporter, pour la forme, le vin « du congié », et deux pages, soulevant non sans peine une lourde nef d'argent émaillée de fleurs violettes, la présentèrent à chacune des dames

et des damoiselles, qui y puisèrent à leur volonté des perles et des pierres rares.

Il était tard. M. Omer de Folleville avait passé près de trois jours à Pierrefonds. C'était beaucoup. Il lui fallait quitter ce séjour enchanteur et regagner sa maussade préfecture.

Il remercia chaleureusement son hôte, qui avait comblé tous ses vœux et doté richement son département, puis il se prépara à partir.

Deux carrosses du château devaient conduire le dignitaire et sa suite à une issue réservée au bout de l'immense parc, en pleine forêt, et qui ne servait jamais quoiqu'on eût construit auprès une maison de garde. M. le préfet retrouverait là ses landaus et les commodités désirables pour quitter son costume moyen-âgeux. Les landaus prendraient ensuite la route de Compiègne.

On rendit à « M. le bailli » de grands honneurs au départ. A la lueur des flambeaux, de gentes damoiselles attachèrent des guirlandes et des bouquets aux harnais des chevaux, et offrirent une redevance de dragées, de miel et de fruits, au grand contentement de Mme la préfète et de sa suivante.

Messire Robba ayant galamment baisé la main des deux dames, les carrosses partirent aux vivats de l'assistance.

Ils roulaient maintenant dans la forêt tranquille.

La nuit tombait sous le couvert, et la brise était d'une exquise douceur.

Soudain, un coup de sifflet traverse le silence. Une

douzaine d'hommes au visage barbouillé de suie s'élancent du taillis et entourent le premier carrosse. Les coutelas brillent à la pâle clarté des étoiles. Le préfet est sans armes comme ceux qui l'accompagnent; mais les postillons ne perdent pas la tête : ils enlèvent leurs chevaux et les jettent en avant avec une telle impétuosité que les coupeurs de bourse ne peuvent réussir leur attaque.

« Eh bien! dit M. le préfet, quand la voiture eut pris assez d'avance pour que les truands ne pussent la rejoindre, eh bien! est-ce que messire Robba a ressuscité du moyen-âge jusqu'aux confréries de routiers et de malandrins. Ce serait un peu fort. Il faudra voir clair dans tout cela. Il me paraît que les choses vont bien loin. »

XXII

Les postillons qui avaient conduit M. le bailli du roy et sa suite aux limites du parc ne manquèrent point, en revenant au château, de raconter l'attaque des truands. On dansait encore au manoir, et la nouvelle jeta aussitôt les invités en grand émoi.

Le seigneur de Pierrefonds, informé, entra dans une terrible colère. Il envoya sur l'heure ses meilleurs hommes d'armes fouiller la forêt. Messire Lamberquin se mit à leur tête, équipé en guerre en un clin d'œil, et accompagné de maître Gaillet, le bourreau, que sur son ordre on était allé quérir.

On recommença à danser en attendant des nouvelles. Au petit jour, Lamberquin reparut suivi des hommes d'armes. Bonne et prompte justice était faite des truands.

De l'air le plus naturel, Lamberquin racontait qu'on avait pu saisir dix de ces mécréants; deux s'étaient échappés, mais les dix coupeurs de bourse pris se balançaient déjà aux branches des chênes, dans la forêt.

« Vive Dieu ! dit Jasmin Robba, voicy qui est bien, amy. Plus jamais ces méchants ne tireront la laine. Ils brûlent à cette heure dans la poix et le soufre, chez Satanas mon cousin ! »

Les invités se regardaient, ne sachant s'ils devaient rire ou prendre la chose au sérieux. Lamberquin semblait parfaitement sincère; les hommes d'armes ne bronchaient point, et le seigneur de Pierrefonds approuvait l'exécution avec une entière bonne foi.

On hochait la tête, on causait par groupes.

Quoi !... Dix hommes pendus... Allons donc ! impossible. On était en France et à deux pas de Paris...

Quelques magistrats et les officiers qui se trouvaient au nombre des invités se montraient sceptiques, et rassuraient les dames effrayées.

Cependant les danses avaient cessé. Il faisait presque grand jour, chacun était las; on s'attardait quand même. On discutait, on commentait l'exécution. Jasmin Robba et ses fidèles s'étaient placés un peu à l'écart, causant entre eux.

A ce moment, on vit arriver au perron d'honneur un petit groupe de seigneurs rapportant une dame évanouie. Des médecins s'empressèrent, les invités firent cercle. Un des seigneurs, le moins ému, expliquait l'accident :

« Vers deux heures du matin, quand le préfet est parti, nous avons voulu quitter la fête pour nous promener en forêt. Le temps était si beau ! Nous sommes allés relativement loin. Bref, nous nous sommes

UN PETIT GROUPE DE SEIGNEURS APPORTAIT UNE DAME ÉVANOUIE. (Page 220.)

perdus. Enfin, retrouvant notre chemin, nous revenions au château, quand, dans une clairière, nous avons aperçu tout à coup, aux rameaux des chênes, dix pendus... Oui, mesdames, dix pendus, dix hommes branchés haut et court... C'est affreux !... Madame que voici s'est trouvée mal; nous avons passé une heure à lui prodiguer vainement nos soins. De guerre lasse, nous l'avons rapportée, non sans peine... »

Plus de doute, les dix malandrins étaient bel et bien morts de leur juste mort. Grand Dieu ! en quel temps vivait-on !...

Les plus timides commencèrent à s'esquiver, épouvantés. Jusqu'ici, on avait voulu croire à une plaisanterie; mais, devant les témoignages des promeneurs, il n'y avait plus à nier les faits.

La dame évanouie, ayant repris ses sens, aperçut Robba qui était venu s'informer d'elle, poussa des cris d'horreur et tomba dans une crise de nerfs.

C'était une femme impressionnable.

Les invités restant étaient en vérité des plus émus. Seuls, Robba et ses amis demeuraient imperturbables; ils semblaient ne rien remarquer. Aussi bien, nul n'osait exprimer nettement sa pensée. Dans ce milieu d'un si pur moyen-âge, devant le front serein du seigneur et l'air décidé de ses hommes d'armes, les plus résolus étaient intimidés.

Tout de même un magistrat du parquet de Paris, non des moindres, d'abord incrédule et enfin ébranlé, prit à part le seigneur de Pierrefonds et lui dit :

« Voyons, qu'y a-t-il de vrai dans cette aventure ?

— Quelle aventure, messire ?

— Cette pendaison ?

— Bagatelle ! Dix truands de moins, voilà tout.

— Vous voulez rire ?

— Je ne saurais rire d'un acte de haute justice...

— De haute justice ! Mais, monsieur, vous oubliez le temps où nous vivons.

— Et vous, messire, vous oubliez le lieu où vous êtes.

— Cependant...

— Sur mon âme ! tout cela ne vaut guère qu'on s'en occupe. Devisons d'autre chose, messire. »

Il ne voulut rien entendre. Il était chez lui, entouré de ses gens ; le plus sage était de se retirer, quitte à saisir officiellement la justice, qui éclaircirait l'affaire.

Les derniers retardataires disparurent. Le seigneur de Pierrefonds, ses amis, ses gens et les habitants du bourg allèrent prendre un repos mérité.

Mais pendant que ce petit peuple dormait du sommeil des justes, la nouvelle de la pendaison des dix truands faisait son chemin. Tant et si bien, que vers deux heures de l'après-midi, le même jour, le parquet de Compiègne, — dont un des membres avait assisté à la fête, qu'il avait quittée avant ce qu'on appelait déjà « le crime de Pierrefonds », — le parquet de Compiègne, escorté de gendarmes, se présentait aux portes du bourg.

Le pont-levis relevé s'appuyait sur la porte fermée de

battants de bois à garniture de fer. Derrière la porte se dressait la herse.

Comment pénétrer?

Il fallait parlementer, mais sur les murailles, personne. Les hommes d'armes dormaient.

« Ouvrez, au nom de la loi, » cria un brigadier de gendarmerie, en se faisant un porte-voix de ses deux mains.

Cette sommation resta sans réponse.

« Nous voici devant le château de la Belle au bois dormant, dit un des magistrats. Il faut cependant que nous entrions.

— Les murs sont hauts, les fossés sont larges, opina un autre; c'est aisé à dire : entrons. Par où? Des magistrats ne peuvent grimper par des échelles. Quoi qu'il en soit, nous ne saurions supporter qu'on se moque de nous; nous avons une mission à remplir. Je suis d'avis qu'on emploie des mesures rigoureuses, afin que force reste à la loi.

— Nous allons donc faire le siège de la place, reprit le premier. Il convient alors de demander des troupes et du canon. Voilà qui peut nous mener loin. Si de bonne foi les habitants du bourg et du château ne dorment pas à cette heure, ils obéissent à un mot d'ordre en ne se montrant pas. Ces gens sont fous, et leur fantaisiste seigneur l'est plus qu'eux; si nous arrivons jusqu'à lui, ce ne sera pas sans peine. Nous devrons forcer une triple barrière : les murs du bourg et les deux enceintes du château. Et toutes ces

murailles sont hérissées de créneaux derrière lesquels peuvent s'abriter des hommes d'armes. Par les archères ou meurtrières siffleront les flèches lancées par les cranequiniers; par les machicoulis, on versera sur nous l'huile, la poix bouillante et le soufre fondu.

« Et quand nous aurons franchi tous les obstacles, enlevé les chemins de ronde, les cours, les logis intérieurs, il restera au centre de la forteresse une forteresse à prendre : le donjon, dont la porte est si haute au-dessus du sol qu'il faudrait que « l'assiégé descendît une échelle à l'assiégeant pour lui donner accès. »

Messieurs du parquet discutaient ainsi mi-plaisants, mi-sérieux, fort intrigués en somme. L'un soutenait que « le crime de Pierrefonds » était une invention d'invités au cerveau embrumé par les fumées du vin. Un autre, qui avait parlé au préfet et à un des magistrats présents à la fête, soutenait que Pierrefonds ne renfermait que des aliénés se croyant tout permis. Le droit du parquet était d'entrer, on entrerait. Aussi bien, depuis un moment déjà, un gendarme suspendu à la cloche de la porte du bourg sonnait à toute volée. Enfin le portier parut à l'échauguette, bâillant encore et la vue troublée.

« Au nom de la loi, ouvrez, » répéta le brigadier.

Au nom de la loi!... Le brave portier n'en croyait pas ses oreilles. C'était un homme sage; il faillit tirer le cordon, c'est-à-dire abaisser le pont-levis. Mais il était seul, et, pour ce faire, le concours des hommes d'armes lui était nécessaire.

« Patientez un peu, messieurs, dit-il, on va vous ouvrir. »

Il referma le guichet et s'en fut hâtivement donner l'alarme. Le bonhomme tenait à sa place : réflexion faite, il jugeait prudent d'abord d'avertir le seigneur.

Comme il courait au château, il rencontra messire Lamberquin, suivi de Deschaumes et de deux ou trois autres qui descendaient non moins vite. Un guetteur plus tôt réveillé que ses camarades, ayant aperçu les gendarmes aux portes du bourg, avait prévenu de leur arrivée.

Sur-le-champ, Robba et ses amis devinèrent le motif de cette visite. Le seigneur de Pierrefonds ordonna d'aller s'assurer des intentions des « assaillants », et fit mettre sur pied la garnison du château.

Messire Lamberquin, arrivé à l'échauguette, parlementait avec messieurs du parquet.

« Vous désirez, messires?

— Ouvrez, au nom de la loi.

— Volontiers, mais que voulez-vous faire céans?

— Ouvrez. Nous venons constater le crime commis cette nuit dans le parc de Pierrefonds.

— Un crime, messieurs? On vous a trompés. Nul crime, à notre connaissance, n'est venu troubler la paix de Pierrefonds.

— Inutile de dissimuler. A-t-on, oui ou non, pendu dix hommes dans la forêt?

— En effet, seulement il s'agit là d'un acte de haute justice et non d'un crime.

— Vous avouez donc?... Il suffit. Ouvrez sur l'heure. Toute résistance à l'action du Parquet aggrave la faute. M. Robba et ceux qui habitent avec lui le château ou le bourg seront respectivement responsables des lenteurs qu'on apporte à obéir à nos injonctions. Ouvrez, au nom de la loi.

— Messires juges, je vais en référer à monseigneur. »

Et, très gravement, Lamberquin salua et ferma l'échauguette.

Le doute n'était plus permis. Robba et ses amis se moquaient de la justice. Les magistrats envoyèrent requérir des échelles et des serruriers au Pierrefonds moderne.

Cependant le château était en émoi. Un fantaisiste tel que Jasmin Robba ne pouvait laisser échapper si belle occasion de se croire attaqué et de se défendre selon toutes les règles militaires du moyen-âge.

Que lui importe des suites de sa résistance? N'a-t-il pas des amis influents et une situation enviée? Que craindre, étant si riche? Du reste, il ne raisonne guère. Son cerveau enflammé rêve déjà bataille.

Il va, court, vole du haut en bas du castel, enlève ses gens, qui ont pour lui le culte qu'on a pour un maître puissant et bon. Qu'ont-ils à redouter soutenus par lui? Nés Français, ils sont frondeurs. Ah! « les modernes » veulent les envahir! On va rire.

Et les archers s'arment. Chacun d'eux endosse sa jacque, où sur la manche de cuir luit la devise du

seigneur, et, la brigandine[1] au dos, la salade en tête, la dague au côté, l'arbalète à l'épaule, le carquois à la ceinture, ils courent aux remparts, à leur poste de combat.

Les canonniers sont déjà près des bombardes[2].

Aux cuisines, on fait fondre la poix, bouillir l'huile et le soufre.

Le tumulte règne d'un bout à l'autre de la bourgade; le tocsin hurle dans la tour du beffroi. Robba ordonne d'arborer au plus haut donjon sa bannière carrée, où flamboie son écusson. Il revêt une carapace de fer : corselet d'acier, jambards, cuissards, brassards, casque sphérique, gantelets.

« Mieux vaut mort, dit-il, que vif vaincu. »

Des cavaliers sont partis du château ventre à terre. Le seigneur prescrit de donner asile au manoir à tous ses vassaux. Ceux-ci prévenus se rassemblent. Une foule s'achemine en hâte vers le lieu de refuge, chacun portant ce qu'il a de plus précieux. Puis viennent des troupeaux de moutons et de bœufs; les citernes de Pierrefonds sont remplies.

Qu'on lève le pont-levis! que les fossés débordent! L'ennemi peut se montrer. Le castel est prêt à soutenir le siège.

1. *Brigandine.* Armure ancienne en forme de corset ou de cotte de mailles.

2. Les armes à feu usitées au XVe siècle étaient les canons serpentins, qui lançaient des boulets de fer, les faucons (petits canons) et les coulevrines, les arquebuses, etc... Tels de ces canons ne pouvaient tirer que cinq ou six coups par jour. Les arquebuses se portaient sur l'épaule.

L'ennemi », puisque ennemi il y a, serait quelque peu embarrassé d'entrer sans coup férir dans une pareille forteresse ; car, arrêté depuis deux heures aux portes du bourg, il en est toujours à se demander s'il entrera jamais.

Magistrats et gendarmes, ayant pris leur parti de pénétrer par la force, s'étaient bénévolement assis sur le rebord du chemin, en attendant les gens de métier qu'on était allé requérir pour crocheter les portes.

Tout à coup, un héraut d'armes parut sur la plate-forme qui dominait le pont-levis.

Le brigadier de gendarmerie, à cheval sur une borne, lui cria son éternel « ouvrez, au nom de la loi. »

« Messieurs, répondit le héraut, messire Jasmin Robba, seigneur de Pierrefonds, m'a spécialement envoyé vers vous pour vous assurer sur l'honneur que vous êtes victimes de quelque erreur ou plaisanterie. Fort de son innocence et de son droit, il vous interdit de violer son domicile.

« En son nom, je proteste.

— Mon ami, observa fort poliment le magistrat qui avait été l'hôte de Jasmin Robba, allez dire, je vous prie, à votre maître que nous avons simplement l'intention de parcourir le parc. Nous ne ferons que passer, espérant ne rien trouver d'insolite. Mais le bruit s'est répandu qu'un crime y a été commis; nous sommes obligés d'entrer pour satisfaire l'opinion publique, et nous entrerons. La résistance ridicule qu'on nous fait n'aboutit qu'à rendre M. Robba et tous les siens pas-

sibles de poursuites, voire d'arrestation, pour injures, — car votre attitude est une injure, — injures et rébellion.

— Sire juge, je vais transmettre ce discours au seigneur. »

Les échelles et les serruriers apparaissaient au tournant de la route. On résolut d'attendre la réponse de Jasmin Robba.

Au bout d'une demi-heure parut un nouveau héraut d'armes, plus solennel encore que le premier, et suivi d'un page qui portait un gant brodé d'or.

Ce héraut, le même artiste qui était venu trouver à Beauvais M. Omer de Folleville, « bailli du roy », lança aux bons gendarmes et à MM. les juges un défi magnifique, du plus pur moyen-âge, et, quand il fut au bout de sa dernière période, le petit page jeta de toutes ses forces le gant brodé d'or. Le brigadier de gendarmerie le reçut en plein tricorne, et gant et tricorne allèrent rouler sur le chemin.

Injures, rébellion et coups aux représentants de la justice, l'affaire prenait de graves proportions.

On ne balança plus. Les ouvriers requis, appliquant leurs échelles, escaladèrent les murs. Dix minutes plus tard, le pont-levis s'abaissait, et le cortège judiciaire, furieux à cette heure, pénétrait dans le bourg. Partout sur son passage, silence et portes closes.

Deux gendarmes, le doigt sur la détente du revolver, ouvraient la marche, explorant du regard les rues et les places, prêts à tout. Enfin on gagna la forêt

sans encombre, et les juges parvinrent bientôt à la clairière indiquée.

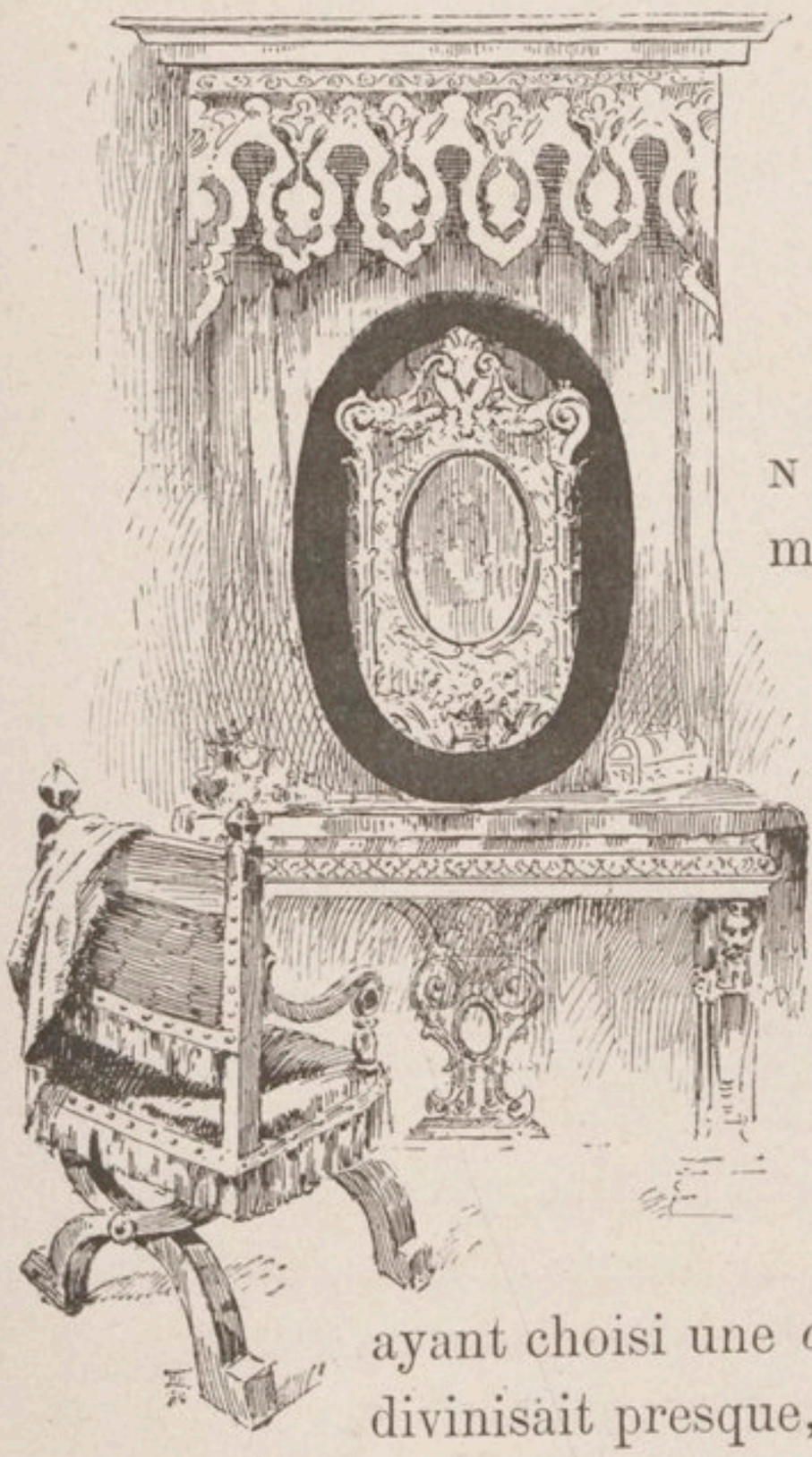
Horreur! Dix cadavres, en effet, se balançaient dans le vide. Dix cadavres! Les magistrats et les gendarmes ne pouvaient en croire leurs yeux. C'était donc vrai. Les habitants de Pierrefonds étaient fous?...

On avait apporté à tout hasard une échelle. Un ouvrier l'appliqua à un arbre et s'apprêta à couper les cordes des pendus, accrochés très haut. Il disparut dans un chêne dont la maîtresse branche, une branche énorme, portait cinq des malheureux mis à mort. Comme il arrivait à la hauteur du premier pendu, on vit tout à coup ce brave homme faire un bond de stupeur. Il faillit tomber. Mais, se remettant, il éclata de rire et, coupant la corde du premier pendu, le fit choir. On se précipita... Juges et gendarmes reculèrent ébahis... Ce truand était un mannequin, un bandit à tête de cire, poitrine de paille et jambes de bois.

Il en tomba de l'arbre un second, puis trois, puis quatre; ils tombèrent tous, et tous n'offrirent aux constatations judiciaires que la preuve d'une gigantesque mystification, qui n'atteignait une aussi grave personne que dame Justice, que parce qu'elle avait bien voulu prendre la mouche, sans doute à la légère.

Contraints de rire, quoique confus, gendarmes et juges déguerpirent au plus vite, aux applaudissements des vassaux du seigneur, massés sur les murailles du manoir, et mis enfin au courant de la plaisante aventure préparée et conduite par Robba et ses amis.

XXIII



On sait que l'étrange vie que menait, depuis bientôt deux ans, le seigneur de Pierrefonds, finissait par fatiguer son cerveau outre mesure. Il s'était grisé d'excentricités; il avait rempli son cœur d'une héroïque exaltation; il s'était fait un haut idéal de pureté et de vertu, ayant choisi une *dame* qu'il honorait, qu'il divinisait presque, à laquelle il rendait un culte fervent. Et, renchérissant encore sur les mœurs chevaleresques de la féodalité, il s'était inventé une galanterie délicate, compliquée, raffinée : son cœur souffrait sans cesse.

Le souvenir d'Edwige l'absorbait. Il y pensait tout le jour, il y rêvait la nuit; il la voyait, l'appelait, sans

pouvoir la saisir jamais. Il eût voulu effleurer le bas de sa robe et baiser la poussière que foulaient ses pieds d'enfant. Elle lui échappait comme une vapeur légère et sa peine allait croissant.

Qu'il touchât à la folie, c'était peut-être beaucoup dire, mais l'excès même de son habituelle fantaisie démontrait péremptoirement qu'il était au moins déséquilibré.

Il avait cherché à s'étourdir et conçu de singulières entreprises; on ne pouvait guère aller plus loin dans la voie qu'il suivait. Sa dernière fête, couronnée d'une aussi étrange mystification, marquait une limite qu'il ne lui était pas aisé de franchir sous peine de tomber dans des excès dangereux.

Mais les jours passaient sans qu'il décidât de nouvelles fêtes. Il aimait mieux rêver. Aux repas, maintenant, il ne disait mot; ses amis, inquiets, le pressaient de questions.

« Qu'as-tu? Es-tu malade? Est-ce la crainte du retour de sir Harry Crampell? Bah! après nous la fin du monde. Attends-le de pied ferme. Rien ne dit qu'il ne va pas te féliciter d'avoir réalisé ton rêve. Ne t'es-tu pas toujours conduit chevaleresquement?...

— Taisez-vous!... Pas un mot là-dessus... Silence. »

Presque farouche, il courait s'enfermer dans son oratoire, laissant ses fidèles troublés.

Ses amis étaient seuls à connaître avec lui l'imminence du retour de sir Harry Crampell et les pouvoirs

dont il était investi. Les jours ne s'écoulaient pas pour eux non plus sans inquiétude. Ils étaient dans l'attente, comprenant l'angoisse de Jasmin, et sachant que cette angoisse se compliquait d'un culte inexpliqué, d'une passion inconnue qui les intriguait depuis longtemps déjà.

Il n'existait qu'une personne qui eût pu renseigner les cinq amis.

Le chambellan Pierre Dufresne, toujours s'effaçant, se tenait à l'écart, et, à vrai dire, était au courant de bien des choses. Le château et ses hôtes n'avaient pour lui aucun secret.

Mais Pierre Dufresne, souriant énigmatiquement quand il surprenait ici un soupir, là un mot de crainte, ailleurs un bruit de pas dans l'épaisseur d'un mur, passait outre et ne disait mot.

Plus on approchait de l'époque où les deux ans seraient écoulés, plus Jasmin Robba s'assombrissait et s'enfermait volontiers. Il restait des heures à examiner sa conduite et, pris de peur, malade d'esprit, il était le premier, à présent, à se condamner.

Toute sa vie, pendant ces deux dernières années, se déroulait devant lui avec une netteté merveilleuse.

Quel bien a-t-il accompli? Quels services réels a-t-il rendus à l'humanité? Les sciences, les arts, les lettres qu'il devait encourager, il a voulu les faire reculer de quatre siècles. Il a soulagé la misère, mais il n'a pas travaillé à la diminution du paupérisme par une de ces créations grandioses que l'histoire enre-

gistre. Il a semé l'or en abondance sur un petit coin de terre; il s'est fait le Mécène de quelques artistes méconnus, mais de ceux-là seulement qui ont accepté de marcher dans son ombre. Il a fait couler les millions dans les hanaps d'or de ses festins pantagruéliques, et se dit, à cette heure, que des milliers et des milliers d'enfants sans asile et sans pain auraient pu trouver, grâce à lui, la vie de l'esprit en même temps que celle du corps.

N'aurait-il pas dû s'occuper davantage des inventions utiles et venir royalement en aide aux chercheurs qui fouillent l'âme des choses pour lui arracher ses mystères ?

Un peu de cet or prodigué sur les pourpoints des écuyers et les toques des pages de Pierrefonds aurait suffi peut-être à résoudre tant et de si grands problèmes qui intéressent l'humanité!

Il n'a pas assez écouté Fauvel. Comme sa vie lui paraît vide à présent.

Certes, il va être dépossédé de son héritage et redeviendra Jasmin Robba comme devant. Il se prépare à retrouver sa mansarde sous les toits. Il a tendu dans son oratoire la fameuse décoration qui, jadis, emplissait son cœur de joie quand son estomac était vide. Il n'emportera du château que cette relique, son seul bien, et le portrait que lui donna sir Harry Crampell, et qu'il a fait encadrer d'or et de rubis; mais il laissera le cadre, le cadre et tout le reste.

Même en abandonnant les mirifiques trésors de

Pierrefonds pour retrouver la pauvreté, comme il pourrait encore être heureux si Edwige...

A quoi va-t-il songer? Avec Edwige, sa mansarde serait le paradis; mais, sans la fortune, il ne peut avoir Edwige. Ah! ceux qui l'envient, s'ils savaient ce qu'il souffre!

Et dans la chambre seigneuriale il songe, les yeux ouverts, sans s'apercevoir de la marche des heures. Une pincée d'étoupe qui brûle sur une huile parfumée met seule une lueur dans la vaste pièce que l'ombre emplit.

Tout à coup, en face de Robba, le mur s'ouvre; là est le passage secret où nul, hors le maître, ne doit pénétrer... Il rêve sans doute... Dans l'encadrement de l'ouverture apparaît sir Harry Crampell, toujours le même, vêtu comme il y a deux ans, l'air grave.

D'où vient-il? Comment se fait-il que, habillé de la sorte, son juge ait pu ainsi pénétrer jusqu'à lui par ce passage?

Il se soulève, effaré.

« Ne vous dérangez pas, je passe, prononce sir Harry Crampell avec un calme glacial. Les deux ans sont écoulés. Je viens ce soir vous montrer que je suis exact. Faites votre examen de conscience. Nous compterons demain. »

Il disparaît comme une ombre... Le mur se referme. Plus rien.

« Je rêve, murmure Robba, je rêve... »

Non, il ne rêve pas, car en se levant, il trouve à ses

pieds une rose blanche dont le cœur est fait d'une épingle à tête de saphir, la pierre du bonheur.

Or, il en est bien sûr, cette rose n'était pas là tout à l'heure. Pourquoi Mr. Crampell l'a-t-il laissé tomber?

Qui sait si cette fleur, qui exhale en mourant un si délicat parfum, ne fut pas attachée au revers du vêtement de son père par la main d'Edwige? Mr. Crampell l'a perdue. Perdue! Non, il l'a lancée près de lui, car il ne s'est pas avancé jusqu'à l'endroit où gît la rose pâle.

Dieu grand! que signifie cette étrange trouvaille? Est-ce un heureux présage?

Oh! que ne peut-il à cette heure racheter son passé et se rendre digne de celle à qui, dans le secret de son âme, il a voué sa vie!

Il veut au moins utiliser les dernières heures pendant lesquelles il est encore le seigneur de Pierrefonds.

Il reste sept millions de la fortune à lui confiée.

D'autres songeraient à sauver ces bribes de son opulence. Il sourit amèrement en pensant que cette somme ferait de lui un heureux du monde quand la justice de sir Harry Crampell l'aura dépouillé. Car on va le chasser... Il est fou de trouver dans une fleur laissée sur le tapis une espérance... Son juge a parlé d'un ton si froid qu'il serait insensé de n'y pas voir une menace.

Oui, il est condamné, mais il n'emportera rien de ce faste au milieu duquel il a vécu.

Des sept millions épargnés, cinq iront à ses amis. Il prend son carnet de chèques et y inscrit les noms de Lamberquin, Delval, Arbel, Fauvel et Deschaumes. Tous pourront réaliser leur rêve.

Delval fera jouer son opéra, Fauvel essayera d'arracher le secret des terres inconnues et des mystères de la science, Arbel chantera dans une épopée splendide les grandeurs de la France ; tous seront heureux. S'il peut avoir un bonheur en ce monde, leur joie le contentera.

Les deux autres millions serviront à indemniser les marchands qui ont consenti à peupler Pierrefondsbourg et lui ont donné ainsi un très vif plaisir ; à assurer le sort des filles, des veuves, des mères, des poètes et des artistes à qui il procurait, dans sa cité, une vie exempte des soucis matériels.

Ayant de la sorte réglé l'avenir, il se replonge dans ses rêveries... Il ne s'aperçoit pas que la nuit s'écoule.

Il répète inconsciemment : « Demain, demain... »

XXIV

Le jour du lendemain se leva, sans apporter à Robba le moindre calme. Son âme était triste jusqu'à la mort. Il ne voulut voir personne, ferma impitoyablement sa porte à Lamberquin et à ses autres amis. Il resta la journée entière dans son oratoire, regardant fixement le portrait d'Edwige, comme s'il eût voulu emplir de sa grâce rayonnante ses yeux et son cœur.

Sur le soir, il fit seller un cheval aussi vif que le vent, auquel il avait donné le nom de Tempête, et sortit du château.

Il arriva à une allure folle aux limites du parc. L'espace lui manquait. Il était auprès de l'issue réservée en pleine forêt. Il se fit ouvrir par le garde, et, à la grande stupéfaction du brave homme, se lança hors de son domaine, en pourpoint de drap d'or.

Il allait, il allait, à travers routes et sentiers, semblable à un fantôme de ballade. Les bonnes gens qui virent Tempête passer comme un éclair, en faisant jaillir le feu des cailloux du chemin, crurent à quelque apparition.

« Edwige! » disait le cavalier emporté dans son rêve.

Et la brise du soir répétait : « Edwige! »

Enfin l'homme et la bête, également épuisés par cette course folle, s'arrêtèrent.

Robba vit non loin, sur la lisière des bois, une maison de paysan. Il vint auprès.

« A boire, braves gens, je meurs de soif. »

Jouant sur la porte, un petit enfant de cinq ans se roulait sur l'herbe fine, vêtu seulement d'une chemise de grosse toile. Il s'approcha de l'étranger qui mettait pied à terre.

« Tu as un bel habit de Pâques, lui dit-il : il y en a du d'or dessus ! »

Et il caressait de ses petits doigts, criblés de fossettes, les passementeries du pourpoint de Robba.

A ce moment, une vieille femme survint.

« Voulez-vous me donner à boire, madame? demanda Robba.

— Bien volontiers, mon bon monsieur. Mais vous êtes drôlement habillé tout de même; c'est-y que vous vendez des crayons ou du cosmétique à la foire de Compiègne, ou que vous arrachez les dents? »

Robba ne put s'empêcher de sourire. Il était inconnu de ces braves gens; cela lui sembla doux.

O inanité de la gloire! A quoi lui servait d'être célèbre? A quoi lui servait tant d'or sur son costume? Les simples le prenaient pour un charlatan. Quelle nouvelle leçon!

La brave femme avait appelé une jeune fille, qui parut bientôt, portant un bol de faïence plein de lait écumeux que Robba but avec délices.

« Tenez, ma belle enfant, dit-il, en cherchant dans sa poche sa bourse qu'il n'y trouva pas... »

Il haussa les épaules, puis, enlevant son pourpoint couvert de broderies et de perles :

« Prenez, ajouta-t-il, ceci peut suffire à vous faire une dot. »

Et, sautant en selle, il partit au galop, sa légère chemise de soie blanche gonflée par la rapidité de la course.

L'inquiétude était grande au château, car depuis de longues heures, messire Robba avait disparu.

La préoccupation fit place à la stupeur quand on le vit arriver sans pourpoint, sur un cheval à demi mort. Il jeta silencieux la bride de Tempête à un varlet et gagna ses appartements où il s'enferma.

Ses amis se regardaient; une même crainte se lisait dans leurs yeux; mais personne n'osa troubler le farouche silence du maître.

Il s'étendit sur le tapis de cuir d'Aragon de sa chambre et, les bras sous sa tête, les yeux aux étoiles qui luisaient doucement à travers les hautes fenêtres, se mit à rêver.

Il attendait...

Enfin!... On marche dans le mur, et Mr. Crampell paraît, plus froid, plus grave que jamais.

D'un bond, Robba fut debout. Il indiqua un

siège à son étrange visiteur et lui-même s'assit.

Puis ses yeux se levèrent vers son juge pour l'interroger.

« Je sais tout, dit l'Anglais d'une voix dont il éteignait avec soin les vibrations.

— Ah ! »

Et le silence tomba morne dans la vaste pièce aux murs brodés de fleurs d'or.

« Oui, tout : vos folies, vos fêtes ruineuses, vos excentricités sans nombre. »

Robba courbait la tête.

« Mais je sais aussi vos bonnes actions.

— Mes... bonnes actions?

— Vous avez soulagé bien des misères, essuyé bien des larmes, assuré le repos de...

— Je l'ai fait par plaisir et n'y ai nul mérite.

— Soit! Je sais, en outre, que dans les enivrements d'un luxe inouï, d'une fortune immense, votre âme est demeurée simple et droite. Vous avez mené une vie folle, sans doute, mais pure de toute faute qui entache l'honneur. »

Un homme sur le point d'être précipité dans un abîme, et auquel une main charitable lance la corde qui le doit sauver, éprouve certainement une joie comparable à celle qui remplit l'âme de Jasmin Robba. Il recueillait avec avidité les paroles de sir Harry Crampell, qui semblaient à son cœur endolori la plus délicieuse des musiques. Si le père d'Edwige le jugeait ainsi, peut-être pouvait-il espérer...

« Je sais de plus, continua l'Anglais en plongeant son regard clair dans les prunelles humides de Robba, je sais le culte ardent et profond que vous avez voué à ma bien-aimée fille. »

Robba se leva soudain, tremblant... puis se rassit, pâle.

« Oui, je sais tout cela; mais je sais aussi que ma chère Edwige ne deviendra jamais votre femme. »

Robba, debout de nouveau, recula, les deux mains appuyées sur son cœur; il ne prononça pas un mot.

« Et voulez-vous savoir pourquoi? »

Les yeux du malheureux, agrandis par une douleur sans nom, prirent une effrayante fixité.

« Pardonnez-moi de vous faire du mal, dit sir Harry Crampell avec une immense pitié; mais j'avais placé près de vous un homme sûr. Je vous ai suivi jour par jour, heure par heure. En apprenant votre amour, j'ai vu votre raison s'altérer au jeu que vous jouez.

— Fou! vous me croyez fou! Oh! comme vous vous trompez! Si vous faites de moi l'heureux époux de...

— L'heureux époux de qui? De ma fille?... Savez-vous seulement si elle est libre? »

Robba cacha son front dans ses mains.

« Mariée!

— Je n'ai pas dit cela. Mais, en admettant qu'elle soit libre, croyez-vous qu'elle pourrait accepter votre vie? Quelle est la femme qui consentirait...

— Mon bonheur n'est pas dans cette vie! Il est tout

dans Edwige, et ce qu'elle voudrait, je le voudrais aussi.

— Edwige, et je le dis sans orgueil quoiqu'elle soit ma fille, disant la pure vérité, Edwige est une âme haute, et la vie que vous mèneriez avec elle devrait être simple et grande.

« Que de choses à faire avec les millions que vous pouvez posséder!

« Deux fléaux perdent l'humanité, l'ignorance et le mensonge : l'ignorance qui crée les pauvres, le mensonge qui crée les malhonnêtes gens. Vous êtes richissime : la fortune est un sommet. Regardez de là-haut tout ce qui est au-dessous de vous : ceux qui meurent de faim et ceux qui intriguent. Frappez ceux-ci et secourez ceux-là.

« Je voudrais vous voir vivant sans faste, tantôt dans une capitale, tantôt dans une île fleurie, auprès de Singapour, par exemple, ce jardin de l'univers... Vous allez et venez, suivi des vôtres et de quelques serviteurs peu nombreux, mais sûrs. Vous passez incognito. Ici et là, votre maison est petite et la porte en est close. Vous cherchez sur votre route les gens de bien. Il y en a. Il y en a même plus qu'on ne croit, sans parler de la foule immense de ceux qui flottent éternellement à égale distance du bien et du mal, et qu'il suffit d'un rien pour jeter à droite dans le bien ou à gauche dans le mal. Et, quand vous êtes certain d'avoir trouvé dix hommes sages, dix hommes que vous éprouverez en vous abstenant toutefois d'aller trop

loin, car l'homme est faible, et le mieux est l'ennemi du bien, réunissez-les et armez-les. A celui-ci, donnez les millions qu'il faut pour combattre le mensonge. Il fondera des journaux et publiera des livres exempts de vices et de friponneries. On les lira. Il les donnera pour rien d'abord. Qu'importe ? Vous payerez.

« A celui-là, demandez d'assembler les pauvres et de leur assurer, sous un climat salubre, un abri certain et une terre fertile. L'avenir de la vieille Europe est dans la colonisation. Là est le remède à bien des maux; mais nul ne sait coloniser, en France moins qu'ailleurs. Montrez la route. Tracez à prix d'or le chemin.

« Voyez combien peut être grande et belle cette vie. Le foyer en est l'assise et la bonne action le faîte.

— Oui, dit Robba dont les yeux brillaient d'enthousiasme, oui, vous avez mille fois raison, et le devoir et le bonheur sont là, auprès d'Edwige. Mais vous ne me dites point qu'elle est libre... Vous savez pourtant que je l'aime à ne pouvoir vivre sans elle. Tenez, venez voir, venez voir le culte que je lui ai voué. »

Et, prenant la main de sir Harry Crampell, il l'entraîne rapidement vers son oratoire.

Au moment d'en franchir le seuil, l'Anglais l'arrête, le doigt sur la porte :

« Qu'y a-t-il là ?

— C'est mon sanctuaire, c'est le *sanctum sanctorum,* où je cache mon trésor à tous les yeux.

— Quel trésor ?

— L'image chérie que vous me donnâtes il y a deux ans.

— L'image! c'est peu de chose, dit Mr. Crampell avec un sourire indéfinissable. Voyons. »

La porte s'ouvre.

Au dehors tombait des cieux la paix bleue d'une chaude nuit d'été, une nuit lumineuse et embaumée. Un clair de lune éblouissant mettait dans l'oratoire un jour d'une exquise douceur. Par les vitraux ouverts, les blancs rayons de Phœbé glissaient doucement sur les ors de la petite chapelle et faisaient une auréole au portrait.

Mais qu'a donc aperçu Robba? Il porte les deux mains à ses yeux et recule.

Au centre de la lumière, une jeune fille blonde, vêtue de blanc, le front ceint d'un fil de perles, sourit et attend...

Edwige, la pure fiancée des rêves du trop heureux Jasmin, Edwige est là vivante et merveilleuse...

Jasmin Robba s'élance, et sir Harry Crampell reçoit ses deux enfants dans ses bras.

MAIS QU'A DONC APERÇU ROBBA?... (Page 246.)

ÉPILOGUE

Comment s'était accompli ce prodige? Oh! bien simplement.

Sir Harry Crampell se connaissait en hommes; il avait eu tout de suite le cœur gagné par le regard si droit de Robba, et s'était promis de l'étudier afin, s'il en était digne, de réaliser un vœu secret de son oncle, en mariant Edwige à l'un des siens.

Il s'était donc ménagé des intelligences dans la place. Le chambellan du sire de Pierrefonds était un homme à lui. Pierre Dufresne s'était acquitté de sa tâche à souhait.

Au courant des pensées du maître, il tenait, depuis le premier jour, une relation exacte des faits et gestes de Robba, et l'envoyait régulièrement à Mr. Crampell.

Six mois après que Jasmin était entré à Pierrefonds, l'Anglais avait amené sa fille à Paris. Edwige, instruite dès longtemps des secrets désirs du bienfaiteur de son père, qui l'avait elle-même comblée, et

édifiée sur tout ce que faisait Robba, se sentait une vive sympathie pour cet artiste au cœur délicat, à l'âme droite qui, si étrangement, la vénérait sans la connaître.

Elle vint une première fois au château lors de la partie de chasse, et voulut voir de si près le seigneur de Pierrefonds qu'elle dut fuir devant lui, qui aperçut Mr. Crampell. Depuis lors, elle avait bien des fois suivi son père au château, par les souterrains que leur ouvrait le chambellan. Souvent elle s'était trouvée à deux pas de Jasmin quand il se lamentait dans l'oratoire. Plus d'une fois, elle faillit trahir sa présence.

Sir Harry et sa fille expliquèrent ces choses à Robba, tour à tour stupétait, ému, ravi.

La nuit s'écoula ainsi en une douce et attendrissante causerie. Jasmin n'était plus le même homme.

Grand fut l'étonnement des amis, des hôtes et des vassaux du seigneur de Pierrefonds quand, au matin, ils virent apparaître leur suzerain.

Il était redevenu Jasmin Robba comme devant. Son vêtement était coupé à la mode de Paris; son front s'irradiait de bonheur.

Il conduisait par la main Edwige souriante et confuse. Mr. Crampell suivait, un bon rire aux lèvres.

« Messieurs, ma fiancée! dit Jasmin en jetant à la ronde un regard de triomphe, ma fiancée, répéta-t-il, miss Edwige Crampell. »

Lamberquin, Deschaumes, Arbel, Fauvel et Delval s'avancèrent vers l'heureux couple. La jeune fille, rou-

gissante, serra ces mains loyales qui se tendaient vers elle.

On ouvrit les portes de Pierrefonds, liberté de vivre à sa guise étant rendue à chacun, et les pauvres comblés de libéralités.

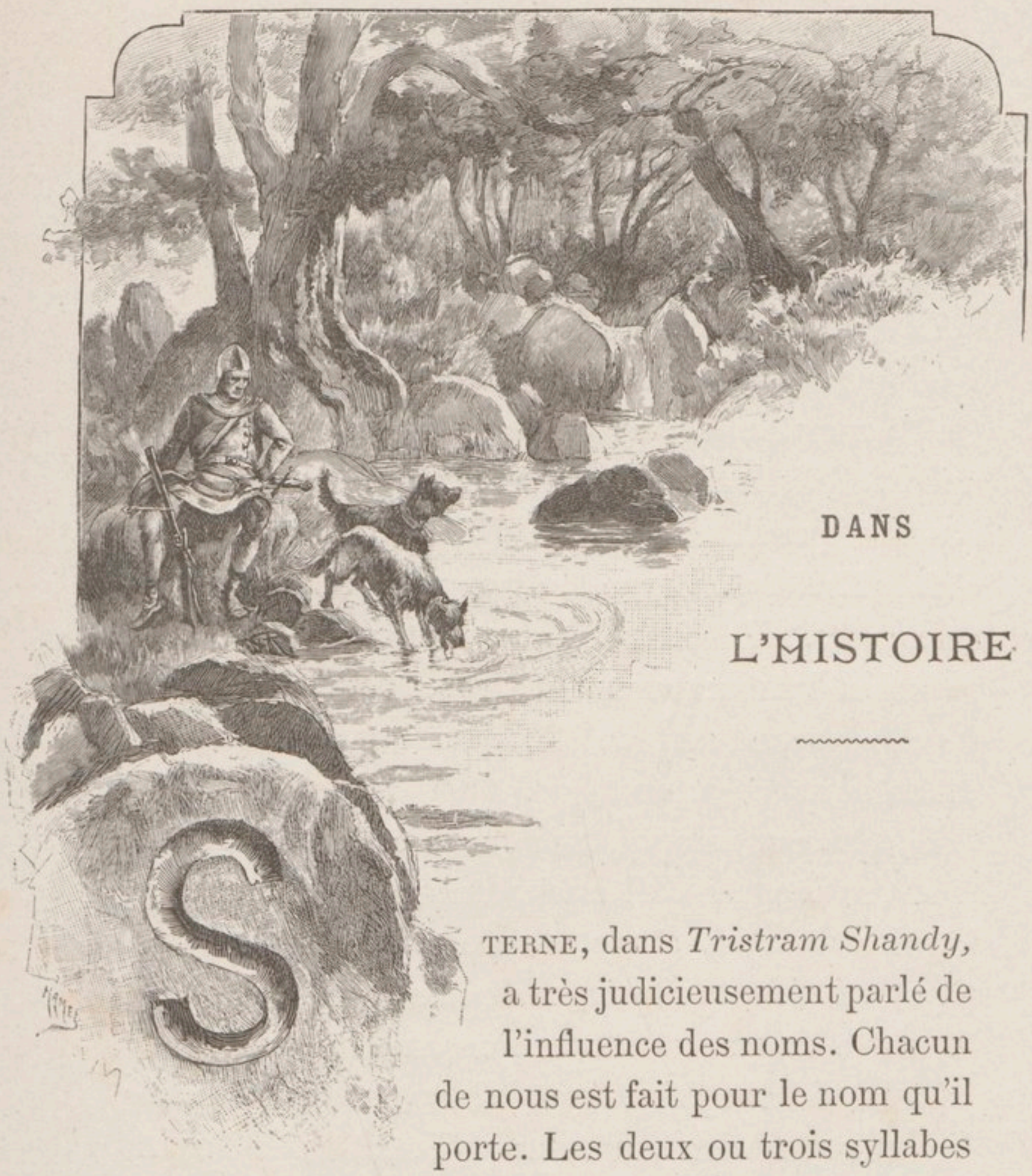
Il se fit autour de cet événement un bruit énorme et, pendant une semaine, les journaux, petits et grands, décuplèrent leurs tirages.

Les jeunes époux, après des noces splendides, partirent pour Marseille.

Un élégant yacht de plaisance, aménagé avec tout le confort imaginable, se balançait dans le port. Ce yacht était l'*Edwige*, qui allait emmener aux Indes deux heureux.

FIN.

PIERREFONDS



DANS L'HISTOIRE

STERNE, dans *Tristram Shandy*, a très judicieusement parlé de l'influence des noms. Chacun de nous est fait pour le nom qu'il porte. Les deux ou trois syllabes sous lesquelles nous sommes désignés ont une puissance secrète. De même le nom des choses.

Pierrefonds! cela sonne haut et clair; c'est solide et fort. Rien de plus naturel : les Romains, nos maîtres, ont passé par là. Ils furent les parrains du coin de terre où devait s'incruster dans le roc le fa-

meux château. Au flanc de la colline le sol était couvert de pierres d'où tombaient des sources formant de claires fontaines et de riantes cascatelles. Les Romains plantèrent en cet endroit un chêne, bâtirent un village et baptisèrent le lieu *Petræ-fontes;* pierres et fontaines. Notre langue en a fait Pierrefonds.

Le village gallo-romain disparut; le chêne resta. Il subsiste encore. A vrai dire, ce n'est pas le même. On l'a remplacé chaque fois que les orages le renversaient. Mais l'arbre a gardé le nom sous lequel le premier que l'on planta fut d'abord désigné, c'est le *chêne Herbelot.* Étymologiquement, cela signifie le chêne vert, et la tradition du pays veut que les bonnes gens des alentours viennent arroser cet arbre fameux. Le chêne actuel date de 1807. On le sait exactement; cet arbre est un personnage.

Le château primitif, bâti sur la colline de Pierrefonds, s'enorgueillit d'un tel voisinage et voulut s'appeler le *Palais du chêne.* Triste palais, quoique villa royale. Oui, villa royale, mais cela se passait en 862. Louis le Bègue y tint une assemblée générale, et Charles le Simple y regardait couler les fontaines, quand, sous le beau prétexte qu'il était faible d'esprit, on le déclara déchu du trône.

Alors le *Palais du chêne* fut abandonné. Un château neuf, véritable burg, aire de vautour, s'éleva un peu plus loin, juste au bord de la vallée, en face du château actuel. Cette fois, le nom de Pierrefonds suffit au castel qui, en 922, fut érigé en fief seigneurial, pour

récompenser un des vaillants compagnons des ducs de France.

Remarquable ouvrage déjà, ce second Pierrefonds. Alors, les plus formidables manoirs se dressaient sous la protection de grossières palissades. Le nouveau fief, lui, domina la contrée, abritant son donjon derrière de fortes murailles et des fossés profonds.

Les rois de France continuèrent à aimer le site environnant le château fort, et le château fort leur plut. Ils venaient là, souvent, en vertu du droit de gîte, goûter, chez le seigneur de Pierrefonds, leur vassal, la fraîcheur des sources et se reposer sous les grands arbres de la forêt de Cuise qui, soit dit en passant, n'est baptisée Compiègne, dans les actes publics, que depuis un siècle environ. L'endroit, il faut croire, était propre aux sages méditations, car Hugues Capet s'y rendit après son élection, afin de réfléchir aux nouveaux devoirs que lui conférait la royauté, et de chercher les moyens les plus sûrs pour dompter les fiers barons, les redoutables sires de Monthléry, de Rohan, de Coucy et tant d'autres, qui devaient guerroyer sans merci contre lui et ses successeurs immédiats.

La chronique ne nous dit pas dans quelle mesure les anciens sires de Pierrefonds prirent part à la guerre de clochers et de grands chemins du temps féodal. Leur nid a son histoire; eux n'en ont pas.

Les détails manquent à leur endroit. Pourtant la pairie de Pierrefonds était une des plus nobles, dès l'érection en fief seigneurial, et la châtellenie une des plus étendues. Deux cents villages ou hameaux appartenaient à ce fief et sa prévôté tenait lieu de bailliage royal.

La faiblesse des voisins de Pierrefonds avait de bonne heure fait sa force. Nul n'était, comme lui, par ses murs, ses fossés et sa situation, cuirassé « d'un triple airain ». Aussi, une bande de pillards menaçait-elle aux alentours un castelet ou un monastère, vite, on demandait secours au sire de Pierrefonds, qui, sur-le-champ, envoyait ses hommes d'armes à la rescousse. Mais il fallait ensuite payer le service rendu. Le châtelain se contentait de réclamer un nombre de « livrées de terre », variable selon l'importance du concours prêté. Généralement, le noble sire s'octroyait entre quarante et soixante « livrées », et comme une « livrée de terre » était une étendue de terrain cultivable pouvant rapporter un revenu annuel d'une livre du temps, le fief allait s'arrondissant. Il s'étendit si bien qu'un bourg en dépendant prit naissance aux portes de Paris; ce bourg était petit; on l'appelait le Bourget.

Tout le monde aujourd'hui connaît le Bourget. Savez-vous qu'à l'origine il n'y eut que deux maisons, l'une était une auberge à l'enseigne du *Moulinet d'or;* l'autre, un couvent.

Les sires de Pierrefonds étaient un peu trop de leur siècle. Les scrupules ne les gênaient guère, et ces honnêtes seigneurs, si prompts à secourir leurs voisins dans la peine, moyennant, du reste, une grosse récompense, ne se faisaient pas faute, en sous main, d'exciter les pilleries. Les plus nobles barons de l'époque s'enrichissaient de rapines. Les voyageurs qui traversaient leurs domaines devaient communément solliciter à prix d'or un sauf-conduit. Ils payaient, ils passaient. Nos gentilshommes n'avaient qu'une parole. Mais, à la limite de leur fief, ils allaient attendre le voyageur et, hors de leurs terres, le dépouillaient sans vergogne.

C'est ainsi, par la grâce de sa dague, que le fameux Bouchard s'improvisa baron de Montmorency. Cela n'était pour étonner personne. Bagatelles en ce temps. Bien plus tard même, un grand capitaine dira : « Si Dieu le Père se faisait homme d'armes, il serait pillard. ».

Ainsi parlait le vertueux La Hire, ami de Jeanne d'Arc.

En ce temps, piller ne déshonorait point les soldats, au contraire.

Toutefois, sur les terres de Pierrefonds les choses allèrent si loin que l'Église intervint. Il ne faut abuser de rien.

Quelques moines, soutenus par l'évêque de Soissons, parvinrent à mettre un frein aux exactions futures en obligeant le redoutable sire à transformer

en abbaye les bâtiments qui subsistaient à l'endroit où avait été construit le *Palais du chêne*. Ce qui fut fait sans retard. De la sorte, l'Église installée au cœur du domaine pourrait le surveiller.

Pierrefonds, fief seigneurial, devint propriété royale au moment des croisades.

Ce n'est pas un mince service que rendirent les croisades à l'Europe du moyen-âge, que de causer la ruine d'une foule de seigneuries. Nombre de barons, de vicomtes et de comtes, soucieux d'aller en Terre-Sainte gagner, à la pointe de la lance, la rémission de leurs péchés, se voyaient obligés de vendre leurs terres au roi, afin de se procurer l'argent nécessaire à l'équipement de leurs hommes d'armes. Le domaine royal s'agrandissait d'autant, aux dépens de la Féodalité et pour le plus grand bénéfice de l'unification de la France.

Le roi fut particulièrement ravi d'acquérir Pierrefonds, le fief ayant donné très souvent tablature à la royauté.

L'autorité royale se fit douce. Nonobstant, les Pierrefontains rêvèrent d'indépendance : ils étaient riches et rachetèrent leur liberté. La charte de commune ne leur imposa plus que deux obligations : le devoir d'hommage à l'évêque de Soissons, et le service, au roi de France, d'une voiture à quatre chevaux et d'une garde de soixante sergents.

Peu de villes de bourgeoisie furent aussi privilégiées. Les Pierrefontains se déclaraient satisfaits. Le

manoir et le bourg étaient toujours en fête. Néanmoins, il s'élabora au château de graves projets qui, par malheur, restèrent à l'état d'ébauche. Quand on songe, par exemple, que c'est à Pierrefonds que Philippe V, en 1320, résolut d'établir l'unité des poids et mesures, et que depuis 1840 seulement cette unité est un fait accompli, on éprouve une certaine stupeur mélangée de regrets.

Le roi de France, devenu possesseur du fief, portait le titre de vicomte de Pierrefonds, ce qui valut à Philippe VI bien des ennuis, et à la chronique une plaisante historiette.

Il n'est pas, je crois, sans intérêt de rappeler que l'organisation féodale offrait des singularités bizarres, telle l'obligation où était le roi, suzerain de tous les seigneurs du royaume, de prêter hommage à l'abbé de Saint-Denis pour le terrain sur lequel s'élève l'église de Saint-Germain l'Auxerrois, et à l'évêque de Soissons pour la vicomté de Pierrefonds.

Or, une des charges de ce dernier vasselage était, que le vicomte portât sur ses épaules, en compagnie de trois autres seigneurs, le nouvel évêque de la province, lors de son sacre.

Juste, le fait se produisit en 1331. Voilà le roi de France soumis à la corvée. Y échapper, chose délicate. Il ne fallait point risquer de mécontenter l'Église. Les droits de Philippe au trône étaient assez mal établis; la couronne du prince que ce maraud de roi d'Angleterre appelait « le roi trouvé » tenait à peine sur sa

tête. D'autre part, l'évêque de Soissons n'entendait pas renoncer à ses prérogatives. Bref, tout s'arrangea à miracle avec l'aide de Saint-Médard qu'on ne comptait point voir apparaître en cette affaire. Philippe VI fit parvenir à l'évêque, à l'adresse du bon saint, un riche présent, moyennant quoi le prélat ferma les yeux, et, le jour du sacre, un seigneur quelconque remplaça le roi.

Il fallut trente années de diplomatie et de négociations pour obtenir du suzerain de Soissons le rachat de ce vasselage, qui ne fut accordé qu'à Charles VII.

Entre temps, le manoir avait vieilli; ses tours, si souvent battues par les mangonneaux, se lézardaient; ses dépendances devenaient trop étroites pour loger la suite toujours plus nombreuse des souverains qui, tour à tour, accouraient en villégiature à Pierrefonds. On dédaignait maintenant le château caduc. Les religieux, établis à l'abbaye fondée dans le voisinage, se dévouèrent : on leur offrait le castel; ils l'acceptèrent.

La dernière fête royale donnée dans le vieux burg fut le dîner où Charles V fit honneur à Duguesclin, lorsque le vaillant connétable eut délivré le royaume des grandes Compagnies.

Ce fait, en lui-même, n'a point d'importance, mais il me permet de rappeler qu'en cette circonstance, l'illustre Breton prononça cette belle parole : « Je ne trouve les rois heureux que parce qu'ils ont le pouvoir de faire du bien. »

Charles V mourait peu après, laissant le trône à

Charles VI, et le duché d'Orléans ainsi que le Valois à son second fils, Louis. Or, le domaine de Pierrefonds faisait partie du Valois. Le duc d'Orléans, amateur de luxe et de fêtes, puisant à pleines mains dans les coffres de l'État, remplaça le château abandonné aux moines par le palais fortifié dont les constructions actuelles sont la restauration. Il mit quinze ans à le construire et dépensa sans compter.

Huit tours à six étages, reliées par des murailles épaisses de douze pieds formèrent une enceinte de cinq mille trois cents mètres carrés. Au centre s'érigeait superbe le donjon. Dans le roc, des souterrains immenses allaient aboutir au loin. La princière demeure fut ornée, on le sait, avec un luxe royal. Partout des sculptures et des peintures couvraient les murs. Les appartements débordaient de richesses : des tapisseries précieuses encadraient les glaces de Venise, et ces tapisseries où se déroulaient les prouesses des chevaliers de la Table-Ronde, les exploits d'Alexandre et de César, les hauts faits de Charlemagne et de ses pairs, donnaient leurs noms aux appartements, et les appartements aux tours du manoir.

Je ne rappellerai pas l'immensité des pièces, la hauteur des voûtes. Tout était énorme. Les lits, dix pieds de long; les cheminées, douze pieds de large; çà et là des armoires vitrées en façon de fenêtres d'église disparaissaient dans les angles. Les moindres choses étaient à l'avenant : il fallait deux hommes pour manier les pelles et les pincettes des cuisines.

Ce fut l'époque brillante du château de Pierrefonds, celle que nous avons rêvé de faire renaître ; mais, dame ! notre temps n'est plus celui du bon duc d'Orléans. A nous rapprocher de ce prince, nous nous rapetissons, et ne croyez pas que si nous sommes moins forts, nous avons, en revanche, l'esprit plus ouvert. « Nous voyons moins grand, direz-vous, mais nous voyons plus loin. » Ce n'est pas prouvé. Si le duc Louis d'Orléans ressuscitait au milieu de nous, notre culture intellectuelle ne l'étonnerait pas. Nous ne pouvons être ses égaux et il serait vite le nôtre, car il aima les lettres et pratiqua les arts. Aussi, parmi les hôtes de Pierrefonds, on comptait nombre d'adeptes de la « gaie science et du doulx sçavoir ».

La femme du duc, Valentine de Milan, apportait dans les fêtes du château le charme de sa grâce et de sa bonté. Elle était pleine d'esprit. Que de beaux jours alors à Pierrefonds. Malheureusement, deux ans après l'achèvement du palais, le duc d'Orléans tomba, rue Barbette, sous les coups des assassins soudoyés par le duc de Bourgogne, Jean-sans-Peur, son cousin.

Adieu fêtes et festins, Pierrefonds est en deuil. Mais le duc aura de sanglantes funérailles : les Armagnacs, ses amis, s'enferment dans Pierrefonds que les Bourguignons assiègent.

Nous voilà en pleine guerre civile. Charles VI, roi de France, est fou. Jean-sans-Peur a pour lui le peuple, et contre lui la noblesse commandée par le comte d'Armagnac. Un fidèle du duc d'Orléans, l'hé-

roïque Bosquiaux, défend Pierrefonds que le valeureux comte de Saint-Pol a investi.

Il fut bien curieux, ce siège. La lutte était acharnée et se serait éternisée, au grand dommage des habitants du Beauvoisis et du Soissonnais que les assiégeants rançonnaient et que les assiégés, dans leurs sorties, venaient piller pour se ravitailler, si Bosquiaux, aidé de sept soldats déguisés en paysans, ne s'était avisé de réduire Compiègne en plein jour.

La guerre, alors, n'était pas, comme aujourd'hui, une affaire d'hommes et de canons. Un capitaine n'aurait pu dire : « Tel jour, à telle heure, à tel endroit, l'ennemi viendra se faire battre. » Rien de tout cela. On n'était point mathématicien. Un capitaine se contentait d'être un homme brave et rusé. Tel, Bosquiaux.

Il courait la campagne, escorté de sept hardis compagnons. Il rencontra un charretier conduisant à Compiègne une voiture chargée de choux.

« Où vas-tu, l'homme?

— A la ville.

— Tu mens, on n'entre pas à Compiègne sans passe.

— Aussi j'en ai une; la voilà. »

Bosquiaux songeait à s'en emparer; il réfléchit.

« Veux-tu cette bourse en échange de ta passe et de tes choux?

— Oui-dà, messire. Aussi bien vous pourriez prendre ce que vous payez.

— Or çà, empoche, et tourne le dos sans regarder sur notre chemin. »

Le marché n'était point mauvais, la bourse étant lourde; le paysan détala.

Les soldats de Bosquiaux s'échelonnèrent sur la route, suivant la charrette à quelque distance, de l'air le plus inoffensif du monde.

Bosquiaux arrive devant la ville, montre sa passe au portier et engage sa carriole sur le pont-levis, exprès baissé.

Mais le maladroit accroche si sottement une de ses roues aux chaînes que la charge de légumes verse. Impossible de relever le pont.

« Manant du diab... » criait le portier.

La fin du mot lui resta dans la gorge, arrêté au passage par la « miséricorde » de Bosquiaux. En même temps, les sept Pierrefontains survenant bondissaient dans l'échauguette et massacraient le poste de garde. Au bruit, les partisans des Armagnacs qui se tenaient cois dans Compiègne aux mains des Bourguignons, accouraient à la rescousse et la ville était conquise sans qu'il en coûtât un homme au parti du duc Charles d'Orléans, neveu de Charles VI, fils du prince assassiné par Jean-sans-Peur et chef suprême des Armagnacs.

Le duc Charles redouta que le comte de Saint-Pol ne vengeât trop violemment la perte de Compiègne en canonnant Pierrefonds à outrance. Il fit ordonner à Bosquiaux d'entrer en arrangement avec les Bourguignons. Il sentait que bientôt sa forteresse serait réduite et songeait à la sauver, espérant bien quelque jour

LA FIN DU MOT LUI RESTA DANS LA GORGE. (Page 262.)

y revenir en maître. On convint que Saint-Pol, moyennant le paiement de deux mille écus d'or, serait gouverneur à vie du château, au nom du roi; les Armagnacs en sortiraient avec les honneurs de la guerre et rendraient Compiègne aux Bourguignons; ce qui fut fait.

Le duc Charles avait sagement agi : un an plus tard, la paix d'Auxerre le fit rentrer en grâce auprès de Charles VI, tantôt fou, tantôt lucide, et le roi lui restitua Pierrefonds. Fort bien; mais le comte de Saint-Pol avait payé pour être à vie gouverneur du manoir; gouverneur il entendait rester.

Forcé de céder, il se vengea. En partant il prépara, en divers endroits, des foyers d'incendie qu'il alluma un peu avant de donner les clés. Il procéda si habilement qu'on put croire que le feu avait éclaté dans le désarroi du départ. On l'éteignit à grand'peine. Par bonheur, les combles seuls furent détruits; l'épaisseur des voûtes avait préservé les étages inférieurs, les plus somptueux. On rebâtit les combles, toutefois moins beaux, tels qu'ils sont refaits aujourd'hui.

Le désastre d'Azincourt arrive. Charles d'Orléans prend le chemin de la tour de Londres, où, durant vingt-cinq ans, il gémira. Pierrefonds retombe dans le domaine royal.

Charles VII, qui savait « perdre si gaiement son royaume », au dire du brave La Hire, y donna de grandes fêtes. Il reçut là Jeanne d'Arc alors qu'elle allait commencer le siège de Compiègne. Ce fut la

dernière étape de la vaillante lorraine avant la prison de Rouen.

Le roi demeura au château tandis que Jeanne allait au combat. Lorsqu'il apprit que les Anglais l'avaient faite prisonnière, il n'eut pas le loisir de s'en affliger : « c'était jour de festoyement ».

Les successeurs de Charles VII délaissèrent Pierrefonds pour le Plessis, Amboise, Blois, plus tard Chambord et Chenonceaux. Ce n'était plus qu'une forteresse grandiose d'où les ris et les plaisirs avaient fui.

François Ier, sans aimer à l'habiter, en faisait pourtant grand cas. Chassant dans la forêt de Cuise, il disait à ses veneurs : « Compaignons, regardez là-bas la crouppe de la montaigne où vous verrez un chastel moult et magnifiquement coiffé. En est-il ung plus deffendable, mieulx garny de touttez choses appartenantes à guerre et qui ayt fossez aussy profondz et tours aussy puissantes? »

C'est encore à Pierrefonds que Henri II venait se consoler de la défaite de Saint-Quentin, et que Charles IX essayait d'oublier les horreurs de la Saint-Barthélemy. Hélas! comment oublier? Le vent traversant la forêt prochaine n'apportait aux oreilles du roi que des gémissements et des malédictions.

Les huguenots, qu'on croyait noyés dans le sang, reparaissaient plus nombreux, formant une association redoutable pour tenir tête à la Ligue catholique.

Pierrefonds reprit un rôle dans la mêlée politique,

et les pages de son histoire d'alors ne sont pas les moins curieuses de l'histoire générale du pays.

Henri IV, étant en train de conquérir le trône, un coup hardi fit tomber le château aux mains des Ligueurs; ils voulurent le garder. De cette position formidable, on pouvait tenir tête à l'armée royale. On choisit habilement le gouverneur de la place, qui fut Rieux, fils d'un boulanger ou peut-être d'un maréchal-ferrant, brigand à coup sûr, courageux, insolent, et d'une ingéniosité rare. L'aventurier se déclara comte et seigneur de Pierrefonds. Que lui en coûtait-il?

La confiance des Ligueurs était bien placée. Sous les ordres de Rieux, les défenseurs de la bonne cause allaient s'en donner à cœur joie. La garnison pourrait rire, mais le Béarnais ne rirait pas.

Le bourg de Pierrefonds ne comptait que cent quinze maisons, dont un seul cabaret, ayant pour enseigne cet honnête avis, ainsi écrit : « Dinée du voyageur à chevale, douz sollz ».

Rieux transforma en cabarets les cent quinze maisons : ses soldats avaient besoin de se divertir. Ensuite, il fit afficher sur tous les murs une chanson qu'il avait lui-même, étant poète à ses heures, composée contre Henri IV. Et, le jour durant, les Ligueurs chantaient :

Ma bonne citadelle,
Sur la pointe des tours
Qui te rendent si belle,
Je fais le guet toujours.

Prends garde qu'Il n'approche
De ton lict de cyment;
Monstre ton cueur de roche
A ce roi mécréant.

Le voiz-tu venir? Gronde!
Et puisse le Gascon
Ouïr loing à la ronde
Ta bouche de canon!

Ma bonne citadelle.
A la pointe des tours
Qui te rendent si belle,
Je fais le guet toujours!

Henri IV n'aimait pas les mauvais vers, surtout ceux qui le raillaient. Il aurait eu du plaisir à batailler en personne contre Pierrefonds, mais il était occupé ailleurs : il assiégeait Noyon. Il chargea donc d'Épernon de réduire l'insolent Rieux.

D'Épernon ne gagna, devant l'imposante forteresse, qu'un coup de feu au menton. Et Rieux de rire en voyant les « royaux » lever le siège.

Lorsque Henri vit revenir d'Épernon blessé et battu, il se mit en colère. Le siège de Noyon traînait en longueur. Patience!... La garnison s'affaiblissait, le tour de Pierrefonds arriverait...

Une sonnerie de trompettes... Le Béarnais s'élance... Une troupe de cavaliers ligueurs passe comme une trombe à travers les rangs des huguenots et s'engouffre dans Noyon.

Rieux a massé cinq cents cavaliers, leur a mis en croupe cinq cents fantassins, et vient avec eux renfor-

cer la garnison de la ville assiégée. Ce coup audacieux oblige Henri IV à se morfondre encore pendant vingt et un jours sous les murs de la cité rebelle. Aussi est-il furieux contre l'aventurier.

Enfin Noyon se rendit. La garnison s'était vaillamment comportée. Le Béarnais, qui se connaissait en courage, lui accorda une capitulation honorable. Le seul Rieux était condamné à la hart, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

A la nuit, le condottiere glissait entre les mains des gardes, escaladait les murailles et courait rejoindre ceux de ses partisans restés dans Pierrefonds que Biron investissait.

Biron était un grand homme de guerre. Autrement décidé que d'Épernon, il fit approcher ses gros canons, et ne douta pas de détruire en moins de rien la forteresse. La chronique raconte qu'il parvint seulement « à blanchir la terrasse en la balayant de ses boulets ».

Pour la seconde fois, les troupes royales abandonnèrent le siège.

Rira bien qui rira le dernier. Le roi se promet de pendre Rieux haut et court au donjon du manoir; Rieux se propose de faire lier, à Sa Majesté, connaissance intime avec les oubliettes de la tour d'Artus.

A la tête d'une petite troupe, il s'embusque en un coin de la forêt, un jour qu'Henri IV va de Compiègne à Senlis.

A quoi tiennent les destinées des empires? Cette

fois, ce fut un rayon de lune égaré sur le crochet d'une pertuisane qui sauva le Béarnais.

Un paysan, s'étant hasardé par là, vit ce rayon de lune indiscret. Il supposa que la pertuisane n'était point suspendue à la branche d'un chêne, à l'instar des bracelets du duc Rollon. Cette pertuisane était aux mains d'un soldat; ce soldat, vraisemblablement, n'était pas seul sous le couvert. Et, comme on ne se cache pas pour réciter dévotement des patenôtres, ces soldats étaient des ennemis.

Il courut tout d'une haleine communiquer ses réflexions au gouverneur de Senlis, M. de Bouteville. Le roi, averti, passa par un autre chemin, et Rieux, assailli de toutes parts, faillit être pris.

Cette fois encore il esquivait la hart, mais il l'avait échappée belle et résolut de se venger de sa peur sur le gouverneur de Senlis. Il chercha quel supplice raffiné il pourrait lui infliger, et, le diable aidant, il le trouva : il enleva la femme du sire de Bouteville et la jeta dans un cachot où elle souffrit mille morts.

Alors le siège recommence; toute la province se lève contre Pierrefonds. Rieux ne fait qu'en rire. Il sort à son gré par les souterrains ou les poternes, va et vient à sa guise, arrête coches et voitures, pille le pays à la ronde et défie le monde entier.

Il n'a pas renoncé à sa résolution de tuer Henri IV, qui gêne la sainte Ligue et le duc de Mayenne, son chef.

C'est veille de fête, le roi, à Senlis, attend un moine

d'un couvent voisin pour se confesser, et donne l'ordre de l'introduire dès qu'il se présentera. Le moine arrive à l'échauguette; une ample robe enveloppe son corps d'ascète, un capuchon cache son visage : c'est Rieux, déguisé. Le roi est perdu. Par bonheur pour le souverain, un ligueur qui convoite la place de gouverneur de Pierrefonds, dénonce l'assassin. On arrête Rieux.

Cette fois rien ne le pourra sauver. Eh bien ! non, il s'en tire.

Henri IV, en attendant son moine, s'est avisé de faire une courte chevauchée. Il est absent. Rieux en profite pour traiter de sa liberté avec le gouverneur de Senlis. Il la troque contre celle de Mme de Bouteville, et l'infortuné mari n'a pas l'héroïque courage de refuser cette rançon.

Quand le roi revint, plus de Rieux.

Henri IV excusa le sire de Bouteville. Depuis deux ans, sa malheureuse femme n'avait point vu la lumière du jour. Elle vivait dans un cachot souterrain d'un pain noir qu'elle mouillait de larmes. Nul ne put la reconnaître.

On trouva écrits sur les murs de sa prison, ces deux vers :

> Ce château fort, prison de mes douleurs,
> Est d'un cyment qu'on a pétry de pleurs.

Finalement, Rieux lassa la patience du ciel. Saisi un jour dans la forêt de Cuise par les gens du roi, on

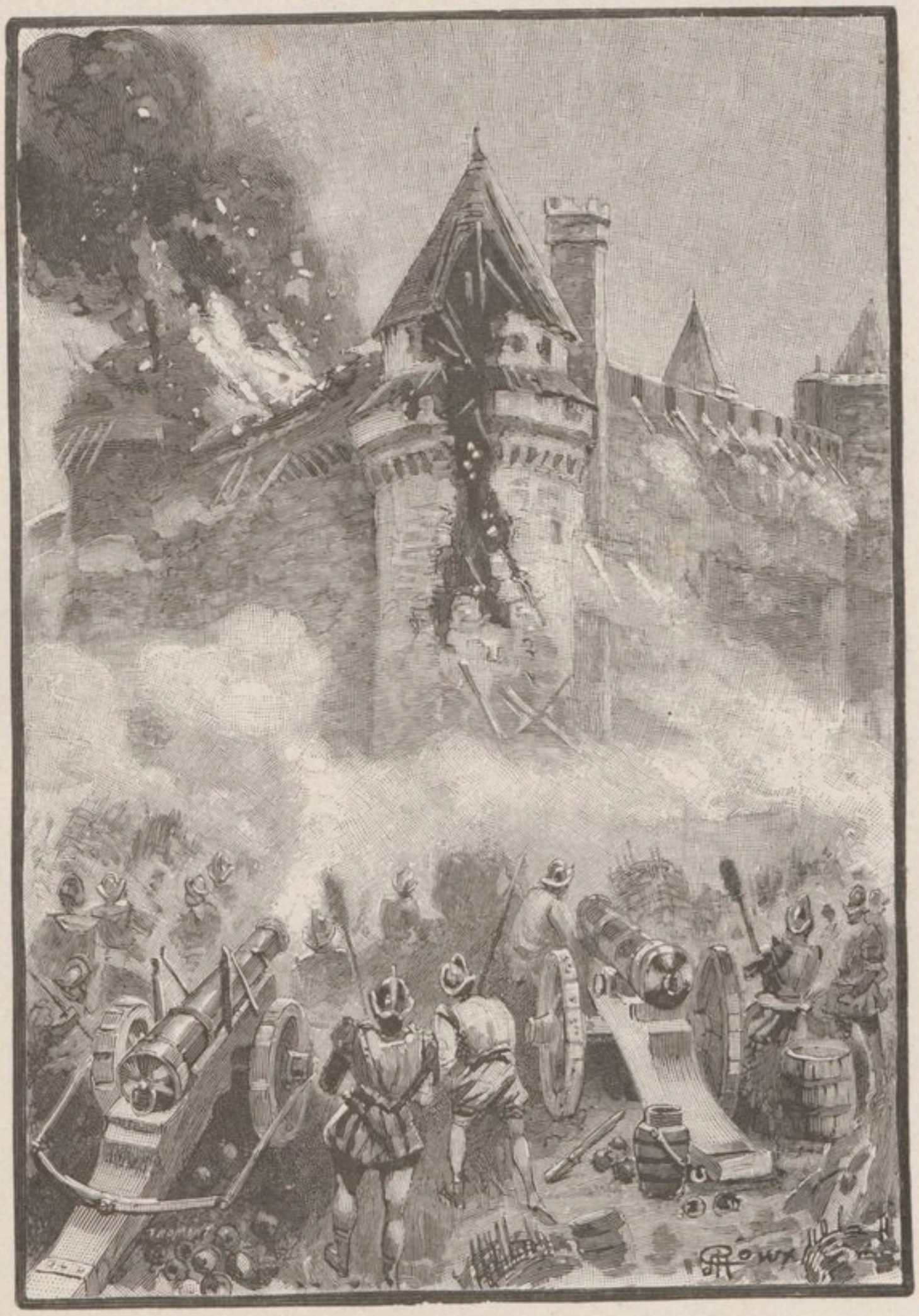
ne le lâcha plus, et sans balancer on le pendit à « la Connétable », la principale porte de Compiègne.

Son nom, détail curieux, est resté comme sobriquet aux habitants du bourg, qu'on appelle encore « les Rieux de Pierrefonds ». Ce n'est pas flatteur, en vérité.

Après l'enragé ligueur, la forteresse sembla de nouveau destinée à servir de refuge aux factieux.

Sous Louis XIII, lorsqu'éclata la « guerre des Malcontents », Condé s'enferma dans le donjon avec ses partisans. Quinze mille hommes vinrent l'en déloger, accompagnés de canons. La lutte fut courte, l'artillerie s'était perfectionnée ; le château n'était plus neuf : une grosse tour tomba. Le superbe manoir touchait à sa fin. Le roi décida, sur l'avis de Richelieu, qui n'était encore qu'un « petit prêtre, mais homme de grand conseil », que cette « ferte » redoutable serait démantelée. On se mit à l'œuvre. Travail rude. Les tours formidables, bâties par Louis d'Orléans, deux cents ans plus tôt, s'incrustaient au roc. Le pic n'y pouvait rien. On se contenta de raser les ouvrages extérieurs, d'enlever les toits afin de permettre aux vents et aux pluies d'empêcher qui que ce fût de s'y établir, et on essaya d'affaiblir, par de profondes entailles, les murs qui restaient debout.

Et Pierrefonds subsista ainsi, abandonné des hommes, livré aux outrages du temps, imposant quand même, et attestant à la fois la puissance qui l'avait élevé et la force qui l'avait brisé.



UNE GROSSE TOUR TOMBA. (Page 270.)

Louis XIV donna au maréchal d'Estrées le titre de vicomte de Pierrefonds. Il ne resta plus qu'un nom de la noble châtellenie.

Les ruines étaient étranges. La pierre semblait lutter pour ne pas mourir. Nulle mousse ne verdissait les pierres blanches demeurant scellées dans leurs alvéoles, comme si elles attendaient le coup de baguette de l'enchanteur qui fermerait les brèches et rendrait au château sa splendeur première.

Le Pierrefonds ducal avait vécu de 1405 à 1617. Il dormit dans les limbes de 1617 à 1858.

Déjà en 1813, Napoléon Ier, visitant l'ancienne forteresse, s'était attristé de sa ruine. Il acheta les restes du château et un peu plus de trois hectares de terre aux alentours, pour 2,950 francs. Puis il donna l'ordre de tracer une route qui permettrait aux touristes d'approcher.

Viollet-le-Duc suggéra à Napoléon III l'idée de restaurer Pierrefonds. L'empereur aimait Compiègne et les environs; le projet lui sourit. L'illustre architecte fut officiellement chargé de l'entreprise si chère à ses rêves d'archéologue passionné.

Il réussit à miracle et ne dépensa que cinq millions, fournis en grande partie par la cassette impériale.

Aujourd'hui, le fameux château se dresse aussi magnifique que sous Charles VII, à l'extrémité du promontoire qui touche à la forêt de Villers-Cotterets. Tel qu'il est, il constitue, dans un décor splendide, un des plus beaux spécimens de cet art du xve siècle,

qui, bien mieux que l'art italien, fut l'aurore de la Renaissance.

Il lui manque la vie. Viollet-le-Duc ne pouvait la rendre à la forteresse dont il ne songeait qu'à ressusciter l'aspect.

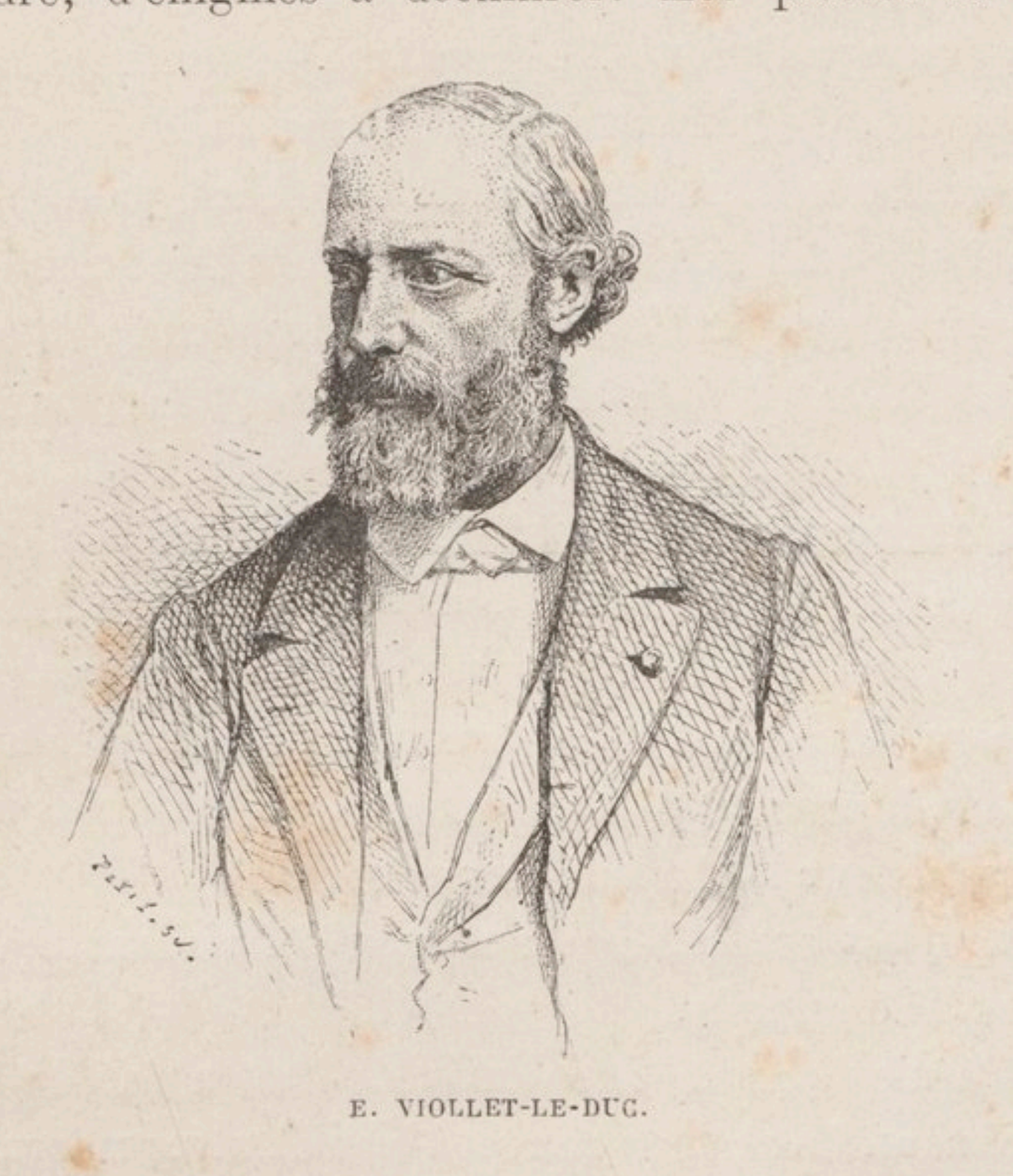
Il y est parvenu au prix de plus de dix ans de labeur, et quel labeur !

Pour nous rendre le Pierrefonds glorieux de Louis d'Orléans, il fallait un érudit, un artiste, un penseur, bref, un homme de génie. Tout était à faire ou à refaire, hormis les fondations et quelques pans de tours. S'aidant des indices subsistants, consultant les vieilles chroniques et guidé par sa science impeccable, son imagination féconde, pierre à pierre, Viollet-le-Duc réédifia le château fort.

« Au milieu de l'inextricable fouillis de ruines désolées qu'il voulait relever, son existence rappelait celle d'un contemporain de Jean-sans-Peur. Il se pénétrait si bien de son œuvre, que parfois il oubliait son siècle : à travers le brouillard de son rêve, dans la fièvre de son travail, l'empereur se transformait à ses yeux en prince féodal. C'est à peine si Viollet-le-Duc revenait à la réalité quand on allait lui rendre visite à Pierrefonds. En faisant parcourir à ses amis le manoir renaissant, il ne leur disait pas toujours : « Ceci avait telle raison d'être ; cela servait à tel usage ; » non, il employait plutôt le présent : « Voici par où passent les arbalétriers, de ce côté sont les citernes. »

Le rêve de Jasmin Robba, il l'a vécu à sa façon.

Mais tout, pour lui, ne fut pas couronnes de roses. Que d'obstacles à surmonter, de problèmes à résoudre, d'énigmes à déchiffrer. Les pierres de la



E. VIOLLET-LE-DUC.

forteresse s'étaient effritées; d'autres avaient disparu emportées par des gens en goût de bâtir; d'autres gisaient bizarres, de formes mystérieuses. Et, semblable à Cuvier reconstituant à l'aide d'une vertèbre le système anatomique d'un animal disparu, Viollet-le-Duc, devant l'arête d'un bloc, l'architrave d'un entablement, de déduction en déduction, retrouvait tout un coin de Pierrefonds. Parfois, la difficulté était longue à trancher..

Il se plaisait à raconter qu'il lui fallut plusieurs années pour découvrir à quoi avait pu servir une pierre étrangement taillée qui avait roulé au fond d'un fossé. Un passage d'une vieille chronique lui donna le mot de l'énigme. On y disait que la tribune de la chapelle de Pierrefonds était disposée de telle sorte que le seigneur pouvait assister aux offices sans être vu, tout en voyant à son aise l'officiant et les assistants, de sorte que, s'il était malade ou, pour d'autres raisons, absent de l'église, nul ne le savait.

Comment était donc faite cette tribune ? Viollet-le-Duc, piqué au jeu, songea soudain à sa mystérieuse pierre. Il en avait le dessin ; il se met au travail et couvre d'ébauches et de plans une rame de papier. Au matin, le problème était résolu et, trois mois plus tard, la tribune de la chapelle reconstruite.

Elle est accessible à tous ceux qui visitent aujourd'hui Pierrefonds.

Ce n'est pas ce que Viollet-le-Duc a fait de plus étonnant. Le château contient bien d'autres merveilles de savoir et d'ingéniosité.

L'homme qui sut mener à bonne fin une œuvre si difficile, a droit ici au respectueux éloge que contiennent ces lignes consacrées à son souvenir. Ce livre prétend même essayer d'être en son ensemble un hommage à Viollet-le-Duc. C'est pure reconnaissance, rien de plus.

Il me reste à témoigner des services que m'ont rendus les savants écrivains dont j'ai eu l'occasion

de consulter les œuvres pour écrire *Jasmin Robba*. Les remarquables ouvrages de Léon Gautier (*La Chevalerie*), de Raoul Rosières (*La Société française*), d'Alfred Rambaud (*La Civilisation française*), du bibliophile Jacob m'ont été précieux entre tous.

Je désire enfin mentionner que j'ai été secondé dans ma tâche par un collaborateur habituel, M. Chambon. dont je ne saurais trop louer le concours éclairé.

Je garde pour le dernier de ceux que je dois le plus remercier, M. George Roux, artiste habile et délicat que je ne louerai pas davantage, le sachant au-dessus de l'éloge.

Il convient peut-être, pour finir, de dire un mot de la raison de la place qu'occupe l'historique de Pierrefonds. Il fallait craindre dans le courant du roman de démoderniser la fiction en s'attardant à feuilleter l'histoire. Je n'aime point les châtelains qui prennent leurs hôtes au débotté et les traînent du haut en bas de leur castel, les obligeant à toucher du doigt les coins réputés glorieux : « Ici, Louis XIV a couché... Là, Madame de Pompadour glissa sur le parquet, et si mon aïeul ne s'était trouvé à ses côtés pour la retenir, la marquise se cassait la jambe. »

Voilà qui est palpitant, sans doute. Néanmoins, ne vaudrait-il pas mieux se récréer d'abord, courir en chasse, monter à cheval, explorer le pays, que sais-je? Le soir, au salon, il sera temps de ranimer la conversation languissante en demandant aux vieilles pierres du manoir de conter leurs secrets.

Le cicerone ne doit percer qu'à propos dans le galant homme qui a la bonne fortune de posséder un château royal.

Pour moi, propriétaire — en songe — du fief de Pierrefonds, je n'ai voulu le vanter qu'après avoir laissé mes hôtes, c'est-à-dire mes lecteurs, mener en paix large vie au château.

La splendide demeure leur est à présent familière, et s'ils ne l'ont pas déjà visitée, ils voudront le faire. Le voyage vaut le dérangement. Toutefois, ils seront peut-être déçus en examinant de près les choses. Pierrefonds est un corps sans âme, un palais à peine meublé, incomplètement décoré. On en a fait un musée d'armes. Il faudrait achever l'œuvre glorieuse de Viollet-le-Duc et royalement aménager le château selon les règles somptueuses de l'art féodal.

C'est de ce désir qu'est né ce livre, où un nabab de féerie accourt du pays du rêve pour aller dans la forêt de Compiègne réveiller le manoir endormi, le manoir pareil au château de la Belle au bois dormant. Admirable château celui-ci. Aucun de ceux bâtis aux rives de Guadalquivir ne le vaut en trésors d'illusion. Là, sommeillent enchantées, la beauté, la jeunesse, la grâce, et le héros qui vient à travers les ronces et les taillis rompre l'enchantement magique est le plus beau, le plus brave des princes de roman — le Prince Charmant.

FIN.

4349 Paris. — Imp. Gauthier-Villars et fils, 55, q. des Gr.-Augustins.

Collection Hetzel

ÉDUCATION
RÉCRÉATION

Enfance — Jeunesse — Famille

500 Ouvrages

JOURNAL DE toute la Famille

MAGASIN D'ÉDUCATION et de RÉCRÉATION

COURONNÉ par l'Académie

FONDÉ par
P.-J. STAHL
en 1864
et
Semaine des Enfants
réunis, dirigés par

Jules Verne — J. Hetzel — J. Macé

La Collection complète
60 beaux volumes in-8 illustrés

Brochés	**420** fr.
Cartonnés dorés	**600** fr.
Volume séparé, broché	**7** fr.
— cartonné doré	**10** fr.

ABONNEMENT
d'un An

Paris	**14** fr.
Départements	**16** fr.
Union	**17** fr.

(Il paraît deux volumes par an.)

Principales Œuvres parues

Les Voyages Extraordinaires, par Jules Verne
La Vie de Collège dans tous les Pays, par André Laurie
Les Voyages involontaires, par Lucien Biart
Les Romans d'Aventures, par André Laurie et Rider Haggard
Les Romans de l'Histoire naturelle, par le Dr Candèze

Les Œuvres pour la Jeunesse de Stahl, J. Sandeau, E. Legouvé, V. de Laprade, Jean Macé, Hector Malot, Viollet-le-Duc, S. Blandy, J. Lermont, Th. Bentzon, E. Muller, Dickens, A. Dequet, A. Badin, E. Egger, Gennevraye, B. Vadier, Génin, P. Gouzy, A. Rambaud, H. de Noussanne, etc., etc.

Nombreuses gravures des meilleurs artistes

Catalogue **H G**

Jules Verne

VOYAGES EXTRAORDINAIRES

† Mirifiques Aventures de Maître Antifer.
P'tit Bonhomme.
Claudius Bombarnac.
Le Château des Carpathes.
Mistress Branican.
César Cascabel
Famille sans Nom.
Sans dessus dessous.
Deux ans de Vacances.
Nord contre Sud.
Un Billet de Loterie.
Autour de la Lune.
Aventures de trois Russes et de trois Anglais.
Aventures du capitaine Hatteras.
Un Capitaine de quinze ans.
Le Chancellor.
Cinq Semaines en ballon.
Les Cinq cents millions de la Bégum.
De la Terre à la Lune.
Le Docteur Ox.
Les Enfants du capitaine Grant.
Hector Servadac.
L'Ile mystérieuse.
Les Indes-Noires.
Mathias Sandorf.
Le Chemin de France.
Robur le Conquérant.
La Jangada.
Kéraban-le-Têtu.
La Maison à vapeur.
Michel Strogoff.
Le Pays des Fourrures.
Le Tour du monde en 80 jours.
Les Tribulations d'un Chinois en Chine.
Une Ville flottante.
Vingt mille lieues sous les Mers.
Voyage au centre de la Terre.
Le Rayon-Vert.
L'École des Robinsons.
L'Étoile du sud.
L'Archipel en feu.

L'œuvre de Jules Verne est aujourd'hui considérable. La collection des *Voyages extraordinaires,* que l'Académie française a couronnés, se compose déjà de trente volumes (contenant 41 ouvrages), et tous les ans Jules Verne donne au *Magasin d'Éducation et de Récréation* un roman inédit.

Ces livres de voyage, ces contes d'aventures ont une originalité propre, une clarté et une vivacité entraînantes. C'est très français.

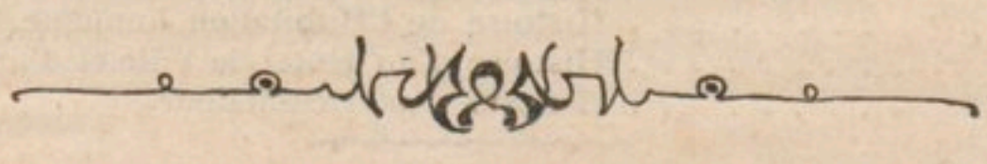
CLARETIE.

Découverte de la Terre

3 Volumes in-8°

Les Premiers Explorateurs. — Les Grands Navigateurs du XVIIIe siècle.
Les Voyageurs du XIXe siècle.

Ces trois ouvrages se vendent aussi réunis en un seul volume.



BIBLIOTHÈQUE DES JEUNES FRANÇAIS

Volumes grand in-16 colombier

ERCKMANN-CHATRIAN. Avant 89 (*illustré*).
BLOCK (M.). *Entretiens familiers sur l'administration de notre pays.*
La France. — Le Département. — La Commune.
Paris, Organisation municipale. — Paris, Institutions administratives. — L'Impôt. — Le Budget.
L'Agriculture. — Le Commerce. — L'Industrie.
Petit Manuel d'Économie pratique.
PONTIS. . . . . Petite Grammaire de la prononciation.
J. MACÉ. . . . . La France avant les Francs (*illustré*).
MAXIME LECOMTE . . . . . La Vocation d'Albert.
TRIGANT GENESTE. . . . . Le Budget communal.

17744. — L.-Imp. r. — Motteroz.